

Caroline Huyghues

Cupidon, **tête de con**



éditions de l'hurluberlue

Cupidon, tête de con

Caroline Huyghues

Published by Caroline Huyghues at Smashwords

Copyright 2016 Caroline Huyghues

La version papier de ce livre est également disponible à la commande sur :

<http://deshommespointcom.blogspot.fr>

This ebook is licensed for your personal enjoyment only. This ebook may not be re-sold or given away to other people. If you would like to share this book with another person, please purchase an additional copy for each recipient. If you're reading this book and did not purchase it, or it was not purchased for your use only, then please return to Smashwords.com and purchase your own copy. Thank you for respecting the hard work of this author.

Table des matières

[La Fougère](#)
[Zappa être possible](#)
[Échange de bons procédés](#)
[Soirée à Karaoké Corral](#)
[Le Psychopathe](#)
[L'Infâme Jean-François](#)
[Le Crétin du Louvre](#)
[Chaud-froid de Bouillon](#)
[Garry Kasparov](#)
[L'homme à la ouature](#)
[La Braise](#)
[M. Parfait](#)
[L'Architecte](#)
[Chouchounet Parfait](#)
[Valmont](#)
[Le Seigneur des Anneaux](#)
[M. Baranne](#)
[Kinder Bueno](#)
[Le Chacal](#)
[Raymond Poulidor](#)
[Le Latin Lover](#)
[Houdini](#)
[Lecteurs assidus](#)
[Norman Bates](#)
[Denny Duquette](#)
[Ludwig von Clounet](#)
[Le Beau Paco](#)

Cupidon est un gros enfoiré de sa race.

Et j'aurais bien envie de mettre dans le même panier les princes charmants, Jude Law et aussi Mr Darcy.

On nous raconte que des carabistouilles, des billevesées et autres calembredaines. Trouver un garçon pour faire des galipettes, c'est pas compliqué. Mais l'amour, le vrai, celui qui vous entraîne sur un étalon fougueux sous une pluie de pétales de cerisier, ça, c'est carrément une autre paire de... manches. J'avais pourtant accepté l'idée de me faire trouser le cul par un lardon joufflu et maladroit, manoeuvre aussi risquée qu'hauteement improbable...

Côté garçons, j'ai connu des débuts prometteurs (même si je n'étais pas une gourgandine de première, je me défendais). J'avais eu quelques histoires, certes gratinées, mais elles avaient le mérite d'exister. Puis, les choses se sont tragiquement calmées. Mon cercle amical ne comprenait plus aucun mâle porté sur la gente féminine et célibataire (ou en passe de le devenir, même en forçant un peu).

Mon milieu professionnel était peu muni de représentants du genre masculin. De plus, je n'avais que peu de contacts avec eux : autant dire que ça plombe un peu le projet.

Mon immeuble ne comportait aucun homme célibataire. Ce qui est fort dommage, puisque nous nous sommes surnommées *L'Escalier de la Soif* au regard du nombre incroyable d'apéros qu'on arrive à organiser. (Voui, messieurs, ça existe dans Paris : un escalier habité uniquement par des filles célibataires portées sur la bouteille. Je vous donne l'adresse si vous demandez.)

Quelle que soit la raison, je me suis retrouvée toute seule à sécher sur le fil.

Il faut bien le reconnaître : le problème, dans le fait d'être célibataire, ben c'est d'être toute seule. Pas toute seule toute seule dans le genre abandonnée seule au monde, mais toute seule pour entreprendre des trucs clairement beaucoup plus rigolos à faire à deux. Et je parle pas de monter le modèle Skågeblük de commode Ikéa (ce que je fais très bien en solitaire).

Malgré mes efforts, les mecs, ben c'était plutôt :

Error 404

Not found.

Et ça a duré un sacré foutu putain de bout de temps. À tel point que j'avais fini par me faire une raison. Je sais, ça paraît dingue comme ça, mais à un moment, je me suis dit que c'était mon destin de ne plus jamais me faire culbuter dans le foin (ou tout autre végétal) et de ne plus jamais avoir autre chose à caresser que ma chatte. Mon petit félin de compagnie, pas l'autre. Enfin l'autre aussi. Mais bon.

Un jour, sur le coup de la quarantaine, un événement dramatique m'a fait réaliser la tragique courtitude de la vie. Et là, PAF ! j'ai eu une épiphanie à la Ronsard, genre : « Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain : cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. », *carpe diem*, machin, tout ça quoi. Ou, comme le chante (un tout petit peu) plus vulgairement le baron dans *La Vie parisienne* : « Je veux m'en fourrer, fourrer jusque-là. » Tout en gardant ma dignité, évidemment.

Forte de cette ambition, j'ai cogité les différentes possibilités qui s'offraient à moi pour rencontrer des hommes. Et étudier ensuite ce qu'il y aurait lieu d'en faire.

J'ai envisagé toutes les possibilités (les commerçants du marché, le kiné, le voisin de ma mère, le maréchal-ferrant de ma meilleure amie...) et quand j'ai commencé à regarder le concierge d'un œil lubrique, je me suis dit qu'il fallait VRAIMENT que je trouve une solution.

Un site de rencontres, mais bien sûr, c'est ça, l'idée ! Je vais trouver l'amour sur le ouèbe deuxpointszéro, aucun doute là-dessus. Depuis le temps qu'on nous bassine avec « les belles histoires qui commencent aujourd'hui », je vois pas pourquoi moi j'y aurais pas droit. Bon, on peut pas vraiment dire que ça se soit fait en deux coups de cul hier à Pau. Ça a été laborieux, voire chiant, mais aussi vachement excitant et aussi super rigolo. J'ai rencontré des mecs que je savais même pas que ça existait, j'ai eu des échanges totalement improbables avec des gars, j'ai découvert que certains messieurs utilisaient plus

souvent leur téléphone pour se photographier la bite que pour appeler... Bref, je me suis drôlement bien marrée. Et même quand c'était pas rigolo, eh bien en quatre ans j'ai plus appris sur moi, la vie, les hommes, les femmes, l'humanité toute entière donc (vouï, rien que ça) que pendant les vingt précédentes années.

Dès le début, ma Quête a été de mettre la main sur un gars avec lequel, si les conditions de température et de pression le permettaient, y aurait eu moyen de partager des bons moments, des verres de chardonnay et autres breuvages euphorisants, ainsi que des fluides, si c'était pas trop demander. Ayant dépassé le stade jouvencelle depuis une tapée d'années, j'avais bien pris l'habitude de mener mon petit bonhomme de chemin et je n'avais donc pas envie de fusionner avec un individu mâle pour discuter de la pertinence de l'investissement dans une friteuse. Pas trop le genre de la maison. J'ajoute que si, au détour de cette quête somme toute pas si compliquée, il se trouvait qu'il y aurait eu moyen de s'envoyer en l'air, ben ma foi, j'allais pas faire ma pucelle non plus.

Le cahier des charges était d'éviter, au vu de la réussite de mon tout premier projet masculin d'envergure, le mec marié qui vit sur un autre continent. Ou le mec marié tout court. Ou le mec qui vit à un endroit où le métro ne va pas. Autant faire simple : déjà que c'est pas facile, mais si en plus, faut prendre le RER B... Une fois cela placé comme postulat de départ, j'avoue que je n'avais pas d'idées préconçues sur le profil de mon Graal. Car j'ai décidé que ma Grande Quête était une quête du Graal : c'est mystique, c'est volontariste. Ça vous pète du chevalier, de la Table ronde, de la légende arthurienne, ça a de la gueule. Innocente que j'étais, j'étais convaincue de la réussite de mon dessein : ne cherchant ni à me faire entretenir, ni à me faire passer la bague au doigt, ni à me faire héberger, je pensais que ça serait pas trop compliqué de trouver un gars qui serait partant pour une relation chacun chez soi où la notion d'exclusivité pouvait même être éventuellement discutée (je suis assez flexible comme fille, à défaut d'être souple).

Hahaha.

Mais lol, quoi.

Au fil des rendez-vous plus ou moins ratés, j'ai fini par resserrer mes critères. En dehors du fait que le produit se devait d'être disponible sur le marché local, je voulais un gars :

- sexy (mais attention, mon éventail du sexy est trèèèèèèèè large) ;
- compétent (tant qu'à faire) ;
- drôle (obligé, hein) ;
- qui soit une belle personne (sinon c'est pas possible) ;
- qui me fait découvrir des tas de trucs (nan, pas forcément des trucs cochons) ;
- indépendant (pasque sinon j'ai du mal) ;
- présent (nan, c'est pas incompatible avec la ligne du dessus) ;
- généreux (les radins, on sait ce que ça vaut) ;
- qui m'emmène dans des endroits chouettes (vouï, j'ai un côté midinette) ;
- dans mes âges (c'est mon côté cougar de vieux) ;
- qui supporte ma connasse de chatte (je ne demande pas qu'il l'aime, je suis réaliste) ;
- qui me surprend (j'aime bien être surprise) ;
- qui fume pas (kof kof kof) ;
- qui aime bien boire et manger (sinon je passe pour quoi, moi)...

Enfin bon, voyez le truc.

Ce qui est rigolo avec ces critères, c'est que la plupart sont extrêmement modulables. On glisse le curseur vers le haut, vers le bas, un critère en hausse en compense un à la baisse et bon finalement, je vous dis pas le nombre de mecs qui peuvent plus ou moins rentrer dans cet idéal (au chausse-pied, certes, mais quand même). Surtout que des fois, j'ai même un peu tapé au marteau dessus pour que ça rentre parce que j'avais décidé que ça rentrerait. Je suis lucide. Je sais bien que je vois ce que je veux bien voir

et que je peux dire tout et son contraire avec la plus parfaite mauvaise foi.

Je choisis Meetic, le plus gros site, en me disant que sur le tas, je vais bien trouver chaussure à mon pied. Les premières secondes, je me sens comme Meg Ryan dans *Vous avez un mess@ge*. Puis, à partir de la troisième minute, je suis sainte Blandine livrée aux lions. Et vous savez quoi ? Sainte Blandine n'a pas été dévorée par les fauves. Comme ils ont refusé de la boulotter, elle a été torturée, flagellée, placée sur un grill brûlant, livrée dans un filet à un taureau qui l'a lancée en l'air avec ses cornes. Et finalement, ayant survécu à toutes ces abominations, elle a été égorgée. Ben voyez, des jours, y avait un peu de ça. Car pour une femme à la quarantaine bien tassée et dotée d'un physique... voluptueux, disons-nous pudiquement, c'est un petit peu difficile (pour être claire, avec moi Hannibal Lecter a de quoi se remplir un congélo. Et se faire une robe de chambre.) Je m'attendais à des remarques peu amènes du genre qu'est-ce qu'elle fout là la grosse, alors qu'en fait pas du tout. Ces messieurs ont systématiquement chanté mes rondeurs, mais pour mieux se féliciter, de manière plus ou moins subtile et élégante, de l'avantage qu'elles présentent dans certaines circonstances. Pour résumer : c'est bien connu, les grosses sont bonnes au pieu. Par ailleurs, étant de surcroît blonde aux yeux bleus, il semblerait que certains m'ont pris pour une Walkyrie, option Domina, et souhaité devenir mon esclave sexuel. Ce qui peut être tentant, merci, mais non merci, c'est gentil.

Toute la difficulté du truc est donc de faire un tri colossal dans les messages et ne pas se laisser envahir par les plus graveleux. Et essayer de se convaincre que oui, un jour, un mec aura envie de me rencontrer pour mieux me connaître, intérieur et extérieur, comme me l'a si élégamment écrit un de ces messieurs.

C'est pour ne pas me laisser envahir par les messages improbables que j'ai commencé à les mettre de côté pour me bidonner avec les copines. Quand j'ai eu des rencards, je les ai racontés sur un blog, deshommespointcom, histoire de débriefer.

Et finalement, cette Grande Quête est devenue ce livre. Qui commence bien avant l'existence d'internet et des portables : c'est une quête de longue haleine. Le Graal ne se trouve pas sous le sabot du premier canasson venu.

LA FOUGÈRE

Pour ma première véritable incursion dans le monde merveilleux de l'amoûûr et du sesque, figurez-vous pas que j'ai eu l'idée de génie de tomber amoureuse d'un prof marié et de 15 ans mon aîné. Si, si, je peux le faire.

Je crois bien que j'ai toujours eu les yeux qui crient braguette.

Le problème, c'est que quand j'avais vingt ans, je m'en rendais pas compte. Ni à trente, d'ailleurs. C'est une révélation qui m'est venue sur le tard. Et qui m'a permis de comprendre un certain nombre de choses. Un peu comme à la fin de *Usual Suspects*, voyez. Ce qui est un tout petit peu embêtant, c'est d'avoir les yeux qui crient braguette sans le savoir, tout en étant une oie blanche (ou presque) et une incorrigible romantique. Un cocktail particulièrement instable et dangereux.

Autant dire que, quand je suis partie vivre en Afrique en 1987, deux ans après la sortie de *Out of Africa*, j'étais comme une grenade prête à être dégoupillée. Pour ce qui est de me faire dégoupiller, je me suis bien fait dégoupiller, c'est rien de le dire. Et ce dès la semaine qui a suivi mon arrivée, quand j'ai rencontré pour la première fois un prof de la fac, qui devait me donner des tuyaux pour mon inscription.

Je suis attablée dans le jardin avec sa femme et je n'en peux plus. Le prof est en retard et ça fait deux plombes que je me fade une discussion avec bobonne. Alors que j'envisage de m'ouvrir les veines avec une feuille de baobab, Jean-René arrive enfin.

Il marche par terre dans le jardin, balançant nonchalamment sa serviette en cuir. Grand, blond, plutôt bien gaulé pour un prof de lettres, il avance. J'ai super chaud tout à coup (en même temps, je viens de me taper deux whisky et il fait 35°C dans ce putain de jardin). Je bafouille « meucheur!chreupreu » en me levant pour lui serrer la main. Il a les yeux qui frisent, il sourit et parle avec un petit accent du Sud-Ouest. Rhôlavache. Il s'assoit et entame une conversation torride.

« – Alors, comme ça, vous voulez vous inscrire à la fac ?

– Mouchouchichignafou...

– Si vous le souhaitez, je peux vous accompagner, nous irons ensemble chez le recteur pour huiler un peu les rouages...

– Beurgleugabolu...

– Très bien, alors je vous recevrai dans mon bureau lundi prochain à 15 heures.

– Meuflarplochi... »

Je tente de faire bonne figure devant sa femme pour le restant de l'apéro, mais un feu intérieur bouillonne en moi, comme on dit dans les Harlequin.

Pendant le restant de la semaine, je me repasse le film de l'arrivée de Jean-René dans ce jardin touffu et humide, prometteur d'instantanés torrides. Toutes les cinq minutes je me dis t'es con, il a 35 ans, il est marié, père de deux enfants, professeur de lettres à la fac, comment veux-tu qu'il s'intéresse à une étudiante blonde au yeux bleus et à forte poitrine de 20 ans ?

Le lundi, j'arrive à son bureau : « Alors, Mademoiselle Huyghues, prête à aller voir le recteur ? » Dans sa bouche, cette phrase tourne à la promesse de délices interdits. Rien que de l'entendre prononcer mon nom, ça me fait des gouzis-gouzis partout. On marche côte à côte et, parfois, nos coudes s'effleurent, m'envoyant des ondes ampériques dans tout le corps. Je ne vous raconte pas le rendez-vous chez le recteur, on s'en fout.

Au fil des semaines, j'ai fait en sorte d'oublier Jean-René. Cet homme est marié, a 15 ans de plus que moi et...

C'EST MAL.

BEURK CACA.

ON NE TOUCHE PAS AUX MARIS.

PAAAS BIEN.

J'ai donc repris le cours de ma vie jusqu'à ce que nous recevions une invitation pour la soirée de gala de l'ambassade.

Et nous nous y rendons, mes parents et moi.

Et la soirée s'annonce mortellement chiante. D'une force.

À peine sur le seuil de la salle de bal, sur qui je tombe pas ? Mmm ? Jean-René, qui nous invite à sa table. Soudain, il m'invite à danser. Qui ça, moi ? Ce dieu de l'Olympe descend sur terre et m'invite à danser, moi ? Arg. Alors oui, il m'invite à danser, ça se faisait encore à l'époque, et c'est pour danser un slow, c'est comme ça que ça s'appelait.

La pointe de mes seins effleure son torse. Je transpire. Je fabouille. Euh, je bafouille. Il me parle. Hein ? Quoi ? De quoi t'est-ce ? Je commence à respirer comme un teckel obèse. Quand, soudain... qu'est-ce ? Qu'est-ce que qu'il se passe-t-il donc ? Serait-ce son téléphone portable que je sens contre ma cuisse droite ? NAAAAAN ! (Chuis con, on est en 1987...) Ah, euh... la seule explication plausible, à part le stockage d'une banane dans la poche, serait donc... Par une espèce d'incroyable pirouette du destin, Jean-René, le dieu des amphis, ne serait pas insensible au charme de mes 20 ans ? Mais qui l'eût cru ? Cette découverte me met dans un état indescriptible. Je me liquéfie sur place, mes yeux plongés dans ceux de Jean-René.

Je suis cuite.

C'est rien de le dire : au propre comme au figuré. Car outre mon état de confusion mentale résultant de mon frotti-frotta avec Jean-René, il fait une chaleur à crever dans cette salle. La température augmente encore quand Jean-René appuie un peu plus sa main au creux de mon dos, et la fait légèrement descendre sur mes fesses. On se croirait dans *Dirty Dancing* (qui vient tout juste de sortir).

Seulement voilà, dans un périmètre de moins de cinq mètres autour de nous, il y a tout de même :

- sa femme,
- mes parents,
- la moitié de la fac de Lettres.

Oups.

Chaque regard croisé, ignorant de la torridité des événements qui se déroulent dans nos pantalons respectifs, me fait rougir jusqu'à la racine des cheveux, que j'ai fort propres, ma foi. Je me sens comme Sissi à son premier bal avec François-Joseph. Ce slow devient un véritable supplice, fort agréable, certes, mais quand même.

À peine la musique s'éteint-elle que je file, telle Cendrillon. J'allume fébrilement une cigarette. C'est bien connu que pour éviter la tachycardie, l'engrassement des poumons est la meilleure solution. Je suis seule dans la nuit tropicale et j'en grille une en regardant le ciel étoilé, en repensant aux événements qui viennent de se dérouler. On se croirait dans *Mogambo*, sérieux.

C'est sûr, on m'avait prévenue, les soirées de monsieur l'ambassadeur sont toujours réussies.

Même si je suis à deux doigts de l'orgasme à chaque fois que je vois Jean-René, je ne veux pas être celle qui détournera un homme marié du droit chemin du respect de l'institution sacrée du mariage. Je ne suis pas du genre Scarlett, à me jeter à la tête de ce couillon d'Ashley sous le nez de cette pauvre Mélanie. Moi, je serais plutôt du genre Jane Eyre, à fuir Mr Rochester pour éviter la tentation. Si, si, j'ai pas l'air comme ça, mais j'ai des principes (élastiques, certes, faciles à noyer dans l'alcool, d'accord, mais des principes quand même). Et donc, je me dis que si Jean-René est prêt à jeter son serment de fidélité aux orties pour l'amour de moi, pour m'enlacer de son désir, me terrasser de ses baisers et m'emporter sur un poney fougueux vers des torrents de plaisir, ben va falloir qu'il se tire les doigts du cul pour faire un premier pas digne de ce nom. Un premier pas qui serait tellement romantique qu'il me ferait tomber en pâmoison, direct.

Il l'a pas fait.

Le con.

Après ce premier séjour africain, le jour de mon retour en France arrive. Je dois passer mes partiels, enchaîner sur les vacances d'été et attaquer ensuite mon année universitaire à Paris. Je ne reviendrai en Afrique qu'à Noël et Pâques de l'année suivante. Bien que tous les *warnings* soient au rouge devant une entreprise aussi risquée que stupide, je ne peux pas me résoudre à partir sans lui dire au revoir. Vu que ça paraît quand même pas gagné de se revoir, au regard du programme. Sur le chemin, je ne cesse de me répéter que ce n'est que de la politesse, que je lui suis redevable de son intercession auprès du recteur, qu'il m'a aidée pour mon devoir, et que c'est juste parce que je suis une fille bien élevée...

Politesse et ronds de jambe.

Bonne éducation et conversation policée.

Remerciements et au revoir.

Jusque-là, tout va bien.

Jusque-là, tout va bien.

Jusque-là, tout va bien, se dit la fille qui tombe de son gratte-ciel.

Jusque-là, tout va bien, que je me dis en rejoignant ma voiture, accompagnée par Jean-René.

Jusque-là... Jean-René se penche brusquement vers moi. Le capot du break Peugeot 305 nous sépare. Dans un souffle, il me glisse un papier dans la main : « Écrivez-moi à cette adresse. Je serai à Paris à partir du 2 septembre. » Et il me presse les doigts avec une injonction dans les yeux qui me fait battre le cœur et retrousser les orteils.

Argl.

Me v'là bien.

« Comme un ouragan qu'est passé sur moi l'amoûûr a tout emportéé... »

Je suis rentrée à Paris. J'ai passé mes examens et un jour, j'ai écrit une lettre à Jean-René. Pour ceux qui seraient peu familiers du concept comment-on-faisait-pour-avoir-une-aventure-torride-sans-portable-ni-mail, voici un petit rappel :

Comme la coutume de l'époque le requiert, j'écris ma missive, la mets dans une enveloppe, je colle un timbre à 3,40 francs et je la jette dans une boîte aux lettres, une espèce de container jaune muni d'une fente, accroché au mur. Cette lettre est expédiée à Jean-René, toujours sous les tropiques, début juin. Ce sont les vacances : il faut par conséquent que je lui indique pour me répondre (toujours sur du papier) la seule adresse un tant soit peu fixe des prochaines semaines, à savoir celle de mes grands-parents.

Terrifiée à l'idée que ma grand-mère ait des soupçons sur le fait que son « petit lapin » soit sur le point de livrer son petit corps replet aux appétits sexuels d'un homme marié, je lui raconte un gros bobard, en lui disant que j'attends des informations très importantes pour mon inscription en maîtrise en provenance de la république bananière, et qu'elle doit me prévenir dès qu'elle reçoit un courrier pour moi. Précautions qui, en soi, sont totalement inutiles : la lettre de Jean-René a peu de risques de porter sur l'enveloppe en lettres de feu : « Je vais démonter ta petite-fille ». Mais mon esprit turbine à plein tubes et je suis persuadée que ça se voit à 15 km que j'ai des projets on ne peut plus coupables. Alors qu'en fait, tout le monde l'ignore (ou s'en fout).

Après...

J'attends.

Je fantasme à mort.

Je suis sûre qu'il répondra jamais.

Je vois des signes partout que si.

J'attends.

Je fantasme à mort.

Je suis sûre qu'il répondra jamais.

Je vois des signes partout que si.

J'attends.

Je passe à autre chose.

(Nan, j'déconne.)

Deux mois plus tard (vouï, vous avez bien lu, DEUX MOIS), de passage chez mes grands-parents avec ma meilleure amie pour aller faire du shopping, ma grand-mère me tend, entre la poire et le fromage, une lettre que j'identifie immédiatement comme la réponse de Jean-René. Nous sommes le 30 juillet. Elle a été postée le 4 juillet (alors, franchement, de nos jours, quand on envoie un sms qui fait PING et qu'on s'étonne que le gars il fasse pas PONG dans les 10 minutes qui suivent, ça me fait doucement marrer).

Mon cœur me tombe dans l'estomac et mon intestin grêle s'enroule autour de mes genoux. Jean-René m'a répondu. Je suis totalement incapable de lire cette lettre là, devant tout le monde. Je crains une manifestation hystérique de bas étage : je risque bien de me rouler par terre comme une chatte en chaleur en me faisant un gommage avec la missive torride, forcément torride. Je l'emporte pour la lire plus tard. Je ne résiste malgré tout pas très longtemps et profite d'un essayage de fringues, pour, une fois dans la cabine, dévorer cette première bafouille. Jean-René m'a écrit une longue lettre, dans laquelle il évoque NOTRE plage (où on était tombés l'un sur l'autre complètement par hasard), où « l'eau est tiède et, quand on s'y baigne la nuit, de minuscules algues phosphorescentes s'éclairent dans le sillage des corps nus qui s'enfoncent dans la mer invisible... » Je reste hébétée sur mon tabouret de cabine d'essayage. Je poursuis ma lecture, suspendue au gros Mont-Blanc de Jean-René : « Cette image à la Pieyre de Mandiargues (excusez-moi du peu...) pour vous rappeler la plage et flatter votre goût pour une certaine (et exquise) littérature... Je vous embrasse. À bientôt : Jean-René »

Des corps nus qui se baignent dans des eaux tièdes, *a priori*, c'est plutôt bon, ça, pour la suite du projet. Il propulse sur la carpeste « l'exquise littérature » (en l'occurrence la littérature libertine du xviii^e siècle, dont j'avais, totalement innocemment bien sûr, mentionné que je m'y étais intéressée au point de suivre un cours sur la question...). Et... OH MON DIEU ! Il m'« embrasse » ! Puis il m'achève par un orgasmique « À bientôt » ! Je défaill.

À moitié à poil, assise dans ma cabine d'essayage, je serre la lettre entre mes mains blanchies, hypnotisée par ses derniers mots. Soudain la douce voix de Nathalie, ma meilleure amie, me tire de ma rêverie : « Ben alors, qu'est-ce tu fous ? Tu t'es coincé les poils dans la fermeture éclair ? ». Je sors de la cabine, et, complètement hystérique, je montre à Nathalie les derniers mots : « JE VOUS EMBRASSE À BIENTÔT : T'AS VU, NON MAIS T'AS VU ÇA ??? » Nathalie me regarde avec un air d'incompréhension catastrophé. Toutefois, en meilleure amie qu'elle est, elle se contente de me demander en souriant : « Alors, tu es contente, tu l'as enfin, la lettre de ton affreux JR ? » « Quelle fougère ? » je lui réponds, dans un état de confusion mentale frisant le *burn-out*. « Oh, putain, t'es con ! PAS LA FOUGÈRE, L'AFFREUX JR ! Jean-René, la classe à Dallas ! Youhou ! Y a quelqu'un ? » « Ah oui, oui, L'Affreux JR... » Je suis déjà en train de cogiter à fond les boules la suite des événements. Il me dit qu'il sera à Paris du 2 au 15 septembre. Oui. Bon. Je dois m'installer à Paris début septembre. C'est jouable, mais faut pas que je traîne. Bien. Il me laisse une adresse en province où lui écrire pendant l'été pour lui donner mes coordonnées à Paris. OK. Il faudrait déjà que j'aie un point de chute ET un numéro de téléphone (oui, fixe, ON EST EN 1987, JE VOUS LE RAPPELLE). Là, il pourra me téléphoner. Bienbienbien. Suffit de s'organiser.

Soudain me revient en mémoire une citation de *L'Amour au temps du choléra*, de Gabriel García Márquez, qui vient de sortir (le livre, pas le film. En 1987, Javier Bardem a 18 ans. Oui, je sais, c'est à peine concevable. Et c'est très douloureux.) : « Lorsqu'une femme décide de coucher avec un homme, il n'est pas de barrière qu'elle ne franchisse, de forteresse qu'elle ne détruise, de considération morale sur laquelle elle ne soit prête à s'asseoir : Dieu lui-même n'existe plus. » Ouai, ça va chier, nom de Dieu, si quelqu'un essaye de se mettre en travers de mon Grand Projet.

Je consacre donc mon mois d'août à ma future installation dans la capitale : point de chute, numéro de téléphone, récupération des affaires au garde-meuble, déménagement, emménagement. Le 2 septembre, je

suis dans mon nouvel appartement, complètement cuite de fatigue, après un marathon qui a laissé tout mon entourage perplexe. Comment aurait-il pu deviner que j'étais mue par les objectifs les plus inavouables ? Seulement voilà, après avoir joué les Speedy Gonzales pour parvenir à m'installer ici dans les temps, je suis maintenant seule dans ce domicile inconnu, terrassée par le doute. En plus, j'ai même pas une *enchillada* à me mettre sous la dent.

Mes hémisphères partent en vrille.

Et si ?

Et si je m'étais imaginé tout ça ?

Et s'il n'avait pas reçu la lettre dans laquelle je lui donne mon numéro ?

Et s'il ne téléphonait pas ?

Et s'il n'était pas à Paris finalement ?

Et s'il s'était fait renverser ?

Je suis donc toute seule, dans les pires affres, persuadée que tout ça n'est qu'un film, quand, à 21h30...

Dring

Driiing

Et re-driiing.

Damned.

Je pique un 2,50 m pour me jeter sur le téléphone. C'est Jean-René. La vaaache, le timing de la mort !!! On s'écrit sur du papier d'un continent à l'autre et il m'appelle le soir de mon emménagement à Paris. Putain, si ça, c'est pas du destin... Il me propose un ciné le soir même. Il passe me prendre dans une demi-heure. Je raccroche. Je fixe le mur. Ça y est, j'ai les fils qui se touchent. Soudain, je réalise : il passe me prendre en bas dans une demi-heure. IL PASSE ME PRENDRE EN BAS DANS UNE DEMI-HEURE.

Je suis pas prête.

J'ai rien à me mettre.

Je titube dans l'appartement comme une dinde de Noël décapitée.

Il ne me reste plus que 20 minutes.

In extremis, je déplie le canapé. Genre, ça sera fait et ça pourra éviter un moment gênant en cas de choc épidermique torride si, par un hasard extraordinaire, il me raccompagne et que je lui propose de monter et qu'il le fasse. Et qu'on soit à une étape pertinente pour utiliser un canapé déplié. Sinon, c'est la honte. Je descends les escaliers les jambes laineuses, la respiration erratique, les yeux égarés.

Bref, j'ai l'air d'une folle furieuse.

Jean-René, plus beau que jamais, m'attend, philosophiquement appuyé sur son bolide de feu et d'acier (une Fiat Panda de toute beauté). Nous voilà en route. Dans l'intimité de l'habitacle, je réponds par monosyllabes à ses questions. Car soudain, l'horreur de la situation me saisit : je suis en route pour un rendez-vous galant avec un prof de Lettres de 15 ans mon aîné, marié, qui vit sur un autre continent et que rien que d'avoir ma main à environ 23,51 cm de sa cuisse droite me rend complètement malade de désir.

Nous arrivons au cinéma. Le choix du film avait été douloureux. Finalement, pour faire semblant d'être intelligente, j'avais proposé *Sous le soleil de Satan*, de Pialat. Oups. La vision de Gérard Depardieu, revêtu de sa soutane de curé de campagne, en train de se flageller consciencieusement, me laisse ébahie, les yeux écarquillés. Je ne panne rien à rien. Mais pourquoi y fait ça ? Et l'autre, là, Sandrine Bonnaire, avec son air de chat mouillé sorti d'une poubelle, qu'est-ce qu'elle a ? Pourquoi ils se font du mal comme ça ? C'est qui ces gens ? C'est quoi cette histoire ?

Je patauge dans le cassoulet. Impossible de me concentrer avec son corps aussi près du mien. J'ai les poils des bras au garde-à-vous et mes pores crient misère à la proximité de ses cellules épithéliales. Les quelques pourcents d'habitude consacrés par mon cerveau au désir occupent toute ma boîte crânienne. Mon supplice se termine enfin avec le générique. Alors que la lumière se fait dans la salle, un moment de

panique absolue me saisit. Argl. C'est un prof de Lettres ! Je viens de me fâder une adaptation de... de qui déjà ? Gide ? Rhââ non, merde, Bernanos. Je suis sûre qu'il va me faire une interro à la sortie. J'ai rien bité, je vais me ridiculiser, il va me planter là. Mon Dieu, je veux mourir ! Foudroyez-moi sur place ! En plus, c'est mérité, je viens d'avoir des pensées extrêmement impures pendant les 1h48 consacrées au cheminement spirituel vers la sainteté d'un curé de campagne ! Seigneur, punissez-moi, je le mérite !

Alors que je suis sur le point de tomber à genoux en attendant le châtiment divin, Jean-René interrompt ma crise mystique pour me proposer d'aller boire un verre. L'alcool me semble provisoirement une meilleure solution que la mort. Nous nous garons. Et là, alors que j'ai la main sur la poignée, je vois son visage se rapprocher brusquement du mien. Ses lèvres rentrent en contact avec les miennes. Sa langue pénètre dans ma cavité buccale. Et, même si j'ai la bouche pleine, je murmure « enfin ».

Je lui saute dessus et, ce faisant, je manque de m'empaler sur le levier de vitesse. Je m'encastre entre le volant et son torse. Nos baisers nous laissent essoufflés, pleins de bave et tremblants. Je crois que finalement, nous n'allons pas le boire, ce verre.

Jean-René reprend ses esprits et propose fort judicieusement de continuer ce que nous avons commencé dans des lieux plus propices à cet exercice qu'une Fiat Panda et suggère de nous rendre dans mon nouveau chez-moi. Proposition que je valide instantanément.

Le trajet en voiture est ponctué d'attouchements divers et variés, et nous roulons de biais, Jean-René ne tenant le volant que d'une main. Il abandonne son véhicule à moitié sur le trottoir, en plein milieu du rond-point. À peine arrivés à l'appartement, on se saute dessus (j'ai bien fait de déplier le canapé).

.....ses mains sur ma.....son membre viril..... cheveux coincés dans la fermeture éclair..... il me caresse.....Je prends alors sa.....dans ma...il me.....et alors je.....cravate de notaire. Cogne le genou dans la table basse..... Pendant de longues minutes.....sur puis sous..... tombe par terre.....OUI OUI OUI !!!ENCORE !!!.....cogne la tête contre le murbalayette infernale. Nous changeons alors de...pour.....une brouette thaïlandaise. Je..... poils.....pendant qu'il..... ses doigts..... Je n'en peux plus. Soudain....OH MON DIEU !!!

Ces premières galipettes avec Jean-René me mettent dans un état indescriptible. Je suis littéralement collée au plafond, quasi en mode dédoublement : je profite de la vue de ce qui me semble le truc le plus dingue qui me soit arrivé de ma courte existence. C'est ça qui est drôlement bien avec la passion dévorante, c'est que, quoi qu'il se passe au pieu, on est content quand même. Maintenant, avec le recul, objectivement, y avait pas de quoi fouetter trois pattes à un canard, mais bon.

Dans la lumière orangée des réverbères parisiens, nous haletons côte à côte : je fixe le plafond YEEEEES ! Jean-René est dans mon lit, Jean-René est dans mon lit, Jean-René est dans mon lit, YOUPITRALALAPOUËTPOUËT !!!

La béatitude incarnée, Jean-René, appuyé sur un coude, me soupire : « Un pénis four de saute. » HEIN ? QUOI ? Kékidit ? « Hum ? » m'étonne-je. « One penny for your thoughts. » Ah oui, c'est cela... « Brian is in the ki... » Heu... Nan, c'est pas ça... Hum... mes pensées... oui... « Je ne pense à rien. » (Tu m'étonnes, John.) Je le regarde d'un œil de Cocker mouillé qu'on vient d'adopter cinq minutes avant l'injection létale. J'arbore un sourire idiot alors que j'entortille les poils de son torse velu autour de mon index. Je... « Bon, super, c'est pas l'tout, mais faut que je file. Monique va finir par se demander où je suis. »

Ah ben oui, sa femme.

L'avais oubliée celle-là, tiens.

Je passe le lendemain de ma première « nuit » d'amour avec Jean-René dans la mélasse, ne parvenant pas bien à réaliser ce qu'il s'est passé. Le surlendemain matin, alors que je commence à reprendre mes esprits, le téléphone sonne. Jean-René, après les préambules de bonne éducation que l'on pratique à son grand âge, me propose de venir le rejoindre à son hôtel. Quoi ? Là, maintenant, tout de suite ? Mais oui, belle enfant. Nos ébats sont moites et fougueux, comme la première fois (toute première fois, toutoute

première fois chantait délicieusement Jeanne Mas depuis trois ans déjà). À peine désencastrés, je regarde autour de moi.

Les fringues de Monique. Le bouquin de Monique, du côté du lit de Monique. Le coton à démaquiller de Monique. Le mascara de Monique. Une idée extrêmement nouvelle et peu plaisante fait son chemin jusqu'à mon encéphale : je suis un monstre. Cette femme, que je connais, qui a été plutôt gentille avec moi jusque-là, est partie ce matin vers sa vie, ses trucs à faire, et moi pendant ce temps, je viole son intimité (à défaut de son mari, on est bien d'accord que je l'ai pas franchement forcé). Mais c'est quand même super mal. C'est à un niveau de mal que je n'avais encore jamais atteint dans les vingt ans de ma courte vie.

Je ne suis pas du genre à arracher les ailes des mouches ou à attacher des trucs improbables aux queues des chiens, moi, Madame. Je suis un ange de bénédiction, de droiture et d'honnêteté. Et là, d'un seul coup, d'un seul, je suis passée du côté obscur de la Force.

Je me regarde dans le miroir de la salle de bains. Je suis dans un film. Dans les films d'adultère, la séductrice létale, elle se remaquille comme si de rien n'était et c'est là que la légitime arrive et lui explose la gueule dans la glace. Ou alors, elle fracasse la porte d'un coup de pied et tire à bout portant sur le mari et sa maîtresse et ils meurent tous les deux dans une ultime étreinte hémoglobinée sur le lit. Ou alors elle les surprend et le mari se précipite pour faire genre c'est pas ce que tu crois et la maîtresse elle passe pour une moins que rien. Ou alors elle dit à son mari c'est elle ou moi et le mari il jette sa maîtresse par la fenêtre en faisant croire qu'elle s'est suicidée. Ou alors...

Ou alors rien.

Je ne suis pas foudroyée par l'archange de la justice.

Je ne suis pas zigouillée sauvagement par une furie hystérique.

Il ne se passe rien.

Je ne suis même pas punie.

Quand Jean-René m'embrasse, je me dis comme Scarlett : « J'y réfléchirai demain. »

En fait, je crois que je n'y ai plus jamais repensé. De jamais.

Je marche avec Jean-René dans les petites rues du VI^e arrondissement. Je suis alanguie comme une femme qui vient de faire l'amour et je jubile comme un footballeur qui vient de remporter la Coupe de la ligue après le match en retard de la 32^e journée. Nous arrivons au métro. Il prend la ligne dans un sens, et moi dans l'autre (hahaha, quelle ironie). Après des adieux humides, nous nous retrouvons face à face, chacun sur notre quai. Je le regarde. Il me regarde. Nous nous sourions d'un air crispé, très conscients qu'on doit avoir l'air très cons. Les métros arrivent. Ils repartent. C'est fini. Je cherche dans quel film j'ai déjà vu une scène comme ça. Il doit y en avoir des dizaines. Ou alors, si personne ne s'y est collé, Coco, faut vraiment la faire, parce qu'elle est excellente : « Tou vois, tou mets la caméra lààà, et tou fé oune travélingué et pouis tou fé oune plan serré sour son visagé, qu'il est bô, qu'elle est émoue... Mâ si, Coco, on va faire oune malheure !!! »

Me voilà toute seule dans mon métro, avec un sourire idiot qui s'efface peu à peu et je réalise que je suis pas dans la merde, tiens. Et j'ai l'impression que c'est pas la dernière fois que je vais me le dire.

Ensuite, les jours se suivent et se ressemblent : je fantasme, il ne donne plus de nouvelles, je me ronge, il appelle, je suis toute gaite, il programme un rendez-vous, je suis accrochée au lustre, il annule, je suis en descente, il donne plus de nouvelles, je me ronge en imaginant le pire, on se voit en coup de vent dans un café, je suis extatique, il donne plus de nouvelles, je me ronge en imaginant le pire, on se voit en coup de vent dans un café, je suis extatique... et le voilà reparti sous les cocotiers tandis que je reste à Paris.

Voilà, les dix jours ont passé.

J'avais rêvé de promenades sur les quais, de chinage chez les bouquinistes, de dîners aux chandelles, de courses sous la pluie pour s'abriter sous une porte cochère en s'embrassant. Résultat : en tout et pour tout je baise deux fois en coup de vent (bel euphémisme), et on se voit deux fois dans un troquet où on

peut que se toucher le bout des doigts et se regarder dans le blanc des yeux alors que l'ouragan Katrina nous tourbillonne dans le slip. Super. Je sens que ça va être épanouissant comme relation.

Bon ben j'ai plus qu'à aller acheter du papier à lettres.

J'ai dit au revoir à Jean-René le 14 septembre, à 22h43. Quand je reviens sous les tropiques, il s'est écoulé 105 jours et 1 heure 15, soit 9 076 500 secondes depuis que j'ai vu Jean-René pour la dernière fois. Quand je reviens sous les tropiques, je suis au bout du rouleau, j'ai attaqué le carton. Quand je reviens sous les tropiques, je ne pense qu'à une chose : comment faire pour aller chez lui et lui proposer un rencard sans que la moitié de la communauté francophone du coin soit au courant que nous forniquons ensemble. Finalement, j'opte pour l'attaque frontale en prétextant un besoin d'aide universitaire (à 20 ans, on est comme ça).

Un beau soir chaud et moite, je me rends chez M. & Mme. Je prie pendant tout le trajet le dieu des relations extraconjugales que Jean-René soit seul chez lui. Vu que le dieu des relations extraconjugales n'existe pas, non seulement Jean-René n'est pas là, mais sa femme si. Je reste tétanisée sur le pas de la porte devant Monique, qui m'invite à entrer prendre un apéro. Au point où j'en suis, je vais pas repartir. J'accepte de prendre le verre qu'elle me propose et nous commençons à papoter. Enfin, ELLE papote. Moi, je bredouille, je bafouille, je bégaye, je souffle, j'exhale, je postillonne. Monique me propose une cigarette et se penche pour me l'allumer. Mes mains tremblent tellement que le machin sautille dans tous les sens comme un gadget Pif. Ça y est, c'est mort, je m'auto-grille (à défaut d'en griller une). Si là, je ne suis pas foudroyée sur-le-champ par la justice divine ou écartelée vivante par cette femme bafouée, c'est qu'il n'y a aucune justice en ce bas monde.

Vous l'aurez compris :

- Dieu des relations extraconjugales = n'existe pas.
- Justice en ce bas monde = non plus.

En réponse à mes prières d'achever mon supplice le plus vite possible, Jean-René arrive. Il me regarde. Je le regarde. Il me regarde. Et il enchaîne, bonjour, smack à sa femme, et que je te pose mes affaires, et que je me sers un verre et que je te babille gaiement et que je te fais mine de rien que nous avons échangé nos fluides comme deux batraciens furieux perchés sur le même nénuphar. Monique s'éclipse un instant et il en profite pour m'effleurer la main par-dessus la table. Il a même pas l'air gêné par la situation hautement scabreuse dans laquelle nous pataugeons. C'est pas pour dire, mais tout ça, ça sent le vieil habitué des relations extraconjugales. Serait-ce à dire que je ne suis pas UNIQUE ? Un doute masai. Au retour de sa femme dans la pièce, Jean-René fait quasiment les questions et les réponses, me voyant bloquée, la bouche ouverte et les yeux globuleux. Je n'ai même pas encore terminé de lâcher ma première phrase qu'il rétorque : « Bien sûr, je suis tout à fait disposé à vous aider pour votre projet de mémoire ! Je propose que vous passiez à mon bureau demain après-midi, et nous verrons cela. » Ça, c'est fait.

À peine un orteil posé dans le couloir de la fac que Jean-René se précipite vers moi : « Le professeur Florimond, avec lequel je partage mon bureau, est finalement là cet après-midi. Je vous propose donc de nous rendre dans la salle des profs, nous y serons plus à l'aise pour travailler et nous ne le dérangerons pas. » crie-t-il à tue-tête à l'attention de la cantonade qui s'en fout complètement. Je sais que je suis pas très futée, mais j'ai compris le message. En entrant dans la salle des profs, Jean-René monte encore en intensité en beuglant : « C'est embêtant, la porte ne ferme pas, la clé a été égarée. » Message reçu.

Nous nous installons dans deux fauteuils en bois extrêmement rigides, d'équerre, parallèles, voire même parallélépipédiques, devant une immense table. Une fois les papiers étalés devant nous pour faire comme si que on travaillait, nous nous approchons... nous nous rapprochons, encooore... eet... CONTACT. Ce roulage de pelle, bien que délicieux, est encore plus inconfortable que celui de la Panda. Je suis en effet littéralement sciée en deux par l'accoudoir du fauteuil. Mais bon, quand on aime... Assez rapidement, les choses dégénèrent, et il apparaît évident que ce putain d'accoudoir va finir par poser un

GROS problème. Qu'à cela ne tienne, j'entreprends on ne peut plus gracieusement de l'escalader pour m'installer nettement plus confortablement sur Jean-René, qui approuve cette initiative tout en murmurant « Porte... clé... pas fermée... ». Alors là, franchement, je m'en fous. Je n'ai pas fait des milliers de kilomètres, attendu 9 076 500 secondes, menti à tout le monde, regardé sa femme dans le blanc des yeux, pour m'arrêter à une considération aussi basement matérielle. Qu'à cela ne tienne, je suis dans le bon sens pour la surveiller, cette putain de porte.

Après une chevauchade rendue encore plus paroxystique par le risque de *coitus interruptus* par un couillon de passage, je repars de la fac pantelante, les genoux bleuis par les accoudoirs, avec un rendez-vous pour le surlendemain. Chouette, on remet ça.

Cette fois, Jean-René m'annonce qu'il a réservé une chambre à l'hôtel. Tant mieux, un peu de confort ne nuit pas forcément au projet. Sur le trajet, je fantasme sur un petit hôtel mignon, au bord de la plage... Je suis à fond : je me prends pour Ariane allant retrouver Solal, je suis une espèce de déesse du cul des temps modernes... mais Jean-René gare sa vieille Pigeot devant un hôtel au-delà de borgne dans un quartier pourri du centre : il s'est surpassé dans le glamour. Pour ajouter une petite touche *old school*, le réceptionniste nous fait remplir une fiche de renseignements et nous demande nos passeports. Jean-René ayant l'air très à l'aise durant le processus, je fais donc le bilan à l'intérieur de ma tête :

Marié

+ 15 ans mon aîné

+ Autre continent

+ Prof

+ Coutumier des relations extraconjugales

= Mule chargée

Mais, quand il pose légèrement sa main sur le bas de mon dos pour me guider vers les escaliers, ma capacité réflexatoire perd 300 % et j'arrête de faire des additions compliquées pour ma tête de blonde.

Ça y est, je suis finie. Pour toujours. J'ai touché le fond, et j'ai continué à creuser. Ce que j'aurai été amenée à faire pour cet homme, que j'ai vu dix fois en tout et pour tout, m'a transformée en petite poupée toute chiffonnée. Je savais déjà que j'étais cuite, là, je suis torréfiée. Je rentre à Paris la mort dans l'âme, puis retourne sous les tropiques en mai de la même année. Je revois Jean-René, et pas pour participer à un atelier Mako Moulages. Jean-René vient à Paris en septembre, et pas non plus pour un tournoi de 1 000 Bornes. Les aléas de l'existence font que je ne peux pas le voir pendant UN AN, chacun sur notre continent que nous sommes. La relation épistolaire atteint des niveaux d'intensité tels que *Les Liaisons dangereuses* passent à côté pour de la gnognotte, voire pour de la roupie de sansonnet, n'ayons pas peur des mots.

Jean-René m'annonce l'année suivante, contre toute attente, qu'il quitte sa femme (et l'Afrique), pour venir s'installer à Paris, À 5 MINUTES À PIED DE CHEZ MOI, sans toutefois que je sois directement concernée par cette décision. Nous nous voyons donc quelques fois, pendant quelques mois, et toujours pas pour échanger des figurines Panini. Bien que Jean-René ait traversé les océans pour me rejoindre (enfin presque), il se retranche sur son Olympe et enchaîne lapins, annulations et excuses foireuses. Ma passion dévastatrice en prend un sacré coup, toute motivée que je puisse être.

Après quelques soubresauts et hoquets baveux, notre idylle agonise lentement, douloureusement et salement, comme un méchant dans un film de Tarantino essayant de retenir ses tripes sanguinolentes qui se font la malle par le trou qu'il a dans le bide.

Un an après notre dernière soirée, je le croise accompagné d'une rouquine créature dans le métro. J'en reste hébétée pour trois jours.

Un an plus tard, Jean-René me recontacte et me propose un dîner dans le quartier. Dîner durant lequel un hippopotame flotte gentiment au-dessus de la table, façon Hindenburg juste avant l'explosion. Je parviens à garder une apparence vaguement humaine, malgré l'impression qu'une horde de petits nains

teigneux est en train de dévider lentement mes intestins pour les enrouler sur des bâtons d'allumettes. Sinon, à part ça, ça va.

L'année suivante, Jean-René se re-manifeste et propose un nouveau dîner. J'y vais, cette bonne blague. Même si je suis bien consciente que c'est à peu près la pire idée sur Terre. Je tiens vaguement le coup, et Jean-René me raccompagne jusqu'à chez moi, me fait la bise et repart.

Et là, j'ai une épiphanie.

Je ne peux pas le laisser repartir.

Je suis toujours dingue de lui, contre toute logique.

Je sors donc de chez moi en courant, je retire mes chaussures et je pique un sprint, pieds nus, dans la rue, pour me précipiter sur lui. Je le prends par l'épaule, je le retourne, je le regarde, il me regarde et clac, on s'embrasse comme des dingues, sous les applaudissements des badauds. Trop fort. Comme dans les films, quoi. Et hop, je me le ramène à la maison, on mollit pas. Sauf que pour le happy end, ben on repassera.

Je revois Jean-René une fois après cette soirée mémorable et nous rentrons à nouveau dans un cycle bobards/annulations/silence radio... jusqu'au jour funeste entre tous où, passant devant chez lui pour aller faire les courses chez Champion, je vois un camion de déménagement contenant ses meubles, que je reconnais sans doute possible. Ça a le mérite d'être clair. « Voilà, c'est finiii », comme chante Jean-Louis Aubert (qui lui, au moins, a le courage d'en informer la partie adverse, soit dit en passant.)

Dix-huit ans plus tard, soit vingt-cinq ans après le début de cette histoire, le mercredi 17 novembre 2010 à 19h29, dans la liste des mails de ma boîte de réception, s'affiche :

Expéditeur : JEAN-RENÉ

Je reste hébétée devant ce nom sorti des limbes.

Dès que je vois son mail dans ma boîte de réception, comme au premier jour, mes poumons se craquellent.

Nous nous écrivons (plus sur du papier, ça me fait tout bizarre).

Nous nous téléphonons sur nos téléphones portables (dingue, cette invention).

On s'envoie pas des sms, faut quand même pas déconner (Jean-René est mine de rien arrivé à l'âge de la retraite).

Il me propose de nous revoir lors d'un déjeuner.

J'accepte.

Comme vingt-cinq ans plus tôt, je suis dans tous mes états. Pour notre rencontre, Jean-René s'est surpassé. Il me donne rendez-vous au restaurant Le Monsieur-le-Prince, rue Monsieur-le-Prince. Je trouve ça assez connoté, tout de même. Nous sommes en décembre. Et c'est LE jour où il neige à Paris, à gros flocons. Je sors du métro à Odéon, et je me retrouve devant un carrefour habillé de blanc, on se croirait à Morzine. J'arrive devant le restaurant, et là, je beugue. Pourquoi il a fait ça ? Le lieu est d'un romantisme à tomber le cul par terre. C'est tout chic, tout joli, tout gracieux. Les flocons se répandent mollement à l'extérieur et à l'intérieur, il fait tout chaud et tout *cosy*. Manquerait plus qu'une cheminée et une peau de bête et ça serait la totale. Alors que je suis en train de m'installer à la table qu'il avait pris la précaution de réserver, je l'entends m'interpeller : « Bonjour Madame ! » Pfff.

Je respire un bon coup et je me retourne. Il a pas changé. Merde. Il me prend doucement le bras pour me faire la bise. Je frôle le coma. Il s'assoit à table et je regarde ses mains. Ces mains qui ont touché mon corps il y a dix-huit ans. Y'en a, sur la même durée, ils naissent et obtiennent le droit de vote... Il y a dix-huit ans, on avait pas d'ordi chez soi, on savait pas qu'internet existait, et c'était la saison 1 de *Urgences* et de *Friends*... Il y a dix-huit ans, on venait d'enterrer Kurt Cobain et Jean Carmet... Ça devrait me calmer comme concept, mais non. Je le regarde me parler. Je vois bien que ses lèvres bougent, je subodore donc que des sons en sortent, sauf que j'entends que couic. J'ai une boule de bowling dans la gorge et mon cerveau fait blub-blub-blub. Je m'absorbe dans la carte, pour me donner une contenance. Je

me mets à réfléchir à ce que je vais manger. Pendant ce temps, Jean-René commande d'office deux coupes de champagne. OUMPF. Je suis la seule à trouver que c'est connoté ?

S'ensuit le babil d'usage dans ces cas-là, on se croirait dans la chanson de Patrick Bruel « T'as pas changé, qu'est-ce que tu d'viens ? »... On se donne des nouvelles, on parle de choses et d'autres... Soudain, Jean-René me fait son regard qui annonce du lourd. Je reste la fourchette en l'air, j'attends, j'attends, et il me lâche son scud : « Je voulais te revoir pour te dire que je me suis comporté comme un lâche et un minable avec toi et que je le regrette. Je t'ai fait souffrir et je suis désolé. Et surtout, je voulais te dire que, des femmes que j'ai connues, tu es la seule que j'ai vraiment aimée. J'ai tout gâché... »

J'enregistre pas toutes les infos, vu que j'ai coulé une bielle cérébrale depuis qu'il a prononcé « aimé ». Je me concentre sur le dessert (qui se trouve être un gâteau au chocolat d'une forme invraisemblablement phallique et super compliqué à manger élégamment). Je réponds vaguement à Jean-René. J'arrive quand même à caser qu'il m'a brisé le cœur DEUX fois. C'est tout ce que ma cervelle parvient à extraire du potage aux poireaux dans lequel il est en train de blubluter. Je suis en pilote automatique jusqu'à la fin du repas.

Nous repartons bras dessus, bras dessous pour ne pas glisser dans cette foutue neige de merde avec son ambiance de conte de fées à la con. Nous descendons dans la station Odéon pour prendre le métro.

On prend chacun la ligne dans un sens.

On se fait la bise, on promet de se revoir vite. Il dit qu'il ne faut pas à nouveau attendre vingt ans pour nous revoir, parce qu'à l'échelle d'aujourd'hui, vingt jours, ça serait bien assez (bé voui, mais gros malin, c'est qui qui a disparu, hein ?).

On monte chacun dans notre rame.

On s'éloigne.

Y'a comme un air de déjà-vu.

Quelle ironie.

Je rentre chez moi et mets en route le plan ORSEC : débrief par téléphone/mail/Facebook aux copines, j'ouvre une boîte d'After Eight, je me verse un verre de vin et je me roule en boule sur le canapé et j'attends que ça passe.

Sauf que ça passe pas.

Je reste une semaine à tourner en boucle sur le sujet. Ce que m'a dit Jean-René nécessite une reconfiguration complète. Je dois tout rebooter à partir du nouveau mot de passe « aimer ».

Alors, il paraîtrait que ça n'ait finalement pas été un vulgaire plan Q d'un quarantenaire en pleine crise qui s'envoie en l'air avec une étudiante, histoire de se divertir de sa vie monotone avec sa femme avant de la quitter pour s'installer avec une pétasse rousse ? Hum ? Ça serait pas ça ?

Et si j'ai été complètement fracassée par cet amour, au moins, ça n'aura pas été complètement vain ? Il aurait donc existé, quelque part, un espace spatio-temporel où Jean-René m'a aimée ? Bienbienbien... Et il me retrouve, presque vingt ans après, pour m'inviter à déjeuner dans un restaurant indécentement romantique (on va laisser de côté le concept neige, admettons qu'il n'y soit pour rien) pour me dire ça, promettant de nous revoir ensuite. Bon. Et donc, on est bien d'accord que, à peine le pas de la porte du resto passé, je suis retombée direct dans le panneau. Et que, depuis ce déjeuner le 10 décembre, j'ai débriefé le rencard avec L'Affreux JR avec TOUTES mes copines, qui, sans exception, ont conclu : DANGER, FAUT PAS Y ALLER. Mais, malgré cette unanimité digne d'un jury de patinage artistique, je balaye ces avis d'une main ferme. Je suis pas dans la merde, tiens.

Sur ce, les fêtes arrivent, puis le mois de janvier passe et Jean-René... hé bé, comme Julio, il n'a pas changéeé. Merdouillage, reports, tergiversations, bref, on finit par arriver à se caler un rendez-vous le... 15 février.

Voui voui, vous avez bien lu : le 15 février.

Le lendemain du 14 février.

J'dis ça, j'dis rien.

Il me demande de proposer un lieu, j'opte pour le café Marly. C'est grâââcieux, c'est chic, c'est romantique. Depuis le temps que j'y vais en pensant qu'y aller à deux, ça doit être vachement mieux, ben là, comme ça, je verrai. Ça, pour voir, j'ai vu.

J'étais sur les *starting blocks* : j'attendais de le revoir depuis l'Annonciation. Je voulais en reparler avec lui, lui dire ce que j'en pensais, bref avoir une conversation sur le sujet qui m'avait occupée pendant quelques années. Et si, au passage, y avait moyen de moyenner, ben ma foi...

On est arrivés en même temps. Et, alors que j'ouvre la bouche pour attaquer le débrief, v'là t-y pas qu'il me devance et me demande où j'en suis professionnellement. Bien, il veut prendre son temps et parler de choses et d'autres, OK. Sauf qu'après, il me demande des nouvelles de mes parents, du chien de mes parents, de mes grands-parents (paix à leur âme), puis embraye sur son boulot (il est à la retraite depuis un mois), ses enfants (heureusement qu'ils n'ont pas de chien, sinon on y serait encore)... À chaque fois que j'ouvre la bouche pour cracher ma Valda, il me devance ou me coupe la parole par son babil incessant... Quand, au bout de trois quarts d'heure de ce rendez-vous idyllique, il s'exclame : « Déjà huit heures, faut que j'y aille ! » Arf.

Il paie, on part, je l'accompagne au métro et je me retrouve comme une conne toute seule avenue de l'Opéra. Toujours pas compris ce qu'il s'était passé. Je suis récupérée en mode puzzle par ma voisine Sophie, qui sort l'artillerie lourde post-rencard moisi de *L'Escalier de la Soif* : le cubi de rhum. Faut ça pour faire passer la Valda.

Après ça, des mails, des appels et j'attends toujours mon occasion de le revoir pour lui dire ce que je pense de tout ça. Ce qui nous mène à l'été.

Toujours sans nouvelles, je décide de lui envoyer une lettre, histoire de lui mettre les points sur les « i » et de cracher cette fameuse Valda (et éventuellement pouvoir me mettre à sucer autre chose, si c'était possible).

J'écris donc : « Tu parles de se revoir, mais je ne suis pas sûre que ce soit possible. Ma consternation va à la persistance de mon attirance pour toi. Elle dépasse le raisonnement, la logique, balaie les bonnes résolutions et dépasse l'entendement. Cela m'agace, m'énerve, me consterne et m'oblige à m'adapter en conséquence. Je ne sais pas où tu en es, comment tu vois les choses, ce que tu ressens aujourd'hui... Pour moi, les choses sont claires. Voir tes mains sans pouvoir les toucher, ton visage sans pouvoir le caresser, tes lèvres sans pouvoir les embrasser... c'est une torture. Près de vingt ans plus tard, ça n'a pas de sens, et pourtant. Ne te sens pas obligé de me répondre... Si cette lettre ne trouve aucun écho en toi, ne me réponds pas et restons-en là. »

Franchement, je me suis trouvée trop forte en déclaration d'amouûûr.

Voilà : si La Fougère ne veut pas entendre ce que j'ai à lui dire, hé bé, il va être obligé de le lire. Là, avec un peu de chance, ça va finir par lui rentrer dans le crâne. Et on verra bien ce qu'il se passe. Ben, j'ai pas été déçue : « Que te dire, sinon que la lecture de ta lettre suscite en moi les sentiments les plus opposés qui soient ? Je pourrais être très flatté par l'attachement que tu me témoignes après toutes ces années « tombées muettes » entre nous, mais « les blandices de la vanité » sont vite effacées par la tristesse... oui, il vaut mieux ne pas nous revoir. Mais cela n'interdit pas la communication, le partage de nouvelles », et gnagnagna et gnagnagna... Après, il me balance de « l'amitié affectueuse » (j't'en foutrais, moi de l'amitié affectueuse...) et il termine en beauté en souhaitant un prompt rétablissement à mes parents. OUATE DE PHOQUE ?

Mééé, pour un prof de français, je dirais que ça manque un peu d'attention au texte, ça. Au risque d'être un soupçon vulgaire (mais à peine, hein), je dirais qu'il a rien bité à rien. Le seul point positif, c'est que j'ai appris un nouveau mot. Coucher avec un prof de français, comme quoi, ça finit toujours par servir. « Blandices : caresses; flatteries pour attirer, séduire; p. ext., tout ce qui charme, séduit. »

Sinon, je lui parle d'amour, il me répond amitié, je lui dis que je veux plus jamais en entendre parler, il

me répond qu'on va rester en contact mail, et il me colle mes parents en apothéose à la fin. Du grand art. Bon, c'est pas trop mal passé en fin de compte. Moi qui suis pas franchement bonne en conclusion (il me l'avait fait justement remarquer), j'avais besoin d'étoffer celle-ci.

À ce jour, et malgré l'injonction « Je ne veux plus jamais avoir de nouvelles de toi de rien de partout de nulle part de jamais », il m'envoie ses vœux tous les ans.

Pfffff.

ZAPPA ÊTRE POSSIBLE

Après la réussite flamboyante de mon projet amoureux avec La Fougère, il m'est apparu pertinent de tenter le cercle amical. Soyons fous, sortons avec des jeunes gens de notre âge.

L'avantage d'habiter à une centaine de kilomètres de Paris, c'est que c'est facile d'aller en cours à la fac d'un coup de train. L'inconvénient, c'est que ce n'est vraiment pas rentable de louer un appart, surtout quand on a cours que le jeudi et le vendredi. Et c'est là qu'avoir une copine qui a une chambre à la Cité U revêt tout son intérêt. Et qu'il suffit d'argumenter de la fatigue et du coût de deux aller-retour au lieu d'un pour faire passer auprès des parents d'y rester sur place le jeudi soir. Puis d'y aller le mercredi soir pour ne pas se lever trop tôt. Puis d'y rester le vendredi, parce que... ben, c'est vendredi. Quant au samedi... bah, c'est encore plus samedi que vendredi est vendredi !

Olivia, ma drôlement chouette copine, m'accueille donc dans sa chambre et me présente ses potes de la Cité U. Qui sont drôlement chouettes. Enfin, surtout un. Pierre-Yves. Il est brun, bouclé, un petit air de se foutre de la gueule du monde en permanence accroché aux lèvres. Pour vous donner une idée, un petit air à la Romain Duris en plus dégingos, rebelle machin tout ça. Car je crois bien que la première info que j'ai eue sur Pierre-Yves, c'était sa propension à pisser dans le lavabo de la chambre où se tenait la soirée, voire par la fenêtre, hahaha, trop drôle. Pour être honnête, on avait 23 ans, ça nous faisait marrer. Pierre-Yves, à l'époque, est le seul mec que je connais (exception faite de mon oncle, fort justement surnommé Tonton Pétard) à fumer de l'herbe. Et il joue de la batterie : son idole, c'est Frank Zappa. Trop stylé, quoi, le Pierre-Yves (à part ses fringues, mais bon, on peut pas être partout). Pierre-Yves, c'est le *bad boy* de la Cité U. Et moi, j'ai l'air de l'innocente sortie du Couvent des Oiseaux (avec les yeux qui crient braguette un peu quand même). Un doublé gagnant, je dirais, avec une chance au grattage et une chance au tirage.

D'emblée, Pierre-Yves se montre particulièrement enthousiaste, dragouilleux, entreprenant, voire la main légèrement baladeuse. Ce qui n'est pas pour me déplaire... Toutefois, quelques écueils se dressent malheureusement sur le chemin cahoteux de notre amour naissant. Car, un mois après notre première rencontre, nous passons notre première nuit ensemble... et aussi avec Olivia et Fred, dans le lit une place d'Olivia. Les circonstances sont donc peu propices aux atouchements, même furtifs. La deuxième nuit que nous passons ensemble, nous ne sommes plus que deux dans le lit (ce qui semble un bon chiffre). *Unfortunately*, nous sommes trois dans la chambre, puisque le colocataire de Pierre-Yves n'a pas voulu dégager malgré nos regards appuyés. Et, ledit colocataire, profitant du sommeil de Pierre-Yves (particulièrement chargé par le beaujolais nouveau) et voyant que je ne dors pas, tente une approche pas du tout furtive. Qui reçoit, vous imaginez, un accueil particulièrement frais, qui me vaut cette réplique d'anthologie : « Pierre-Yves, c'est mon copain. Alors sois pas salope avec lui. » Je vous demande bien qui est la salope en l'occurrence. Le lendemain, Pierre-Yves émerge mollement de son coma éthylique pour me sortir cette deuxième réplique d'anthologie (décidément, c'était le jour) : « Faudra un jour qu'on se voit sans que je sois bourré, parce que c'est bien joli de dormir dans les bras l'un de l'autre, mais ça fait pas trop avancer les choses. » Je ne le savais pas encore, mais Pierre-Yves inaugurerait là une trèèèèèèè longue série de tirades de poète. Deux jours plus tard, faisant preuve d'une force de caractère hors du commun, il met son projet à exécution et nous passons notre première nuit ensemble, à deux uniquement et pas bourrés (bon, un peu pompettes, hein, mais ça va, quoi).

Après cela s'ensuit des semaines de merdouillages : nous ne sommes pas munis, à cette glorieuse époque, de téléphones portables et je ne suis à Paris que quelques soirs par semaine. On compte donc un peu sur le destin pour nous réunir et on part du principe qu'on va se voir aux mêmes fêtes. Ce qui est un peu mince, on en conviendra, comme perspective de rendez-vous. Il annonce qu'il va venir à la soirée à laquelle TOUT LE MONDE va, vient pas, je l'attends, je fais la gueule la fois d'après... on s'explique, il recommence, je recommence, bref. Au milieu de tout ça, nous passons une excellente soirée chez sa sœur,

qui lui a confié son petit neveu de quelques mois à garder. Vouï vouï, cette inconsciente confie à Pierre-Yves le soin de s'occuper d'un enfant alors qu'il est :

1) à l'Ouest ;

2) défoncé les trois quarts du temps.

Et ne comptez pas sur moi pour être plus efficace, je suis pas sûre du tout d'avoir même regardé ce qui dormait dans le berceau, toute occupée que j'étais à l'idée de passer une soirée, invitée par Pierre-Yves, dans son univers à lui. Je vous jure, j'étais collée au plafond. Sauf que.

Après avoir bu, mangé, fumé et toutes ces sortes de choses, Pierre-Yves s'enquiert de, je cite, sa « boulette ». Mmmm ? Mé vouï, bien sûr, une boulette. Et ça ressemble à quoi ? Ben c'est un petit bout de papier alu chiffonné.

Ah.

Oups.

La boulette (c'est le cas de le dire).

Boulette, que, en innocente que je suis, j'ai foutue à la poubelle.

Expédition spéléo.

Je ne vous cacherai pas que les minutes qui ont suivi ont été un peu tendues. Et ce n'est rien au regard de celles qui ont succédé au retour de la sœur de Pierre-Yves, qui nous a surpris en pleine action et qui, visiblement, n'avait pas donné son blanc-seing pour que le baby-sitting se fasse à deux.

Re-oups.

Re-boulette.

Malgré ces petites péripéties, notre relation suit un petit bonhomme de chemin plutôt encourageant et sympathique. À tel point que ce filou me demande, avec son air d'autoroute, si des fois je serais pas en train de tomber amoureuse, ce qui entraîne un grommellement inintelligible de ma part, nanmého faut pas déconner. Il croit quand même pas que je vais lui dire ce que je ressens, et pis quoi encore.

Et là, arrive le 14 décembre 1989, ZE soirée. Le truc de malade, que j'attends sur des charbons ardents. Pierre-Yves nous a pris deux places pour aller au concert de Texas à La Cigale. Je vous dis pas le truc. Pierre-Yves me présente à ses potes : « Voilà ... copine. » Bizarre, j'ai beau tendre l'oreille, je n'arrive pas du tout à distinguer s'il emploie un article indéfini ou un pronom personnel. Étrange. D'habitude, ce garçon a pourtant une élocution tout ce qu'il y a de plus normale... Le concert est génial. Comme toute la salle, je tombe raide dingue de Sharlene Spitteri. Bref, je suis aux anges, j'ai l'impression d'avoir atteint un but, d'autant que Pierre-Yves nous a prévu un petit dîner après. On va boire un verre après le concert et, alors que nous marchons avec ses potes sur le boulevard de Clichy, une espèce de grand type plus qu'à moitié déchiré me prend par le bras et me demande avec insistance « mqoaefnuy tzsquiu ? hein ? ckeiz ueaovuf ? » Alors que j'essaie de m'en dépatouiller, l'autre insiste. Bref, le ton monte (enfin le mien, je crois que lui était déjà à son max) et là, v'là t-y pas que mon Pierre-Yves, épais comme un panini trop toasté et lui-même quelque peu embrumé, décide, tel Lancelot, de défendre mon honneur face à ce Sarrazin. Ils s'empoignent, esquissent un petit pas de danse moyennement gracieux et pour finir, Pierre-Yves, dans toute sa superbe, lui fait une espèce de clé de bras et le ratatine par terre, nanmého. Là, je vous jure que j'avais des étoiles dans les yeux. C'est dingue, hein, quand même. Alors que j'ai été élevée par deux générations de femmes qui m'ont appris à pas me laisser faire, dans une ambiance plutôt féministe (soft, mais quand même) post-soixante-huitarde, un gars se bat pour moi et me voilà toute cruchonne, à regarder mon doux héros avec les yeux de l'amour. C'est quand même complètement con. Surtout quand on se dit que vu l'état du gars, je pense qu'une pichenette de ma part aurait suffi à le mettre K.O. On va pas chipoter sur les gestes héroïques, hein. Me voilà repartie avec mon Pierre-Yves, tout auréolé de gloire. On dîne en débriefant la soirée (y'avait du dossier quand même) et entre la poire et le fromage, il me lance : « Faut que je te dise quelque chose. »

Aïe.

Pasbonpasbonpasbon.

« Je crois qu'il vaut mieux qu'on arrête là, je pense que je ne suis pas amoureux. »

Ah bon ? Pasqu'on est obligés d'être amoureux pour passer des bons moments ensemble, s'envoyer en l'air et drôlement bien rigoler et picoler et pisser dans des lavabos ? On m'aurait menti ? J'aurais raté un épisode ? Parce que, j'en conviens, moi je commençais bien à être un petit peu amoureuse, mais je me disais bêtement que c'était pas forcément obligé que lui, il le soit pour continuer, hein ? Si ? Zut alors.

« – Tu dis rien ?

– Ben qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu voudrais que je me roule par terre en te demandant d'être l'ombre de ton chien ?

– Euh...

– Ben voilà. »

C'est vrai quoi, il croyait quand même pas que j'allais lui montrer que j'avais le palpitant en vrac. Le dessert a été comme qui dirait un peu plombé par les événements.

Et quand on se quitte, il m'embrasse (un vrai baiser avec la langue et tout, pas un petit bécot de rupture) et, du coup, je lui sors : « *Last but not least* », genre voilà c'est fini mais c'était bien quand même, qui me vaut une réponse pour le moins surprenante, à savoir « Ouais, bon, ben on verra, hein. » qui me laisse quelque peu circonspecte. Comment ça, on verra ? Le lendemain, je demande son avis à ma copine Aurélie : vingt-cinq ans après, elle se bidonne encore en y repensant. En tout cas, on peut pas dire : le choix du concert était plus que judicieux, puisque la chanson phare de l'album était *I don't need a lover, I just need a friend*.

C'est ça qui est bien quand on a une histoire avec un copain qui fait partie d'une bande de copains, c'est que les ruptures sont pas trop abruptes. Vu que, 15 jours après le concert mémorable, nous partons toute la bande des huit retrouver notre neuvième compère, qui a le bon goût de faire ses études à Barcelone pour y passer le réveillon. Et paf ! je me retrouve avec Pierre-Yves dans les pattes pendant cinq jours. Youpi. Je vous dis pas le taux d'hippopotames dans l'atmosphère, ni le pourcentage d'allusions fines. Re-youpi.

Les risques de dérapages pas du tout contrôlés sont par conséquent assez élevés. Comme on se retrouve tout le temps dans les mêmes soirées et qu'on est tous les deux légèrement portés sur la bouteille... on sait le nombre de décisions déplorables que l'alcool peut entraîner.

Et donc, une chose l'autre, on recouche ensemble.

Et on re-recouche ensemble.

Et on fait comme si de rien, en passant les soirées à papoter, dragouiller à droite et à gauche et en fait au bout de la nuit, je le regarde, il me regarde et bref, on re-re-recouche ensemble.

Jusqu'au jour où il sort avec Cette Pétasse de Sabine (elle ne s'appelle pas Sabine, elle s'appelle Cette Pétasse de Sabine. Et encore, aujourd'hui, je crois que ça serait Cette Connasse de Sabine). Déjà, je pouvais pas la blairer celle-là, mais là ça n'arrange rien. Surtout que comme on est censés n'être que des « potes », je ne suis pas du tout supposée montrer à quel point j'ai envie de défoncer la petite gueule de cette connasse prétentieuse.

En pleine soirée, un an après la rupture, Pierre-Yves, qui devait être à 3,4 g, hurle : « Caroline, je t'aiiiiiimeuuu ! » D'accord, il est bourré. Mais ne dit-on pas que la vérité sort de la bouche des ivrognes ?

Et un an et demi après la rupture, le matin d'un énième revenez-y, je me réveille en sursaut parce que Pierre-Yves me regarde dormir. Hum.

Et deux ans après la rupture, le matin d'un autre revenez-y, il me prépare mon petit déjeuner. Re-hum.

Et trois ans après la rupture, on dort enlacés sans faire de cochonneries, juste à se raconter la vie qui est difficile, des fois. Re-re-hum.

Et quatre ans après la rupture, Pierre-Yves m'annonce qu'il est tombé amoureux. De Cette Pétasse de

Cendrine (sérieux, déjà qu'elle s'appelle Sandrine, en plus faire genre je me la pète avec un « C », pfff, tiens ça me fatigue à l'avance). Et là, je suis quand même un peu chmuchchmuch, vu que je perds mon sex-friend (et admettons, un tout petit peu plus que ça).

Bye-bye les revenez-y.

Quoi que.

Presque dix ans après la rupture, ma copine Domi fait une énorme fête pour son anniversaire. Petite précision utile : elle organise cette fête d'anniversaire pour SON anniversaire, qui est au mois de mai, la veille de MON anniversaire, le 13 juin. Autant vous dire que j'étais pas ravie-ravie. (Seize ans après, je crois bien que je lui en veux encore un petit peu. Voui, j'ai certaines rancunes tenaces. Heureusement qu'elle est chouette par ailleurs). Elle invite tout le monde, toute la fine équipe. Et Pierre-Yves est là, non muni de sa Cendrine puisque celle-ci vient tout juste d'accoucher. Bien. Ça a le mérite de lever toute ambiguïté. Pierre-Yves, j'avais dû le croiser deux, trois fois depuis qu'il était tombé amoureux : ça paraissait en effet pas du tout judicieux de continuer à se voir. Et par ailleurs, Cendrine pouvait pas me blairer (en fait, je crois qu'elle avait du mal avec toute la bande et nous a fait sa Yoko Ono.)

Du coup, j'étais super contente de revoir Pierre-Yves, sans arrière-pensée, vu qu'on était quand même amis et qu'il m'avait manqué. Et on rigole et on picole et on pouffe de complicité, en se donnant des coups de coude, et je vois bien qu'il a l'œil qui frise mais je fais semblant de rien. On danse comme dans notre folle jeunesse, en pogotant comme des dératés (ce qui me vaut un plâtre pendant trois semaines, quand j'ai découvert, après avoir patiemment jonglé pendant quelques jours que, ayant dansé pieds nus comme une rebelle que je suis, Pierre-Yves m'avait pété un os du pied en l'écrabouillant avec ses Doc'. Ouille.) Tout le monde s'éclate à cette fête (qui, je le concède, est très réussie) et nous finissons quand même par lever le camp sur le coup des 6h00 du mat, heure qui semblait judicieuse pour arrêter de boire et dire des conneries. Je descends avec mes copines Catounette et Zette en mode garde rapprochée, on se dirige vers la voiture, quand j'entends Pierre-Yves m'appeler : « Tu n'invite na ouare ernier erre ? » De quoi t'est-ce ? Qu'essaye-t-il d'exprimer ? Il répète, et comme j'ai fait Mec bourré en deuxième langue, je comprends qu'il me demande de l'inviter à boire un dernier verre. WTF ??? Cette tête de con me propose un revenez-y alors que sa femme est encore à la clinique après son accouchement. Je suis d'abord totalement effarée que cette idée ait pu germer dans son esprit. Puis il bredouille : « M'a manquée... Fait une connerie... T'aime toujours... » Ce qui me plonge dans un état de sidération totale. Pourquoi il fait ça ? Et là, dans un incroyable caprice de la météo, se déclenche un orage apocalyptique dans ce petit matin blême de mon anniversaire. Nous voilà donc tous les deux, face à face, moi ruisselante de larmes (je sais, ça fait cliché à mort mais en même temps c'était ça) et lui tanguant mollement dans ses Doc', sous des trombes d'eau au petit matin.

Trop bien quoi.

Faisant preuve d'une force de caractère digne de la princesse de Clèves refusant l'amour du duc de Nemours, je suis montée en voiture. Où les filles n'ont plus eu qu'à ramasser les miettes détrempées de ce qu'il restait de mes ventricules pour essayer de recoller ce qui était recollable.

Et voilà, on s'est plus jamais revus.

ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

Je suis même allée chercher l'amour au fin fond d'une alcôve douteuse de club échangiste. C'est dire ma motivation et mon manque total de discernement en la matière.

J'ai toujours été convaincue, dès que j'ai commencé à m'intéresser aux garçons, qu'il était impossible d'être amie avec eux sans que ça finisse par dérapier. Je dis pas que j'ai couché avec tous mes potes, loin de là, mais je crois bien qu'il y a toujours eu, à un moment ou à un autre, une ambiguïté. Qui a parfois débouché sur quelque chose.

Là, dans le genre ambiguïté, ça se place là.

Nico est le frère d'une copine et on se connaît depuis un sacré bout de temps. Nico, il est sympa, gentil, attentionné, prévenant et tout et tout. Là, comme ça, si on me demande au débotté, je dirais que c'est pas trop mon genre physiquement, seulement ce n'est pas à l'ordre du jour. On se voit souvent, on se fait des super soirées ensemble. Bref, c'est plutôt chouette.

Un soir, Nico m'invite à boire un verre chez lui, avec une amie commune et son chéri. Le chéri en question, il est un peu *space*, mais on fait avec. On décide de sortir et Jacques, le chéri, propose d'aller dîner dans le dernier resto-ze-plèce-tou-bi. On se fait recevoir comme les pedzouilles que nous sommes : la cuisine est fermée, il est trop tard pour manger, on nous accorde royalement de commander un dessert. L'humeur est donc plutôt maussade. Alors qu'on est tous les quatre un peu chmummuch, Jacques lance : « Et si on sortait ? Je connais une boîte vachement sympa pas loin. » Ah ben oui pourquoi pas, c'est une idée ça, pour sauver la soirée... Nous voilà donc partis pour la petite boîte « sympa » de Jacques.

On arrive dans une entrée touté dé vélouuuurs noir tendue, ce que je trouve assez élégant, bien qu'un peu marqué comme style. Jacques est accueilli par une dame qui ne me semble pas de la première fraîcheur, ce qui n'est pas du tout amélioré par un maquillage à la truelle. Et que je te bizouille, et que je te prends des nouvelles, bref, Jacques est visiblement un hôte régulier de Madame Denise.

Nous descendons dans les tréfonds de la boîte en file indienne : Jacques ouvre la marche, je suis, Nico et Corinne sont derrière. À proximité de la piste de danse, je trouve bien que le style de celle-ci, la musique et les fringues des danseurs sont un peu ringards, mais ça va pas plus loin. Je suis un peu bigleuse alors quand je rentre quelque part, si c'est sombre, je vois pas tout bien d'un coup. Jacques continue à avancer, cherchant une table ou au moins des poufs pour s'asseoir.

Finalement, il les a trouvé(e)s les pouf(fe)s.

Hahaha.

Il nous emmène dans une alcôve, et voyant qu'il n'y a pas de place, fait demi-tour. Comme j'ai pas trop suivi le truc, Jacques me passe à côté, et je continue à avancer dans l'alcôve. Où je découvre un certain nombre de bras et de jambes et de mains et de bouches et de zigounettes et de frifris qui font des trucs que d'habitude, selon mes critères (certes petits-bourgeois), on n'est pas supposés faire en public. Et là, je me surpasse en me confondant d'un oups, pardon, excusez-moi.

Un oups, pardon, excusez-moi qui n'a bien sûr pas été entendu par tous ces gens très occupés mais qui restera pour toujours une des plus grandes hontes de ma vie. La fille qui s'excuse devant des gens qui font des cochonneries dans un club échangiste.

Sérieux.

Car le doute ne m'habite plus : Doux Jésus, je suis dans un club échangiste. Du coup, en repassant devant la piste de danse, je regarde un peu mieux les fringues des nanas. Effectivement, il y a un petit souci. Comment dire : ce n'est pas ringard. Mais c'est vulgaiiiiire, mais vulgaiiiiire. De la robe de cagole de toute beauté, voire, oserais-je dire, de la robe de pute. Et moi, je suis en pantalon marron à carreaux et col roulé beige. Vouï vouï, je peux le faire, je suis en pantalon et col roulé dans un club échangiste.

Tiens, ça aussi, c'est fait.

Le trajet pour accéder aux poufs que Jacques a finalement repérés relève du chemin de croix, puisque je me fais palper le gras un nombre de fois incalculable. Et en pas du tout habituée de ce genre de lieu, je sursaute à chaque fois. Et encore, j'arrive à ne pas pousser de petits cris effarouchés, manquerait plus que ça.

Quand Corinne et moi, on demande à Jacques ce qui lui est passé par la tête de nous emmener dans un endroit pareil sans savoir si on était d'accord, il nous traite de mijaurées, rhôô ça va, les filles.

Mouais. Nous voilà donc tous les quatre assis sur nos poufs à siroter notre whisky-Coca en regardant ce qu'il se passe sur la piste, et je peux vous dire qu'il s'en passe, sur la piste. J'essaie désespérément de ne pas écarquiller les yeux. Je demande à Nico de changer de place avec moi : le type d'à côté a entrepris de me malaxer le jambon et comme qui dirait que, ne connaissant point les usages en ces lieux, je préfère éviter de faire une nouvelle bourde.

Sans doute un petit peu émoustillés par l'ambiance générale, Jacques et Corinne se roulent des galoches en veux-tu en voilà et ça commence un peu à craindre du boudin. Je regarde le bout de mes godillots pour éviter de contempler des échanges de fluides divers et variés, un (tout petit) peu gênée de me retrouver dans cette situation avec mon pote Jacques. Mon pote Jacques qui, tout en regardant la ligne bleue des Vosges, me pose le bras sur l'épaule.

Hein ?

De quoi ça s'agit ?

J'ai les méninges dans la friteuse. Qu'est-ce que je fais ? Est-ce que j'ai envie de faire quelque chose ? Et si en fait c'était ça la bonne idée depuis le début qu'on se connaît ? Alors pourquoi il l'a pas fait plus tôt ? Ou est-ce qu'il se donne une contenance dans ce lieu de perdition ? Ou c'est pour faire genre elle est avec moi : pas touche ? Ah non, chuis con, c'est un club échangiste, ça marche pas... Bon, ben du coup, je lui pose la main sur la cuisse, ça mange pas de pain, on va voir ce que ça donne.

Et il se passe rien.

Rien de rien.

Ah si.

Il me regarde, je le regarde, et CRAC ! on s'embrasse. Nous aussi, on peut le faire de se rouler des patins dans un club échangiste, non mais alors. Nous voilà partis pour un marathon de pelles et ça commence à chauffer sévère.

Finalement, on lève le camp, on se regarde avec des yeux de merlans frits en se tenant par la main, je vous jure, je suis rentrée chez moi en me disant Oh putain, si ça se trouve, c'est ze ouane, je l'avais sous le nez et je le voyais pas. Et d'un coup, je me souviens du personnage de Mathilde dans *Le Diable en tête* de BHL, que je suis en train de relire (et voui) : « Je revendique le droit de rire – et de quel rire, s'ils savaient ! – de tous ces romans à l'eau de rose qui, depuis que le monde est monde, nous entretiennent, nous les femmes, dans l'illusion de la folle passion née dès le premier regard. Nous, il y a eu mille regards. Il a fallu dix mille premières fois. Ce sont des jours, des mois, des années même où nous nous sommes vus sans nous voir, parlé sans nous entendre. » Rhôlavache.

J'ai passé la première demi-heure de la journée du lendemain sur un petit nuage. Après, je me suis ratatinée en vol en me demandant s'il appellerait, si c'est moi, si on se revoyait et qu'est-ce qu'il se passerait, et si j'avais tout fantasmé et si ça évoluerait positivement et si...

Je me suis rongé les sangs pendant toute la journée. N'y tenant plus, j'appelle le soir et je tombe sur sa coloc qui me dit qu'il est sorti. Le lendemain, il laisse un message sur le répondeur, je rappelle et... douche froide. Conversation en mode banquise. Quand je demande si on va se revoir, il me répond bien sûr, on a toujours des tas d'occasions de se voir... OK. Message reçu.

Je n'ai jamais creusé plus avant et demandé ce qu'il s'était passé dans sa tête ce soir-là. On a fait comme si de rien et au moins, l'avantage, c'est qu'on était vraiment des amis pour de vrai puisque cette péripétie croquignollette n'a pas nui à notre amitié.

D'accord, j'ai écouté *Pas d'ami comme toi* de Stephan Eicher en boucle pendant deux mois, mais sinon, à part ça, nickel.

SOIRÉE À KARAOKÉ CORRAL

Qu'est-ce que je ferais pas ~~par amour~~ pour pécho. Y compris passer une soirée avec des fous pas bien dans leur tête dans un bouge au Bourget. Avec des chiens. Et de la drogue. Ouhlàlà.

J'ai un copain, il est journaliste. Enfin, un copain... C'était un copain, puis une chose l'autre j'ai un peu dévié... ben il me plaît bien quoi et je serais partante pour qu'il se passe quelque chose (quand je vous disais qu'on peut pas être amie avec les garçons). Alors quand Pierre me propose de le rejoindre à l'exposition canine internationale du Bourget, où il a un type à interviewer et qu'après on passera la soirée ensemble, je fais ni une ni deux, je m'y précipite en me disant que je vais peut-être parvenir à faire avancer mon dossier. Vu que mon boulot m'a, moi aussi, parfois emmenée sur les rings des expositions canines, je suis pas choquée par l'idée de me retrouver dans un hangar avec au bas mot 6 000 clébards. Non, moi ce qui me chiffonne, c'est que ça soit au Bourget, soit de l'uuuuuuutre côté du périph. Et comme je ne suis pas motorisée, je sens que ça va être une tannée. Heureusement, Pierre a une voiture. Par conséquent, l'aller est mon seul problème. Qu'est-ce que je ferais pas pour essayer d'emballer, je suis prête à aller au Bourget, truc de dingue.

Après un périple éprouvant durant lequel j'emprunte divers moyens de transports ferrés et routiers, me voici en approche du Parc des expos. Un hangar d'exposition, c'est déjà pas super glam, mais un hangar d'exposition rempli de 6 000 clébards et leurs maîtres, sérieux, faut vraiment aimer les chiens. Heureusement que j'aime les chiens, tiens.

Je passe devant les tables de toilettage où les Westies se font talquer, les Bichons se font papilloter (c'est vrai quoi, sinon, ils ne sont pas présentables), je tique même pas en passant devant une cage où un parent attentionné a eu la bonne idée d'enfermer son fils pour une petite sieste en toute sécurité avec son molosse. En revanche, je beugue quand même devant le chien qui pisse sur la jambe de son maître pendant que celui-ci discute avec un pote.

Après un slalom épique entre les cages et les pipis et cacas de toutes tailles et couleurs (sérieux, on se demande comment c'est possible de faire un caca orange fluo. Les gars de la Recherche & Développement chez Royal Canin ont dû se faire un kiff un jour), je retrouve Pierre au stand... du Club français du Rottweiler.

Ah.

Bienbienbien.

Pierre est en grande conversation avec deux armoires à glace munies de deux molosses qui attendent patiemment sur leur cul de chien qu'il se passe quelque chose (j'imagine qu'ils fantasment sur un chaton égaré). Je suis accueillie par une bise bien claquée de Pierre (il bosse, on va pas trop en demander) et deux regards approuvateurs des armoires qui relèvent dans mon décolleté la bave aux lèvres. En princes de la galanterie, ils se précipitent pour m'offrir à boire : l'un d'eux décapsule une bière avec les dents et me la tend. Je refuse poliment, je ne bois pas de bière. Et encore moins une bouteille dont le goulot est passé entre les chicots du genre de gars à qui t'as envie de demander : « Mais vous, ça serait plutôt Fleury ou plutôt Mérogis ? » Ils me proposent alors un whisky. Pas de chardonnay par ici, on est pas chez les tarlouzes, bordel. Vu la tournure des événements, je me dis qu'un whisky c'est sûrement une bonne idée. Je ne savais pas à quel point.

Pendant que Pierre papote avec ses deux armoires, un petit gars tout moisi vient se joindre à nous. C'est le gars que Pierre doit interviewer, un éleveur de Rottweilers. Un gars à se nourrir de bébés écureuils au petit déjeuner. Chouette, je sens que ça va être sympa. J'attends patiemment que ça se passe pendant que les bières et le whisky coulent à flot (j'ai pas forcé sur la Badoit non plus, je ne vous raconterai pas de carabistouilles), quand la vedette du jour dit à Pierre « On va pas faire l'interview là, c'est pas pratique, je connais un petit bar sympa à côté, on a qu'à y aller. » La notion de petit bar sympa au Bourget m'échappe un peu, mais Pierre doit faire son boulot, je dois attendre Pierre. Donc, va pour

l'estaminet.

Alors que je croyais que nous serions trois (Pierre, Le Moisi et moi) et qu'on pourrait torcher cette histoire d'interview vite fait, v'là t-y pas que les deux armoires se joignent à nous, accompagnées de Günther et Adolf. Et puis aussi un charmant couple de quinquagénaires propriétaire de deux Dogues argentins, des veaux sur pattes (appelons-les Augusto et Francisco). Ah, et puis aussi tiens une charmante créature, d'une élégance rare, toute de paillettes et de panthère vêtue, elle aussi escortée par son veau, allez, disons Fidel (en plus, ça va bien à un chien). Nous voici donc constituant une charmante petite troupe de huit personnes et cinq chiens pesant dans les 50 kg chacun, ce qui nous fait quand même du 250 kg de clébard au bout des laisses se dirigeant vers « le petit troquet sympa ». Qui se révèle bien sûr un bouge qui n'a pas connu la patte d'un décorateur depuis Pompidou (poupoupidou). Bouge dans lequel Le Moisi pénètre en hélant le barman d'un « Holà, tavernier, à boire !!! » du plus bel effet. La Nadine de Rothschild qui sommeille en moi en a hoqueté de surprise. Tout comme les consommateurs (et le personnel) qui, possiblement originaires de contrées situées de l'autre côté de la Méditerranée, ont dressé un sourcil devant cette arrivée discrète, de bon goût et pas du tout connotée, d'une horde en bombers et au crâne rasé maîtrisant à peine, grâce à des colliers à pointes, leurs molosses.

Oups.

Je vais tous mourir.

Nous nous installons et ça va que j'ai pas peur des chiens, vu que la gueule baveuse et pleine de dents d'un des veaux est posée sur ma cuisse. Il me regarde d'un air éperdu d'amour. Je fais toujours cet effet-là aux chiens, ça tombe relativement bien, vu que ça aurait été le contraire, j'aurais été bien embêtée. Je gratouille donc machinalement le crâne de Günther pendant qu'il bave sur mon jean. Jusque-là rien que de très normal. Le seul petit souci, c'est que la fine équipe commence à être relativement chargée, ça s'échauffe un peu et que je ne vois pas d'avancée majeure sur le front de l'interview. Pierre me jette régulièrement des regards mi-consternés mi-inquiets, me connaissant suffisamment pour se douter que l'ambiance débrief des fêtes de Jeanne d'Arc (les chiens en plus), c'est pas trop ma tasse de thé. Je lui souris vaillamment, lui faisant comprendre que je saisis l'importance de l'entrevue pour son boulot et que je tiens le coup. Mon Dieu, je suis une sainte. Et j'ai très très faim aussi.

Ma vaillance en prend toutefois un gros coup sur la cafetière : alors que les blagues salaces pleuvent, j'en profite pour m'esquiver pour aller aux toilettes (au moins j'aurai les oreilles au sec cinq minutes). Et là, c'est le drame. À l'instant où je me lève, Le Moisi passe sa main lentement sur mon siège et la porte à ses narines, la reniflant bruyamment d'une manière totalement perverse. Hannibal Lecter, le retour. Je deviens livide et je titube hagarde jusqu'aux toilettes (ma Nadine de Rothschild intérieure vient de faire un coma), espérant qu'à mon retour, les choses se seront miraculeusement arrangées. Incroyable mais vrai : il n'en est rien.

Je me rassois, en état de sidération. Là, Pierre ose même plus me regarder. Quand Le Moisi propose de prolonger la soirée dans une pizzeria, je lui jette le regard du renardeau acculé par les Fox-Terriers, quêteant une once d'humanité dans l'œil de celui qui pourrait le libérer. Ou abréger ses souffrances. Pierre me prend à part (au figuré, hein. Au propre, ça aurait été sympa, mais pas là) pour me dire qu'il est obligé de rester : interview, gnagnagna, je peux le laisser, tant pis, on se fera notre soirée une autre fois. Sauf qu'il est maintenant pas loin de 23h00. Et la perspective de poireauter devant le bar de bord de Nationale 2 en espérant toper un taxi (à cette glorieuse époque, point d'appli Nifoune, point d'Uber) à cette heure et par un froid polaire (bé voui, on est en novembre, sinon c'est pas rigolo), c'est rien de le dire que ça m'enchante pas. Et je prends alors la pire décision de ma vie : je décide qu'il est finalement plus sûr et confortable de rester avec Pierre et d'attendre patiemment qu'il puisse me raccompagner que de rentrer tout de suite et toute seule en taxi. Voui voui. Bon, d'accord, la balance a quelque peu penché d'un côté parce que quelque part, j'espérais quand même bien pécho sur un malentendu. Ce que ça vous fait pas faire, quand même.

Notre petite troupe se met en branle pour un nouvel établissement enchanteur : La Fiesta, Karaoké/Pizzeria du Bourget (toujours en bord de Nationale 2, super sympa comme quartier). Pour vous donner une petite idée de l'ambiance, il y avait un vigile à l'entrée. Première fois de ma vie (et unique à ce jour) que je vais dans une pizzeria gardée par un vigile. Qui a bien sûr froncé les sourcils en nous voyant débarquer (tu m'étonnes, Brandon). Il nous installe à l'étage, nous voilà donc calés, tous les huit humains et les cinq chiens à une grande table. Évidemment, je me récolte Le Moisi comme voisin. Tout ce petit monde décide de prendre l'apéro avant de commander (c'est vrai qu'à 23h30 et après tout ce qu'ils avaient déjà ingurgité, un petit verre de plus s'imposait. Et rendez-vous compte que c'est moi qui écris ça).

Là, comment dire, ça commence à dégénérer un peu (doux euphémisme). Car, en plus du whisky qui coule à flot, cette bande de gros malins a rien trouvé de mieux que de se coller des poppers dans les trous de nez (et peut-être aussi des substances encore plus illicites, j'ai pas vérifié). Du coup, ils se mettent à chanter à tue-tête sur le karaoké que nos voisins de table essaient de faire dans une atmosphère bon enfant. La cagole panthère est quasiment montée sur la table, et les armoires à glace commencent à interpellé la table d'à côté. Heureusement que les chiens ne participent pas, ils roupillent tranquilles. Je regarde tout ça avec l'air du capitaine du *Titanic* devant son glaçon. Le carnage me semble inévitable. Les deux tables échangent des mots doux et j'ai comme l'impression que mes petits camarades ont envie d'en découdre. On est un peu dans une ambiance Poitiers en 732, voyez. Et c'est là que Le Moisi se met à crier à qui veut l'entendre : « J'ai un flingue dans mon sac à dos, hein, c'est vrai, j'ai un flingue, alors, hein, bon. » J'envisage mes solutions de repli (j'en ai aucune, je suis coincée contre le mur) quand le vigile, qui connaît manière, nous « suggère » de nous déplacer au rez-de-chaussée « où nous serons bien mieux installés ». J'ai bien évidemment été la première à me lever et à appuyer cette idée, espérant ainsi éviter le bain de sang.

Nous sommes laborieusement installés en bas. Le Moisi me colle toujours. Il entreprend diverses rodomontades pour me prouver qu'il est grand, qu'il est fort, qu'il en a une grosse. La plus subtile et intelligente étant de prendre mon couteau pour faire le coup je-mets-ma-main-à-plat-sur-la-table-et-je-plante-le-couteau-très-très-vite-entre-mes-doigts... Jusqu'à ce que, fort étonnamment au regard de son taux d'alcoolémie, il se rate. Ça alors.

À ce moment-là, je lutte plus. J'avais réussi à me caler Pierre à côté de moi dans un sursaut sécuritaire. Je vois bien qu'il me jette des regards inquiets. Je dois être toute pâlotte. J'attends mon sacrifice avec résignation. Je vois bien qu'il n'y aura plus d'interview maintenant, vu l'état du gars. Qui m'a rendu mon couteau ensanglanté et s'est enroulé ma serviette de table autour de la main (qui heureusement, tient encore au bout de son bras). Pour supporter mon sacrifice, je descends moi aussi quelques godets, ce qui fait que la suite des événements, au demeurant cocasse, reste un peu floue. Il semblerait que la cagole chargée aux poppers entretienne une relation extra-conjugale avec Le Moisi dont la femme vient de pénétrer dans le restaurant et entend prendre sa place d'épouse légitime. Le Moisi dégage la cagole sans ménagement, qui part en larmes dans les toilettes. Où je me retrouve à essayer de la consoler (j'ai pensé que c'était une bonne idée). Elle se mouche sur mon épaule et me livre diverses considérations féminines de haute volée, genre « tous des enculés ».

Mon calvaire touche à sa fin. Le signal de départ est enfin donné, et je n'attends plus qu'une chose : me retrouver sous ma couette. Seule. Car autant dire que toutes les idées plus ou moins cochonnes qui avaient pu me traverser l'esprit concernant Pierre sont définitivement jetées aux orties avec le bébé et l'eau du bain. Plus envie de rien. Et le charme de ce garçon s'est très légèrement étiolé de ne pas m'avoir emportée sur son fier destrier, loin de cette horde de soudards pervers et de leurs molosses sanguinaires (toutefois, reconnaissons que les chiens sont ceux qui ont posé le moins de problèmes pendant la soirée). Flanqués du Moisi et d'une des deux armoires, nous nous dirigeons vers les voitures. On est garés à côté, youpi.

Et là.

Là.

« Hé, ça vous dirait un tour dans un club échangiste ? J'ai de la coke ! »

Je peux pas vous dire ce qu'il s'est passé ensuite, mon logiciel a quitté inopinément.

LE PSYCHOPATHE

Pour ma première expérience sur un site de rencontres, j'ai cru un moment qu'un gars qui aimait sa maman et les chatons ne pouvait qu'être un mec bien. Ben je me suis plantée. (Petit pense-bête : revoir régulièrement Psychose pour se remettre les bases en mémoire.)

Au début, j'avais pensé m'inscrire sur un site de rencontres pour me remettre sur le marché tranquillo, en douceur, échanger des messages choupinoux avec de charmants inconnus, puis passer doucement à la première rencontre... Manndiou, innocente que j'étais.

Prises de contact improbables, profils dégageant la sensualité d'un poulpe sous neuroleptiques, photos flippantes, disparitions soudaines... On imagine pas du tout que ça va se passer comme ça : c'est rien de dire que ça ressemble pas trop à la pub.

En plus, personne ne vous explique les codes des sites de rencontres. Car il y a des codes. Ce qui fait qu'au début, tu patauges dans la mélasse toute seule dans ton coin, sans rien paner de quoi ça s'agit tout ça. Puis, au bout d'un moment, tu finis par dégager quelques constantes...

Règle n°1 : Oublie la politesse : ne JAMAIS répondre gentiment à un gars avec lequel t'as pas l'intention de poursuivre. Il va te faire chier comme pas permis. C'est pas méchant, ils font pareil.

Règle n°2 : Oublie ton humour : les garçons, ils aiment l'humour drôle que quand c'est eux qui le font.

Règle n°3 : Oublie ton Bescherelle : si tu bloques sur l'orthographe, c'est mort. Si tu cherches le 0 faute, t'auras 0 rencontre.

Règle n°4 : Oublie les longs échanges épistolaires : si tu rencontres pas le gars dans les 15 jours, ça va s'enfoncer dans la mélasse.

Règle n°5 : Oublie que tu es une femme indépendante : ne propose JAMAIS de se rencontrer la première, il va en tirer la conclusion que tu es une chaudasse et te proposer un plan Q dans l'heure.

Règle n°6 : Oublie l'empathie : si tu crois que les gens de Meetic sont là pour que tu trouves VRAIMENT l'amoûûr, tu te fourres le doigt dans l'œil. Ces gens n'ont plus une once d'humanité palpitant dans leurs artères. Ils se sont élevés tout seuls dans la forêt, ils ont pas de parents, vivent en meute et font des parties de balle au prisonnier avec des hérissons morts (j'ai également émis l'hypothèse qu'ils sodomisent des lapinoux au petit déjeuner et mangent des chatons vivants au goûter un jour où j'étais super énervée). M'étonnerait pas qu'ils tapissent l'intérieur de leurs tanières avec des peaux de bébés pandas. Tout ce qu'ils veulent, c'est que tu tournes en rond sur leur site et que tu n'en sortes jamais, un peu le principe de la Matrice dans *Matrix*, voyez.

Règle n°7 : Oublie la logique : y en a pas.

Je vous fais pas la liste des 4 832 autres règles, sinon je vous écris un mode d'emploi plus long que celui d'un four triple fonction.

Donc, après des débuts quelque peu chaotiques sur Meetic, j'ai fini par tomber sur un type qui me paraissait vaguement civilisé, et qui m'a proposé mon premier premier rencard...

Je me dis qu'il faut la jouer sexy mais pas trop, guillerette mais pas trop et que je vais être visible à partir de la taille, derrière la table du bistro, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Après de toute manière, le gars y voit plus rien, donc pas la peine de se faire chier à mettre des trucs ravissants mais inconfortables en bas ; y suffit de faire péter un joli haut. Partant du principe que je vais garder ma dignité jusqu'au bout, vu que c'est mon premier premier rencard, je décide de m'introduire dans un body gainant. J'éviterai par la suite ce genre d'accessoire, car en cas de perte de dignité incontrôlée, l'extraction du body gainant est peu recommandable en public. Car, chaque jour que Dieu fait où j'enfile cette chose, une question me taraude : est-il plus difficile d'y rentrer ou d'en sortir ? Je n'ai toujours pas tranché, mais vu qu'il me faut un chausse-pied de corps pour y rentrer et que je fais des sauts de carpe dans toute la chambre pour insérer dedans tout ce que j'ai à insérer dedans, que je rentre en apnée pour la soirée (Jacques Maillol, prends ça dans ta face), qu'à chaque fois que je vais faire pipi, je dois me faire un

énorme pense-bête TU PORTES UN BODY GAINANT (voyez ce que je veux dire, les filles ?) et que rapport à l'extraction, je regrette à ce moment-là de ne pas avoir fixé de crocs de boucher à mon plafond pour m'y suspendre, donc, disais-je, je réserve le port de cet instrument de torture aux soirées où je suis absolument sûre de rentrer toute seule chez moi.

J'opte donc pour une tenue qui veut dire « je suis sexy, j'assume mes rondeurs, je suis optimiste et guillerette comme fille, mon gars, tu vas voir ce que tu vas voir ». C'est pas qu'il y ait des enjeux terribles, mais bon, se montrer sous son meilleur jour, ça peut pas nuire au projet. L'ensemble dit Oui-je-suis-une-femme-qui-sait-ce-qu'elle-veut-mais-qui-a-su-garder-une-âme-de-petite-nana-qui-attend-qu'un-homme-fort-et-viril-la-prenne-dans-ses-bras.

Je passe à l'étape maquillage. Je me mets des trucs et des machins sur les yeux, mais comme je suis à la bourre, ça bavouille de partout. Donc, je prends un coton-tige pour effacer, et je fais bien sûr tomber la boîte entière par terre. Une fois que j'ai tout ramassé, comme je suis toute énervée à l'intérieur, j'attaque le rouge à lèvres en oubliant le conseil de *Elle* : si tu t'es maquillé les yeux, ne surtout pas mettre du rouge rouge pasque ça fait radasse. Faut la jouer discrète. Je réalise donc trop tard que j'ai pas mis le bon rouge. Qu'à cela ne tienne, je vais l'éponger avec un Kleenex. Comme je suis à la bourre (bis), je ne vais pas jusqu'au paquet de Kleenex et j'attrape une feuille de PQ au vol. Très con comme idée. Le PQ se colle sur mes lèvres et ça enlève pas le rouge. Génial. Donc, je passe trois plombs à enlever le rouge ET le PQ pour tenter de mettre ensuite un rouge qui « fait naturel ». Méeéé bien sùûûr, mes lèvres ont l'air super naturelles après ça. On respiiiiiiire.

Bref, je suis prête à rencontrer Jean-Philippe. Il m'a donné rendez-vous dans un café rue Caulaincourt, je vois lequel c'est, je suis pile à l'heure, l'affaire est totalement sous contrôle.

Je rentre d'un pas décidé et énergique dans le café, telle une conquérante des temps modernes et là, pas de Jean-Philippe. Bon, il est peut-être en retard. Pourtant, je sais pas pourquoi, un doute affreux me saute aux poils. Je vais demander au mec derrière le comptoir si je suis bien au... au quoi déjà ? MEEEEEEERDE, j'ai oublié le nom du café !!! Là, je m'humilie complètement en lui demandant si son café a pas changé de nom récemment (je sais pas pourquoi j'ai demandé ça, vu que, de toute façon, j'avais oublié le nom que Jean-Philippe m'avait donné. En plus, ce café, je le connais depuis toujours et que je vois pas pourquoi il aurait changé de nom. Mais je me raccroche à ce que je peux). Le gars me regarde d'un air excédé en me répondant non, comme prévu. Je me retrouve sur le trottoir à essayer de me rappeler le mail de Jean-Philippe. Entre parenthèses, à ce moment, je me dis qu'en rentrant à la maison, la première chose que je fais, c'est de configurer mon Nifoune de manière à pouvoir consulter ma boîte Gmail Je Chope sur Meetic, histoire d'éviter ce genre de merdouillage à l'avenir.

C'était rue Caulaincourt, ça c'est sûr. Le nom du café, je l'ai oublié, ça c'est sûr. Et le numéro de la rue, c'était genre dans les 120 et quelques. J'y suis, mais y'a au moins quatre troquets dans un rayon de vingt mètres. Je commence à être en surchauffe complète. Merde-merde-merde. Et re-merde. Me dis pas que je vais rater mon premier premier rencard pasque je suis tellement sûre de moi que je n'ai pas jugé utile de noter une adresse ? Putain de bordel de merde, quelle conne ! Bon, on se reprend. De quel côté je vais ? Trottoir de gauche, en montant ? Trottoir de droite, en descendant ? Argl ! Du coup, j'ai l'air d'une poule à qui on a coupé la tête : je fais deux pas dans un sens, un dans l'autre, je tourne, je vire... quand, à la terrasse de la brasserie de l'autre côté de la rue, qui je vois-t-y pas ? Mon Jean-Philippe !!! OUF ! Malgré le froid polaire, ce garçon, qui a le bon goût (dans cette circonstance) d'être fumeur (et de ressembler à sa photo), s'est mis en terrasse, ce qui me simplifie méchamment la vie.

Je reprends donc mon pas de conquérante des temps modernes pour traverser la rue Caulaincourt, et je m'approche... quand Monsieur, qui est au téléphone, m'aperçoit et me fait le signe qui tue : main ouverte en avant, puis index dressé. Oui, Monsieur est au téléphone et me fait bien le signe « Pas bouger » !!! Et moi, tel une Bergère allemande, je stoppe net et reste plantée là, debout, à côté de la table.

Quelle gourde ! J'Y CROIS PAS !!!

Au bout d'un temps qui m'a paru infini, passé à me dandiner d'un pied sur l'autre en attendant que Jean-Philippe termine sa conversation, il a fini par raccrocher.

Et je me suis assise à sa table.

Et on s'est mis à parler.

Il est sympa, le Jean-Philippe. Et il a une bonne descente, cool, je vais pas être obligée de faire semblant d'être une fille tempérante. On boit un verre, puis il commande une autre tournée. Au bout de deux heures, on est toujours sur la terrasse et il fait un froid polaire. Quand il me propose de rentrer à l'intérieur pour dîner, je me dis que l'affaire est en bonne voie.

Arrive le moment de la commande. Là, je dissèque la carte. J'élimine d'emblée le confit de canard : y'a toujours un bout qui saute hors de l'assiette, des patates le suivent, pour peu que le couteau coupe pas bien, ça fait une boucherie, c'est tout effiloché. Du coup, quand je prends une bouchée, y'a des bouts qui tombent soit sur le pull et là c'est la tache, soit dans le décolleté et je peux pas aller les récupérer et c'est la honte. J'ai déjà passé une soirée complète avec un morceau de confit dans le soutif, je suis pas près de recommencer. Le Jean-Philippe, il a pas ce genre de problème, alors il commande ça. M'en fous, je prends un steak tartare. C'est mon menu de premier rencard : rien qui saute, qui se projette hors de l'assiette, c'est compact, ça se prend pas entre les dents... D'accord, y'a un peu d'oignons, mais on peut pas tout contrôler... Sauf que le gars, il me regarde d'un air horrifié en me disant :

« – Tu manges ça, toi ? De la viande animale crue ? (non, non, d'habitude, je me régale de viande humaine bien cuite).

– Bé voui, pourquoi ?

– Ah je suis pour la protection des animaux, tu vois, l'abattage des bœufs, c'est horrible... » Et il enchaîne sur l'agneau pascal, le thon rouge, machin tout ça.

« – Euh, d'accord, mais tu manges du confit quand même ? m'insurge-je, légèrement étonnée, voire un poil (de bébé phoque) agacée par cette tirade peu cohérente.

– Oui, mais je suis en train de devenir végétarien, la volaille, c'est vraiment la dernière sorte de viande que j'accepte de manger. »

Voui voui voui... Voire êrk êrk êrk... Ça sent son excuse à deux balles, ça. Et dans le genre 'tits n'animaux qui souffrent, les volailles, ça se place là. Mais, moi, je peux pas savoir, hein, puisque je suis qu'une horrible carnivore.

Malgré tout, le dîner est plutôt sympa. Sauf que le Jean-Philippe me parle quand même BEAUCOUP de tous les animaux de la planète qui souffrent, de son chat qui est mort d'un cancer, de son engagement auprès de Sea Sheperd... Il va même jusqu'à m'avouer qu'il m'a contactée parce que j'avais mis sur mon profil que j'avais un chat. C'est sa sélection à lui. Ah ouééé, quand mêêêê... En même temps, je préfère ça aux critères de poids ou de taille de bonnet, hein... Tout cela est tout à son honneur, au garçon, bien qu'un peu excessif à mon goût. J'aime beaucoup les animaux, c'est pas la question, mais là, comme qui dirait que je suis plus préoccupée par les bipèdes poilus. Et franchement, j'aurais à choisir entre une nuit torride avec un bipède poilu ou sauver un chaton crô meugnon de la noyade, ben je peux vous dire qu'il y en a un qui boirait la tasse. Vu que c'est mon premier premier rencard, je me dis qu'il faut pas bloquer sur des trucs dès le début, rester open, toussatoussa.

À deux heures du matin, la patronne finit par nous mettre dehors. Là, je me demande comment il va gérer la suite, vu qu'il avait l'air de me trouver à son goût.

Il est en moto : il monte donc sur son fier destrier, ne propose pas que j'en fasse autant et me plante sous la pluie après m'avoir claqué la bise. Ça, c'est fait.

S'ensuit des échanges de sms plutôt chouettes pendant quinze jours, jusqu'à notre rendez-vous suivant. On se retrouve dans un petit resto sicilien de mon quartier, et je suis au taquet. Le deuxième rencard, avec un gars choupinou, qui a envoyé des textos choupinoux, il y a du potentiel, moi j'dis.

Je me prends toutefois une petite claque dans la gueule quand le charmant Jean-Philippe, à peine arrivé

au resto, me demande des nouvelles de ma chatte. Vouï. Mon petit quadrupède poilu. C'est à se demander si j'aurais pas préféré qu'il me demande des nouvelles de l'autre (de chatte). Quand je lui réponds que j'ai des soucis pour la faire garder à Noël, il me dit que son ex-femme fait du *cat-sitting* et qu'elle peut passer à la maison s'en occuper...

Et donc, on est bien d'accord qu'il me propose que son ex-femme vienne donner à bouffer à ma chatte ??? Bienbienbien... Je grommelle une connerie pour m'en sortir, nous parlons de choses et d'autres, et en particulier des fêtes qui arrivent à grands pas. Il me propose un covoiturage, puisque nous descendons dans la même région. Et me lance l'invitation qui tue : « Comme ça, tu pourras venir à la maison manger la paëlla de ma maman, qui est la meilleure du monde. »

Hum.

Hum-hum, dirais-je même.

Alors, euh, comment dire ça poliment ? Dans quelle dimension parallèle ça a pu lui paraître pertinent de me présenter sa mère, là maintenant ? D'où je me cogne la belle-doche alors qu'on a même pas encore couché ???

Je commence à émettre en mon for intérieur de très gros doutes sur l'avenir de cette relation naissante. Doutes affreux confirmés par l'absence totale de contact lingual à la sortie du resto. Rien, nada, makkache, walou. Vu que je lui ai fait mon regard de braise *caliente* n°1, ou le type a les yeux en trous de bite avec des lunettes en peau de saucisson ou j'ai raté un épisode. Ça commence à sentir le sapin.

Je suis rentrée chez moi et je me suis assise sur mon canapé. En face de moi, le cul sur le tapis, ma chatte me regarde de ses grands yeux. Elle oscille lentement au gré de son ronronnement et ouvre sporadiquement la gueule pour exprimer un MIAOU qui ne sort pas, tellement, elle aussi, elle a faim (métaphore de très haute tenue, je dois dire).

Je fais la morte les jours suivants, espérant ainsi couper aux six heures de bagnole et à la vieille : plan qui réussit à merveille. En même temps, le Jean-Philippe devait pas être franchement convaincu par un avenir commun radieux, vu qu'il donne pas non plus de nouvelles.

L'histoire s'achève en cul de boudin le 15 janvier, quand je lis ce que Jean-Philippe a mis sur son mur Facebook en guise de vœux de bonne année : « Bisous, bisous, que le pire soit devant vous, les malédictions, les désastres, la peur, l'angoisse, etc. enfin, tout ce qui pourrait vous donner envie de vous battre... Une belle année, sans concessions, sans sommeil, juste dans la rage ! » Le tout accompagné d'un avatar d'un cadavre ricanant tenant un sabre à la main. Arf.

D'accord, ça fait une petite alternative rafraîchissante aux lutins, barbus bedonnants et messages dégoulinants de sentimentalisme foireux, mais quand même.

J'ai entrevu l'avenir du couple de végétaliens tenant un refuge pour chats tout moisis auquel j'ai échappé. Et je l'ai désamifié de Facebook, cet outil à double tranchant : difficile de dire non à un rencard qui vous demande comme ami. Mais ça permet de se rendre compte plus vite que c'est un fou malade pas bien dans sa tête.

Au moins, j'ai eu mon premier premier rencard, me voici à nouveau en selle : *let's go Jolly Jumper*.

L'INFÂME JEAN-FRANÇOIS

Sur Meetic, y'a des types, ils savent vous mettre des étoiles dans les yeux. Mais dans certains cas, c'est juste pour pouvoir vous mettre autre chose ailleurs. Nos mamans ont eu beau nous le répéter, parfois on l'oublie.

Même si les rencards avec Le Psychopathe n'avaient pas débouché sur une issue croquignollette, ils m'avaient au moins permis de me rendre compte que je n'étais pas complètement périmée. Malgré mon âge avancé, mes kilos superflus et mon statut de déesse de l'abstinence, le sol ne s'était pas ouvert sous mes pieds, des mots étaient sortis de ma bouche, le gars était pas parti en courant en me voyant, bref, j'étais revenue sur le marché. J'ai donc repris ma Quête.

Le 15 janvier à 3h13, un Meetic Boy encore plus noctambule que moi m'envoie un message contenant la phrase « sur votre photo vous souriez, vous êtes lumineuse, on a envie de vous aimer... ». Phrase qui entraîne instantanément la mise en position on de mon petit bouton ce-gars-est-choupinou.

S'ensuit un échange frénétique de messages qui conduit à la mise en place d'un rendez-vous six jours plus tard. Le Jean-François est drôle, dragouille et tout et tout comme il faut sur le papier. Reste à vérifier s'il est cohérent DLVV (dans la vraie vie). La veille du rencard, je suis comme le gars de la pub Super Glue : collée au plafond par les semelles de mes Louboutin (enfin de mes rêves de Louboutin).

Jeudi 19h45 : je suis toute pomponnée, prête à voler vers mon rendez-vous avec l'Irrésistible Jean-François. Rendez-vous fixé à cinq minutes de la maison, il habite tout près, c'est super pratique. C'est vachement, bien, pasque comme ça, quand il sortira du boulot, il pourra passer me voir ou, moi, je ferai un saut chez lui... Pôpôpô ! J'arrête de fantasmer et de tirer des plans sur la comète. Je l'ai pas encore vu. On s'emballe pas. Zou, j'y vais, hop, les écouteurs sur les oreilles, la musique... AAARRRGGLLL !!!!! DINGUE ! La chanson qui passe juste au moment où je vole vers mon rendez-vous, c'est *This Is a Love Song* de Lily Wood and The Prick ! C'est un signe du destin, moi j'dis. Rhôlàlà, si ça se trouve, c'est le bon... On se re-calme.

Troquet en approche : y'a un grand gars debout devant, ça doit être lui. Je fais comme si je l'avais pas encore vu, comme ça, ça fait pas trop genre on avance l'un vers l'autre au ralenti comme dans *Un homme et une femme*. Allez, un petit coup d'œil quand même... Rôlavache, il est super mal fringué ! Pourquoi il fait ça ? Veste en cuir, pantalon marronnasse à pinces et... une chemise de *trader* bleue à rayures avec le col et les poignets blancs. Putain, on croirait Michael Douglas dans *Wall Street*. Euêêêrk ! L'avantage, c'est un peu le signe qu'il a pas de femme dans sa vie : il en aurait une, elle l'aurait jamais laissé sortir habillé comme ça. Je suis en approche, il me regarde, je le regarde... je rentre le ventre, je sors la poitrine, je pète mon plus grand sourire... mouais, il est moins bien que sur sa photo. VRAIMENT moins bien... Ah, quand il sourit, tout de suite, il prend du charme. Aime bien. Contact dans 5 m, 4 m, 3 m, 2 m, 1 m... contact ! Bise agréable, touchage de bras d'une main légère mais assurée, il sent bon, jusque-là, tout va bien. « Vous pouvez dès maintenant mesurer ma capacité à générer des plans foireux : le café dans lequel je vous ai donné rendez-vous est fermé. Qu'est-ce qu'on fait ? On en cherche un autre ou on va directement au resto ? J'en connais un bien juste à côté. »

- 1) Bien élevé : il me vouvoie.
- 2) Drôle : sens de l'humour confirmé.
- 3) Galant : il me demande mon avis.
- 4) Plein d'assurance : il a un plan *back-up* direct.

Check-list : Bien-bien-bien-bien...

« Si vous connaissez quelque chose dans le coin, c'est parfait, allons-y ! » Je lui laisse l'initiative du lieu : les garçons, ils aiment bien croire que c'est eux qui décident. Mais je lui ai pas dit que j'habite à 5 min à pied et que je connais absolument tous les restos dans un rayon de 3 km... Alors, c'est lequel ? Ah MEEEERRDE, le Turc ! Alors, le Turc, le Turc, le Turc... avec qui j'y ai déjà été ? Non, ça va, pas de

rencard ici, que des soirées copines... On est pas passées pour des pochtronnees ici la dernière fois à se mettre minable au raki avec Hellene ?... Me rappelle plus... Forcément, j'étais bourrée... Euh bon, on va la jouer fière et noble... Ah merde-merde-merde, c'est le même serveur. Je fais genre je le connais pas. Raté, il me serre la main et me demande comment ça va. Super, j'ai eu une gueule de bois de tous les diables le lendemain de ma dernière soirée chez vous, mes cheveux poussaient à l'intérieur de mon crâne, mais sinon, ça va... Petit sourire crispé, je lui réponds que ça va bien, l'autre évidemment me regarde : « Vous êtes déjà venue ici ? » « Hahaha, oui, c'est amusant ! Quand vous avez parlé d'un restaurant turc dans le quartier, sur le moment je ne voyais pas, mais effectivement, j'ai dû y venir une fois ou deux avec des copines... » dis-je avec mon petit rire à la Nadine de Rothschild qui ne trompe personne. Il me conduit vers notre table d'une main à peine posée sur le bas de mon dos (faudrait pas qu'il pose de trop, il sentirait le bourrelet qui surmonte inévitablement une culotte gainante. Ben oui, c'est les lois de la physique : il y a des niveaux de compression qu'on ne peut pas dépasser et tout ce qui ne se comprime pas à l'intérieur ressort à l'extérieur, vers le haut ou vers le bas ou sur les côtés, c'est mathématique). On s'installe et là, il me commente la carte et me propose de prendre le menu *mezze* pour deux. C'est gentil de m'expliquer la carte du resto qui est quasiment mon Q.G et où je prends TOUJOURS la même chose (et c'est pas le menu *mezze*). Mais je moufte pas. Faut-y que je sois motivée.

J'arrive à manger tous ces *mezze* sans en foutre partout, y compris quand il me fait goûter ce qu'il a dans son assiette. C'est super risqué ça comme plan : déjà, faut bien viser la fourchette, faut pas que le truc il me coule sur le menton et en plus, comme je suis obligée de me pencher au maximum à travers la table, j'ai ma poitrine opulente qui manque de tremper dans le tarama et l'hounous. J'arrive à gérer le truc, tout va bien. Le dîner touche à sa fin : il est drôle, intéressant, la conversation est passionnante et il a une façon de me regarder qui me laisse penser que l'affaire est bien engagée.

Et maintenant ? Eh bien, maintenant, il propose d'aller boire un dernier verre dans un bar à côté (autre Q.G. bien connu de mes services, en particulier lors d'une soirée mémorable avec Anne, Cécile et Magali où on a profité de l'*happy hour* pour descendre quelques mojitos...). Heureusement, il y a tellement de passage que le serveur va pas me calculer, c'est sûr. On s'installe, la conversation reprend et... bé kékiya ? pourquoi il me regarde comme ça l'Irrésistible Jean-François ? Ouh là, je sens qu'il va dire un truc... « Je peux te prendre la main ? » Arf. Meuh, c'est meugnon tout plein ! Bé voui, prends-la, grand fou, va ! Le voilà muni de ma main droite. Bien. Je porte donc à mes lèvres mon verre de la main gauche en priant le Bon Dieu pour pas faire de cata pendant que l'Irrésistible Jean-François me caresse le bout des doigts. J'adôôôô ! Ce garçon s'approche à pas lents mais assurés de la perfection : il est drôle, gentil, entreprenant et galant. Si je suis objective, il a aussi quelques défauts : il a les valeurs qui vont moyen avec les miennes (ben oui, faut pas rêver non plus...), il parle un peu trop de son ex à mon goût, et il a l'air de se traîner quelques belles grosses casseroles psy (qui n'en a pas, hein). Pendant qu'il me parle de sa mère en me caressant le bout des doigts (oui, je sais...), je me prends à commencer à y croire. Et si c'était comme dans la pub, le coup des belles histoires qui commencent chaque jour ? Et si... Et... Ouh là, il refait une tête bizarre, je sens qu'il va redire un truc... « C'est dingue ce qui nous arrive, non ? » « Euh... » « Tu te rends compte, qu'on se rencontre, comme ça, qu'on se trouve, et que ça devient une évidence ? » Arrrgggglilll. Y s'emballe pas un peu là, pour un premier rencard ? Mais et si c'était vrai ? Pfff... Je sais pas, moi... On doit avoir l'air cons, là, à se toucher le bout des doigts et à se regarder dans le blanc des yeux... Oui, vu la tête du serveur, je confirme, on a l'air cons. On en rira dans quelques années, enlacés devant un feu de cheminée dans notre maison de campagne... Non-non-non, on se calme.

Toujours galant, l'Irrésistible Jean-François propose de me raccompagner. Nous faisons le chemin main dans la main... Arrivés devant le digicode, il fait genre je continue à discuter, tout ça... Pendant ce temps, je me dis au point où on en est, le touchage de doigts c'est bien joli, mais un petit roulage de pelle permettrait de confirmer (ou non) le potentiel de Monsieur. Alors j'entrouvre les lèvres, je secoue un peu

les cheveux, je le regarde avec mes yeux qui crient « Embrasse-moi ! » et à moins d'être complètement abruti, le message est clair. Il le capte bien et me roule le premier d'une succession de patins d'enfer.

Après une bonne demi-heure d'un traitement pareil, je suis pantelante, échevelée, en surchauffe complète (malgré la température polaire de ce mois de janvier) et je parviens à grand-peine à désencastrer ma langue de ses prémolaires. Là, je me dis oui, c'est peut-être bien le bon. Même si j'ai bien conscience que je m'emballe un peu.

Malgré une petite pression à la fois psychologique et pantalonesque pour poursuivre chez moi ces échanges de fluides, je reste droite dans mes escarpins et annonce que je vais me rentrer, que je suis super raisonnable comme fille (krkrkr) et qu'on se revoit très vite pour faire ce qu'on va pas faire ce soir, si vous voyez de quoi il retourne. Pasque, c'est pas pour dire, mais j'ai des toiles d'araignées dans la fougne depuis des années que je n'ai pas livré mon petit corps grasouillet aux assauts d'un mâle et j'ai besoin d'un petit délai pour me faire à l'idée que je vais devoir abandonner mon titre incontesté d'impératrice de la Chasteté.

Quand je reçois, à peine arrivée chez moi le sms « C'est nul de ne pas être dans tes bras. De ne pas t'embrasser », franchement, je me bouffe les moignons. D'autant que c'est mon premier sms d'amoûûr (Le Psychopathe n'avait pas atteint ce stade.) Vu que la dernière fois qu'y'a eu baleine sous le gravillon, je n'avais pas encore de téléphone portable. (Si, si.) Mais bon.

Quand je reçois « J'ai envie d'avoir le nez dans tes cheveux. De sentir ton odeur. Que tu me prennes dans tes bras », je frôle le coma. Il serait pas deux heures du matin et j'aurais pas la légèreté de la maman de Dumbo, je ferais des petits bonds de tout partout chez moi en jetant en l'air des brassées virtuelles de pétales de roses. Genre c'te gourde de Blanche-Neige avec ses putains de piafs qui lui pioupioutent autour de la caboche. Mais re-bon. J'ai guère que cinq jours à tenir, ce qui, à l'échelle de mon récent record d'abstinence est de la roupie de sansonnet (pour rester dans la métaphore volatile).

S'ensuivent cinq jours d'un suspense insoutenable (on se serait cru dans le dernier épisode de la saison 1 de *Homeland* quand on sait pas si Brody va se faire éparpiller ou pas). Jours pendant lesquels, mon cerveau n'étant plus irrigué, j'en ai profité pour :

- me mettre de la crème tous les jours (non, je ne le fais pas d'habitude, oui, je sais, c'est pas bien, et oui, Estelle Lefébure, elle, elle ferait jamais ça et gnagnagna et gnagnagna...)
- éradiquer mes poils ;
- acheter de la lingerie ;
- faire des essayages ;
- et toutes ces sortes de choses.

Quand, le jour J à H-1, je reçois « Suis dans le bus. Je vole vers toi » et que je pars retrouver l'Irrésistible Jean-François, j'irradie tellement de tension sexuelle que j'en ai les cheveux qui frisent.

Je fais une ellipse sur le resto, non pas pour vous épargner le récit fastidieux d'un dîner en amoureux, mais parce que je n'en ai aucun souvenir. J'ai passé le dîner à le regarder en me demandant ce que ses mains allaient donner au niveau contact corporel, ce que sa bouche serait capable de faire au niveau échange de fluides et ... hum... j'avoue, j'ai aussi jeté un petit coup d'œil au contenu de son pantalon. Mais vite fait, hein. Discret.

Je ne vous cacherais pas que ça a pas traîné des plombs au resto.

Il a quand même fait mine au dernier moment d'avoir un petit sursaut de galanterie, galanterie que j'ai expédiée vite fait bien fait. Au niveau d'accrochage au lustre façon Marsupilami où j'en suis, je peux vous dire que la galanterie, ça va bien.

Je jette un voile pudique sur la suite des événements (nan, j'déconne), qui se sont révélés à la hauteur de mes espérances. L'Irrésistible Jean-François est un garçon fort habile de ses mains (je ne sais pas s'il est bricoleur, mais en tout cas, il sait utiliser tous les outils à sa disposition). De mon côté, ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas fait de galipettes que j'avais le trouillomètre à zéro, c'est rien de

le dire. J'en étais malade, à me demander si j'allais être empotée, incompétente, étoile de mer... En plus j'avais quand même pris une tapée de kilos depuis la dernière fois que je m'étais retrouvée à poil devant un gars. Je me sentais grosse, vieille et moche. Mais ça c'était AVANT. Car, comme l'Irrésistible Jean-François a fait preuve de la plus grande galanterie en la matière et montrait tous les signes d'un attachement certain (précoce, certes, mais certain), je suis passée d'une vision de moi qui frisait l'hybride Laurence Boccolini/Françoise Verny à un nouvel hybride, nettement plus plaisant, à savoir Scarlett Johansson/Wonder Woman. Carrément. Messieurs, s'il vous arrive de vous demander pourquoi on couche avec vous, ben c'est pour ça.

L'Irrésistible Jean-François atteint donc des sommets insoupçonnés de perfection, puisqu'il est :

- drôle ;
- intelligent ;
- galant ;
- amoureux (oserais-je ?) ;
- tendre ;
- compétent (voire même TRÈS compétent).

Seul bémol (si je puis dire, car il n'y a pas grand-chose de mou ce soir...), malgré moult démonstrations d'affection et de tendresse, l'Irrésistible Jean-François repart à peine l'affaire conclue, soit à minuit et quart. Ce qui me laisse quelque peu sur ma faim. Pasque c'est pas pour dire, mais une fois que tu remets la machine en route, tu l'arrêtes pas comme ça. Un peu comme les pistons de *La Canonnière du Yang-Tsé* si vous me permettez cette analogie élégante. Mais comme il m'envoie ce sms « Bonne nuit petit cœur », je lui pardonne instantanément.

On se téléphone et on se textote à mort dans les jours qui suivent. Nous convenons de nous revoir le dimanche suivant pour visiter le musée Cernuschi. Quand il a parlé de se revoir, associé au fait que c'était pour aller au musée et pas pour forniquer comme des bestiaux (ce qui, toutefois, ne m'aurait pas dérangée outre mesure), j'ai les synapses qui beuguent. Là, je me dis que je peux ptêt ben croire que je tiens le bon. Même si ça me paraît clairement trop beau pour être vrai, pour une fois, je pourrais peut-être accepter de me laisser porter par ces événements plaisants... Toutefois.

Alors que l'Irrésistible Jean-François m'assaillait littéralement de sms et de coups de fil, à partir du jeudi soir, silence radio. Bon, pô grav, il a un boulot très prenant, ouhlàlà, comme il est trop stylé son boulot. Je laisse passer le vendredi. Puis le samedi. Là, ça commence à sérieusement sentir le roussi. Voire, n'ayons pas peur des mots, ça craint du cul grave. J'envoie donc le texto de la dernière chance, samedi à 20h30 : « Toujours OK pour le musée Cernuschi demain ? Ou autre idée de sortie ? Dis-moi ! Bisou »... qui reste, ô surprise, sans réponse.

De jamais.

De nulle part.

Pour toujours.

Le dimanche, je me fends quand même d'un appel : ça sonne, ça re-sonne, ça re-re-sonne eeeeet... hop ! que je te balance sur la messagerie. Ça a le mérite de l'assourdissante clarté dans le registre du pleutre atonique.

J'avoue que j'ai été extrêmement agacée par la tournure qu'ont pris les événements. Je ne saisis absolument pas l'intérêt de s'embarquer dans de la tendresse, du touchage de doigts, du regardage dans le blanc des yeux et de la grosse artillerie du « Qu'est-ce qu'il nous arrive ? » si c'était juste pour coucher. Parce que franchement, si j'ai envie, je couche sans trop d'états d'âme, hein.

Mais peut-être que pas lui.

Ça doit être ça, le truc.

LE CRÉTIN DU LOUVRE

De l'art sans cochon, ça partait pourtant pas mal...

Après l'affaire Infâme Jean-François, je reste en jachère pendant quelques semaines. Légèrement échaudée (c'est le moins que l'on puisse dire), je favorise les échanges civilisés, de bon ton et sans emballement aucun. Ce qui me conduit à inaugurer une première trilogie, la trilogie des boulets du cerveau. En même temps, je l'ai bien cherché, hein.

Avec Jean-Marie, on avait commencé à s'écrire sur Meetic, puis nous étions passés sur le mail. Jean-Marie me fait un peu des vacances des baltringues qui me demandent de les dominer ou si je suis dispo pour un plan Q dans une heure. Jean-Marie, il me parle peinture, sculpture, il vit à la campagne, dans une chouette maison (dont il m'envoie des photos). Jean-Marie, il fait dans le gracieux, l'artistique, le subtil. Quand Jean-Marie me demande quelle est la dernière expo que j'ai vue à Paris, je lui réponds *Les Vanités* au musée Maillol. Du coup, il me propose, la prochaine fois qu'il viendra à Paris, de faire une visite ensemble « sur la trace des Vanités » au Louvre. Bah, pourquoi pas, un rencard culturel c'est une bonne idée, on est pas systématiquement obligés de picoler (et faudrait voir à savoir ce que je veux).

Jean-Marie me parle à plusieurs reprises de contacter « un conservateur du Louvre pour organiser notre visite » et écrit : « Pour ma part et surtout à mon niveau, la maîtrise des matériaux dépend plus du hasard des conditions techniques et des aléas du moment. Les erreurs, l'imperfection si elles sont comprises peuvent se transformer en qualités, c'est ma vision des choses. Je fus perfectionniste et aujourd'hui, je vis ma peinture ou ma sculpture pleinement dans le moment où je réalise l'œuvre. » Nanmého, pour qui il se la pète ? Faut sans doute pas trop demander : culturel ET modeste, c'est peut-être *too much*.

J'arrive au Louvre et, dans l'immense salle de la pyramide inversée, je cherche des yeux mon gars. Il devrait être tout seul dans un coin, alors je regarde tous les mecs tout seuls dans leur coin... et je tombe sur mon Jean-Marie.

OUMPF.

Mauvaise pioche.

Il est pas moche-moche, mais tout raté : pas joli, pas charmant, quoi. Sans compter qu'il a zéro potentiel de sexitude. Et en plus avec un air « Je suis artiste, moi, Madame ! » qui m'énervait direct avec sa grande écharpe rouge négligemment jetée autour du cou et sa besace en bandoulière. Il se prend pour une affiche de Toulouse-Lautrec ou quoi ? Alors que je digère les infos récoltées par mes pupilles, Jean-Marie fait péter un plan du Louvre de 12 m² en me disant qu'il nous a fait un itinéraire fléché pour y trouver les fameuses Vanités. Rhôlavache.

Nous voilà donc partis pour la première salle soigneusement sélectionnée par mon artiste maudit : Peinture européenne des xvi^e et xvii^e siècles. Le premier tableau qu'on voit, direct, c'est le portrait de François I^{er} qui est dans tous les livres de classe, celui de Jean Clouet. Là, le Jean-Marie, il me fait un arrêt sur image et me sort un sentencieux : « Tu le reconnais ? C'est François I^{er}. »

SANS DÉCONNER !!!

Oh putain, ça va être long, je le sens.

Puis nous arrivons devant notre première Vanité.

Je rappelle le principe de la Vanité : méditer sur la nature passagère et vaine de la vie humaine et l'inutilité des plaisirs sexuels face à la mort qui guette. Le tout grâce à divers symboles (genre tête de mort et compagnie, c'est subtil comme message). D'accord, l'inutilité des plaisirs sexuels pour un premier rencard, c'est moyennement pertinent, mais bon. Ça aurait pu le faire. Pasque le côté tête de mort, inutilité de la vie machin tout ça, peut aussi mener gentiment vers une petite dualité sympathique, du type Thanatos vs Eros. Si vous voyez ce que je veux dire. Avec travaux pratiques dans la foulée.

Nous sommes devant notre tableau, avec crânes, cordes, bouquins, bougies et *tutti quanti*. Jean-Marie fait un pas en avant, un pas en arrière, penche la tête, plisse les yeux, et me sort : « Y'a des symboles, là ! Je sais pas ce qu'ils veulent dire, mais y'a des symboles ! » Il apparaît évident que la visite dans ces conditions, ça va pas être possible.

Ce crétin passe son temps, devant chaque œuvre, à faire un pas en avant, un pas en arrière, je penche la tête, je plisse les yeux, je regarde autour de moi pour vérifier que les autres visiteurs sont bien conscients du niveau d'expertise artistique que je dégage. Il met donc des plombs à faire la visite. En plus, ce baltringue a un appareil photo genre clic-clac Kodak de merde (vouï vouï, il y en a encore...), dont il garde la dragonne autour du cou, alors pour faire la photo, il le tire au maximum pour arriver à voir quelque chose dans le viseur, vu que la dragonne est trop courte... une vedette. J'ai tellement honte que je marche ~~quelques pas~~ quelques salles en avant. Et, quand il m'appelle pour me sortir encore une analyse de très haut niveau, comme je suis à côté d'un super beau mec, je fais semblant que c'est pas à moi qu'on cause. Pitié.

Nous voici arrivés dans la salle Peinture européenne des xviii^e et xix^e siècles. Je m'abstrais dans *Le Verrou* de Fragonard. Sujet sensuel s'il en est. Genre, si t'as pas un truc intelligent (ou chaud-bouillant) à dire, ben tu fermes ta gueule. Alors que je rêve aux zoutrages que le beau brun croisé tout à l'heure pourrait me faire subir dans les mêmes circonstances, j'entends soudain la voix de Jean-Marie à côté de moi... « Tu sais, j'ai fait histoire de l'art. » (Au vu des événements précédents, ça se place là comme info.) Tu sais ce que c'est, l'histoire de l'art ? » Je manque m'étouffer en avalant ma langue. Je lui fais mon regard « attention mon gars, le supplice du pal se rapproche de ton petit cul » en lui faisant le coup du monosourcil relevé. Faisant fi de cet avertissement pourtant très clair, il continue : « Eh bien... l'histoire de l'art, c'est l'histoire... de l'art » !!!!

Et... plop ! fait ma conscience qui décide de se séparer de mon corps pour aller vivre des aventures dans un merveilleux pays imaginaire où le beau brun serait comme qui dirait en train de me pousser l'escarpolette.

CHAUD-FROID DE BOUILLON

Dans la trilogie boulets du cerveau, le prof de français a entraîné la triplète Agacement - Ennui - Consternation. C'est là que j'ai eu une épiphanie : ne plus jamais recruter dans un secteur culturel. Jamais.

Devant mes succès flamboyants sur Meetic, je décide de tenter ma chance sur Serencontrer. La pêche y est d'abord largement aussi apocalyptique que sur Meetic, puis je finis par mettre la main sur le dessus du panier, à savoir : un prof de français. Et sérieux, d'un coup, avoir un type avec qui je peux échanger des phrases qui contiennent des mots, eux-mêmes munis de toutes leurs lettres, je vous jure que j'en ai les neurones qui frétilent. Au bout de quelques jours d'échanges ô combien civilisés, nous décidons de nous rencontrer. Je suis gentiment au taquet, puisque Monsieur n'a pas mis de photo (métier oblige, ça se comprend. J'aurais toutefois été très étonnée que des gamins aillent traîner sur Serencontrer. Sur Adopteunmec, je veux bien, mais là...)

Je lui propose donc un rencard au Père Tranquille (faut que je choisisse mieux les noms de mes bars à rencard, je sens que ça va me porter la poisse. Père Tranquille, déjà, ça commence mal. Vous me direz, Le Bon Pêcheur, c'est pas terrible non plus. Le Gros Minet, n'en parlons pas...)

Alors que je suis en approche, parfaitement à l'heure au rendez-vous, il m'appelle d'un comminatoire « Vous êtes où ? » qui m'énerve un peu. Ben j'arrive, ça va, on se détend... Et là, pour des raisons totalement inexpliquées, je le trouve raide comme un piquet debout devant la terrasse. Quand je le vois, avec son petit costume en Tergal beigeasse acheté à la Camif, je me dis que c'est pas gagné... Et en plus, il est Moche. D'une force qui mérite une majuscule. Et c'est pas le pire. Des fois, tu te dis qu'il est moche au premier coup d'œil et pis en fait, comme c'est un type bien, intéressant, voire drôle, ça passe tout seul. Mais là, il est juste Moche.

Et donc, en plus d'être Moche, il me dit bonjour et « Il fait chaud ». Ce qui se place là comme info. Je trouve que pour un prof de français, cette introduction aurait mérité d'être un peu plus étoffée. Il enchaîne alors en me demandant si je connais un endroit climatisé. Méeé bien sûûûûr, je suis l'auteur de ce best-seller incontournable : *Le Guide des troquets climatisés de Paris* (Éditions de l'Hurluberlue, 2012). Du coup, je lui dis : « Écoute, on est devant la terrasse du Père Tranquille, y'a un petit peu d'air, on pourrait pas tout simplement se mettre là ? Ça serait pas plus simple ? » Il me répond : « Tu veux vraiment boire un verre dans ce temple de l'attrape-touristes ? » Ben à ton avis, tête de con, si c'est là que je t'ai donné rendez-vous ?

Finalement, j'arrive à le caler à la terrasse. Là commence ZÉ conversation improbable. Il se remet à me parler de la chaleur (en même temps, il fait chaud). Après, il enchaîne en disant que c'est dans ces moments-là qu'il ne regrette pas d'avoir installé une clim chez lui. Et il termine en apothéose sur la problématique du chauffage central qui chauffe trop en hiver. On est loin de mes émois littéraires d'avec La Fougère. En même temps, c'est bien, on sent une unité de sujet. Thèse, antithèse, synthèse, vous avez une heure.

La conversation est tellement poussive que je finis par faire ma liste de courses dans ma tête et je décroche. Quand je reprends le fil du truc, je tente plusieurs « Bon ben... » qui devraient lui mettre la tique à l'oreille, mais il faut que je demande l'addition pour que ça percute. En même temps, il était sans doute en surchauffe vu qu'on était pas dans un lieu climatisé, ça explique peut-être sa lenteur de compréhension...

Addition payée, nous nous dirigeons vers le métro, je sens la fin de mon supplice approcher... quand il me demande si nous allons nous revoir. Aïe.

Je dois avouer que je suis extrêmement lâche comme fille. Je n'ai absolument pas le courage de regarder un gars pupilles dans les pupilles et lui dire que non, on se reverra jamais de nulle part de jamais. Je grommelle donc une espèce de gloubiboulga sur mon boulot, mes obligations, argumentant que

ça serait compliqué de se revoir dans l'immédiat, car ma mère vient de se faire opérer et qu'il faut que je l'aide un peu... (ce qui est vrai). Et là, j'ai droit à cette réplique d'anthologie : « Moi, c'est pareil, ma mère est morte il y a trois mois. » J'ai failli en avaler mes couronnes.

J'ai eu très envie de lui faire remarquer que, pour un prof de français, il semblait manquer cruellement de vocabulaire pour ne pas être capable de distinguer la subtile différence entre opérée (donc vivante) et morte...

Et pis en fait non, j'ai laissé tomber.

J'ai quand même tenu une heure montre en main.

GARRY KASPAROV

Après l'échec cuisant du rendez-vous avec le prof de français, j'ai un bref instant pensé qu'un prof de maths pourrait le faire.

Malheureusement, une fois de plus, j'avais pas le niveau. J'ai donc été recalée.

Je l'admets bien volontiers : les profs de maths ont très longtemps été, avec les dentistes et les informaticiens, mes bêtes noires, pour des raisons diverses. J'ai changé d'avis pour les dentistes et les informaticiens (mon nouveau dentiste est trop chou et, en plus, il fait même pas mal et j'ai eu à maintes reprises l'occasion de me rendre compte qu'un petit cœur bat dans la poitrine d'un *geek* ou d'un *nerd*, même si ça se voit pas trop de dehors).

Les profs de maths, c'est une autre affaire. Voui, j'ai la rancune tenace. Car, si en 2015, la dyscalculie reste méconnue de la plupart des gens et peu diagnostiquée dans le système scolaire, il va sans dire que dans les années 1970-1980, personne (pas même moi) ne savait ce que c'était. La dyscalculie est aux maths ce que la dyslexie est au français. J'ai décroché aux divisions, j'ai été larguée aux fractions avant de complètement lâcher l'affaire, me traînant entre 1 et 5 de moyenne en maths pendant toute ma scolarité. Et c'est pas faute d'avoir eu des cours particuliers pour essayer de me tenir les narines au-dessus de la ligne de flottaison. C'est simple : on peut m'expliquer aussi longtemps et d'autant de manières différentes un problème de maths, je comprendrai pas. Vu que ça n'a pas de sens pour moi. De jamais. Je ne vous cacherai pas que mes rapports avec les profs de maths ont donc été plus que tendus. Wikipédia précise que « la dyscalculie peut conduire dans des cas extrêmes à une phobie ou une angoisse durable des mathématiques et de ce qui est lié. » Eh ben oualà.

Alors, quand je suis contactée par un prof de maths sur Serencontrer, j'ai les poils des bras qui se mettent au garde-à-vous. Et faut-y qu'il soit convainquant pour que je lui réponde et que j'accepte de le rencontrer. Surtout quand il me dit qu'il reste à Paris tout l'été pour pouvoir jouer aux échecs. Rien que cette idée, déjà, ça me fait le même effet que du papier alu sur mes magnifiques couronnes.

Comme je l'ai trouvé tout mouchoumougnouroudoudou (moyennement choupinou, mais avec un petit côté gentil qui rattrape le manque de bogossitude), je me dis zou, on y va, celui-là redorera peut-être le blason de l'Éducation nationale, quelque peu entaché par Chaud-Froid de Bouillon. On se donne rendez-vous au Café Bastille, place de la Bastille (vous noterez une absence totale de connotation foireuse à ce nom de café) à 19h30. J'avais un truc à faire avant, pas de problème, c'est jouable. Sauf que j'ai un petit côté « Mais siiiii, ça paaaasse, laaaaarge... » qui fait que la probabilité que je sois à l'heure est extrêmement faible. Et ça va pas en s'arrangeant quand mon Kasparov m'appelle à 18h50 pour me dire qu'il allait pas pouvoir être là à 19h00. Oups. Méeééé, on avait pas dit 19h30 ? Aïe, aïe, aïe ! Mes difficultés avec les chiffres englobent malheureusement la prise de note des heures et également, comme vous l'avez déjà constaté, des numéros de rue.

Je vous passe la conversation à la con (lui il dit une heure, moi l'autre, je sais pas qui s'est planté – enfin j'ai ma petite idée quand même), puis il finit par dire : « Tu m'avais oublié ? » Meuh non, mon biquet, je t'ai pas oublié. J'essaie de rattraper le coup, je lui dis que je me dépêche, que j'arrive. Évidemment, j'ai pas pu décoller tout de suite, je pars à 19h15, ce qui est d'avance planté pour la demie. Sur ce, la ligne 13 fait des siennes et je me retrouve en carafe pendant un quart d'heure entre deux stations. Quand ça veut pas, ça veut pas.

J'arrive à 20h00 : il est debout devant la terrasse (oui, encore, le mystère de cette pratique s'épaissit), en statue de la désolation, dansant d'un pied sur l'autre... Un peu comme *Le Génie de la Bastille*, mais sans les petites ailes dans le dos, quoi. Je me répands en excuses et je me dis qu'il est quand même motivé, vu qu'il a poireauté pendant une heure. Nous voilà donc partis pour boire un verre. On papote et je suis très agréablement surprise de sa non-profdemathitude. Il pose des questions, et, truc de dingue, il écoute les réponses. On parle de choses et d'autres et il me demande même pas au débotté de calculer

l'hyperbole de l'hypoténuse. Jusque-là, tout va bien.

Toutefois, un petit détail cocasse me fait douter de notre compatibilité alcoolique (ce qui est certes secondaire, mais moi j'dis, l'apéro, c'est sacré). Comme d'hab, je commande un petit verre de chardonnay. Lui prend un panaché. Bon. J'essaie de siroter lentement mon verre de blanc, mais au bout d'un moment je suis à sec, alors que lui, son panaché, il le boit au compte-gouttes. Je veux pas avoir l'air d'une pochtronne, je ne recommande donc pas. La conversation continue gentiment, et c'est plutôt sympa, même si je me sens me dessécher doucement comme un hortensia dans le désert du Nevada. On décide d'y aller, et quand il se lève : « Ouh là là, je suis pompette, j'avais demandé un panaché bien blanc, mais il me l'a chargé. J'ai pas l'habitude de boire de l'alcool, et toi ? »

Hum.

Oups.

Sérieux ? « Pompette » après un panaché ? C'est possible, ça ? Pompette après un panaché... Je crois que ça m'est arrivé à quatorze ans... et plus jamais depuis que j'ai quatorze ans et demi. Et merdemerderde, qu'est-ce que je réponds à cette question hautement stratégique : « Ai-je l'habitude de boire de l'alcool ? » Pur, il veut dire ? Le vin, ça compte comme de l'alcool ? « Oh, euh, bof, de temps en temps... »

Je vous jure, j'ai failli en faire une obstruction de la trachée tellement j'ai menti.

Malgré tout, on se tape la bise, en se promettant de se revoir bientôt.

Je repars donc relativement guillerette, trouvant que l'affaire est plutôt bien engagée, surtout vu comme elle a commencé. Et puis, à pas de nouvelles succède pas de nouvelles. À ma demande « Veux-tu en rester là ? », je reçois une réponse négative, genre mais non mais non, mais je suis très fatigué en ce moment, tu comprends. Oooooohhhh, pôv' choubougnou... gn'était tout fatiguééééé.... et c'est pour ça qu'il était tout connecté pendant ces deux derniers jours où il a pas réponduuuuuu... et ki ki gn'était qui me prenait pour une co-conne ? Hein ? Ch'était qui cha ? Ch'était le pépère à cha mémère ! Pour un prof de maths, ça manque un peu de constance, trouve-je.

Admettons : aurait-il décelé chez moi une alcoolique potentielle doublée d'une retardataire compulsive, de surcroît totalement réfractaire à son univers ? Et que, par conséquent il aurait du mal à nous envisager un radieux avenir commun ?

Mouais.

Un peu facile comme explication, moi j'dis.

L'HOMME À LA OUATURE

Aller chercher l'amour au fond d'une boîte à gants de Fiat Punto : check.

Après la trilogie des boulets du cerveau, je continue mes pérégrinations internetteuses et je tombe sur Serge, qui, sur le moment, me semble avoir un potentiel de choupinou. Mais qui s'est déchoupinoufié à vitesse grand V.

Avant de poursuivre, vous devez savoir que mes déambulations avaient été mises en veilleuse à la suite d'une opération du genou, qui m'avait quelque peu pété le groove et laissée centrée sur mes intérieurs pendant deux mois. Je finis par reprendre du poil de la bête et, après une conversation de bon aloi, j'accepte le rendez-vous pour « boire un café » (manière élégante de dire je veux voir ta tête en vrai, je paierai le resto la fois d'après si tu vaux le coup). Café, que, vous vous en doutez, j'ai vite transformé en chardonnay. Vouï, j'ai ce don : je transforme le café en chardonnay. Je sais.

Je lui donne rendez-vous au Zimmer, grande brasserie juste en face de l'arrêt de mon bus, et je m'y rends toutes béquilles frétilantes. Je peux le faire. Car, après avoir passé trois semaines sur un lit de douleur avec une attelle et des bas de contention, puis un mois à sautiller en béquilles, j'ai le corps qui exulte, un peu comme la nature au printemps, voyez. Je n'en peux plus de n'avoir pensé que piqûres, pansements et autres joyeusetés. D'avoir anticipé des envies de faire pipi une demi-heure avant, vu le temps que ça me prenait d'arriver aux chiottes. D'avoir mis deux heures à prendre une douche pendant un mois. Bref, d'avoir eu un corps qui n'était plus du tout mais alors vraiment plus du tout désirable, mais uniquement source de mécontentement. Et encore, je suis gentille avec lui.

Le rendez-vous est plutôt sympa, et, malgré mon petit côté Terminator (attelle métallique et béquilles), Serge ne s'enfuit pas. Nous convenons de nous revoir et, dès le passage à l'étape téléphone, il m'appelle tous les jours. Ça paraît bien, comme ça, mais sérieux, ça me gonfle vite. Je suis pas très téléphone (enfin avec les garçons. Avec les copines beaucoup plus, bizarrement.) ni très contacts rapprochés (dans le temps). J'ai besoin d'un peu d'air pour respirer, et là, c'est moyen. En plus, il m'appelle tous les jours entre 20h00 et 20h30, et comme ça dure des plombes, je vous dis pas le nombre d'épisodes de *Grey's Anatomy* que j'ai raté avec ces conneries. J'ose rien dire, vu que j'assume moyen mon addiction face à un gars qui se la pète intello. Et je me dis, si c'est le bon : tu te rends compte que tu risques de planter le coup à cause du Dr Mamour ? L'horreur. De quoi se pendre avec un stéthoscope.

En plus, au côté oppressant des appels quotidiens, il faut ajouter des sms en veux-tu en voilà, ça commence à devenir lourdingue. Et pour couronner le tout, la cerise qui fait déborder le vase : il m'appelle en bouffant, ce con. Je l'entends racasser dans sa cuisine, les plats qui s'entrechoquent, le bruit de la porte du micro-ondes, le « ding ! » de quand c'est prêt. Et que je te mets la table, « bing, bong », et que je te mâchouille « chromp, chromp », et que je te bois, « gloup gloup »... Outre le côté insupportable du procédé (les bruits de mastication téléphonique me rendent complètement hystérique et je dois prendre sur moi pour pas hurler), je trouve que ça fait le mec qu'a pas d'amis, le mec tellement solitaire que la seule personne avec qui il peut partager un repas, c'est une inconnue qu'il a pas encore pécho sur Meetic. La misère. Ça me rend triste rien que d'y penser, tiens. Et ça me coupe un peu l'envie aussi.

Mais quand il propose un resto, j'y vais quand même. Je tiens toujours à laisser sa chance au produit. D'autant que, reconnaissons-le, je n'étais pas au top de ma séduction torride avec mes béquilles la première fois et il avait été quand même plutôt indulgent. Et, après la jachère imposée par la Faculté, je suis un petit peu sur les *starting blocks*, admettons-le.

Comme Serge est particulièrement galant, il propose de venir me chercher pour m'éviter un déplacement qu'il sent encore hasardeux, même si je ne suis plus appareillée comme un cyborg.

La Parisienne que je suis commence à calculer :

il va traverser tout Paris Sud-Nord pour venir me chercher un samedi soir (soyons optimiste, ne comptons qu'une heure)

- + il va chercher une place dans mon quartier (comptons 30 minutes)
- + on va retraverser tout Paris pour aller à Saint-Germain (re-une heure)
- + on va tourner pendant 30 minutes pour trouver une place
- + on va retraverser tout Paris Sud-Nord pour qu'il me raccompagne chez moi (en fin de soirée, allez, je ne compte plus que 20 minutes).

Bon, je pars sur le concept que le gars me raccompagne en fin de soirée. Donc ni obsédé qui est persuadé que tu vas finir dans son lit au premier rencard, ni psychopathe, ni gros lourd... Un type galant, qui, même si le rencard se passe pas bien, va quand même te raccompagner chez toi comme prévu et pas te planter là, devant une bouche de métro. Chuis optimiste comme fille, pas vrai ?

On est à un bilan de presque trois heures et demie de perdues en ouature. Et je parle pas du bilan carbone de l'affaire. Alors qu'en transports en commun, ça nous aurait pris une demi-heure chacun, soit une heure à deux. Je tente d'avancer cet argument (qui me paraissait vaguement sensé), mais pas moyen : Monsieur voulait ab-so-lu-ment venir en ouature. Pensait-il que cet accessoire allait instantanément me faire tomber en pâmoison ? Que j'allais être incroyablement excitée par sa maîtrise virile de cet engin surpuissant ? Que j'allais être impressionnée par le niveau de vie que pouvait laisser subodorer la possession de cette berline haut de gamme ? (En l'occurrence, je crois pas me tromper en disant que ça devait être un truc genre Polo. Ou Clito. Non, pas Clito, Clio. Ou Punto. Ou un autre truc qui finit en « O ». Donc, pas trop de quoi se la ramener non plus, hein.)

Allez, je vais pas chipoter : c'est très gentil, très galant, très prévenant pour ma rotule, machin tout ça... Mais ça manque un peu de sens pratique, je dirais. Sans parler de l'aspect *eco-friendly* de toute l'affaire.

Me voilà donc coincée pendant une heure dans les embouteillages avec Serge. Dans l'exiguïté du poste de pilotage, alors qu'on se connaît à peine, les sujets de conversation ne sont pas évidents à trouver. Je rame, en me disant qu'à force de chercher à meubler, je vais finir par réussir à sortir une grosse connerie qui va me griller. Au bout d'un moment, j'ai de moins en moins envie de papoter : à force de freinages et d'accélération, j'ai mal au cœur. Alors, comme quand j'étais petite, je dis plus rien, je respire par le nez, et je me concentre sur l'objectif que tout ce qui est à l'intérieur reste à l'intérieur (si c'est possible).

Arrivés à Saint-Germain, Serge gare la voiture dans un parking, à 22 km du resto. Ce qui est un tout petit peu contre-productif dans le concept je-t'évite-de-marcher. Là, on sort et il pleut. Je résume : j'ai envie de dégueuler, c'est l'hiver, il fait froid et il pleut (soyons honnête, pour les trois derniers trucs, il y est pour rien). Je déteste marcher sous la pluie avec un mec : soit on tient le parapluie tous les deux et on se serre dessous (ce qui peut être intéressant dans certaines circonstances, mais là non, vu qu'on se connaît à peine). Ou le gars le tient et s'il est pas très grand (ce qui est le cas), je me prends les baleines dans la tronche. Soit c'est moi qui le tiens et je me démonte le bras à tendre le parapluie vers le gars parce que je veux pas avoir l'air de le garder pour moi, juste pour pas avoir l'air d'une blonde égoïste (du coup, je suis dix fois plus mouillée). Merde, fait chier.

En guise de petit resto sympa, c'est un endroit bondé et hyper bruyant. Serge donne son nom au serveur pour la réservation. Dommage : le gars l'a zappée. Devant une telle catastrophe intersidérale, je sens que l'orgueil de mâle de Monsieur est touché en plein cœur (enfin, ailleurs, puisqu'il s'agit d'orgueil de mâle). Et ça devient très vite chiant : il hausse le ton avec le serveur, exige une table et au final, bien qu'il fasse montre d'une autorité qui aurait dû terrasser le serveur et l'obliger à se confondre en excuses tout en dégageant une table, on se retrouve assis en plein milieu du chemin comme des cons, en attendant qu'une place se libère. Ça tiendrait qu'à moi, on traverserait la rue, où le resto d'en face est à moitié vide. Mais je comprends qu'il y a des enjeux qui me dépassent...

Le serveur (une espèce de dieu du stade africain absolument char-mant) propose de nous offrir une sangria pour se faire pardonner. Youpi, ça va peut-être détendre l'atmosphère : va pour la sangria, qu'il nous apporte dans un récipient qui tient plus du bocal à poissons rouges que du verre. Tout de suite, je me

sens mieux... mais pas Serge. Et que je te grommelle que vraiment c'est pas possible d'avoir été oubliés, et que la direction a dû changer, pasque avant, ça se serait jamais passé comme ça, et gnagnagna et gnagnagna. Je sens que je vais ramer pour lui faire oublier ce camouflet. Tiens, le dieu du stade se penche gentiment vers moi : « Tout va bien ? » « Ouiiii, grâce à votre sangria, tout va bien. Je suis assise, au chaud, nickel ». Carl Lewis me propose alors une deuxième sangria, initiative que je salue d'un immense sourire. Je parviens à grand-peine à détacher mes yeux de ses pectoraux et constate que Serge n'apprécie pas vraiment mon enthousiasme (et le fait que totalement inconsciemment, tout en parlant au dieu du stade, je me caresse langoureusement la nuque). Oups. Serge se re-renfrogne. Et merde.

On passe à table, et on nous apporte la carte. Serge semble avoir une très légère tendance à la radinerie, puisqu'il annonce d'emblée que « Ici, je te préviens, c'est très copieux. Moi je prends pas d'entrée. ». Ça pose les bases direct.

Tant qu'à faire d'être là, ça serait bien de voir s'il y a atomes crochus. Lançons-nous donc dans l'art subtil de la conversation... Qui roule sur divers sujets, dont, entre autres, les voyages que Serge fait pour son boulot. Il me dit qu'il est allé à Oslo. « Et alors, ça t'a plu ? », il me répond : « Savais-tu qu'Oslo abrite près de 600 000 habitants ? » Euh ben non, je savais pas, en même temps j'en ai juste un peu rien à foutre, hein. « Et heu... t'as trouvé ça beau, la... (ah merde-merde-merde Oslo, c'est la capitale de la Norvège ou de la Suède ? ou du Danemark ? À moins que ce soit la Scandinavie ? Ah non, fait chier, la Scandinavie, c'est pas un pays...)... Norvège ? » « Savais-tu que la Norvège abrite 95 700 lacs, alors que la Suède en a près de 100 000 ? » Ah ben ça alors, c'est rien de le dire que ça me troue le cul. Pétard, il doit être super bon au Trivial Pursuit ! Mais dans le genre soirées torrides, le Trivial Pursuit, ça se place là... Moi, je voulais savoir si c'était joli, s'il faisait froid, s'il avait bien mangé... enfin des trucs qu'on raconte quand on a été dans un pays, pas une fiche Wikipédia.

Je décroche à moitié de la conversation, qui me passionne pas, quand d'un coup, mon oreille se dresse : il a prononcé le mot « maman ». Aïe. Comment on a fait pour arriver à parler de sa mère là maintenant ? Ouh là, il faut absolument changer de sujet TRÈS TRÈS vite ou on va se retrouver englués dans un truc bizarre. Pour pas le couper de manière trop évidente, je prétexte une envie de faire pipi (reconnaissons que j'ai VRAIMENT envie de faire pipi après deux bocalaux à poissons rouges de sangria). Je me lève, et, alors que je suis debout au milieu de la salle, il me lance un tonitruant : « Fais attention, l'escalier est un peu raide, va pas risquer de tomber ! ». Là, mon sang se glace. D'accord, ça part d'un bon sentiment, rapport au genou, machin tout ça, mais quand même, ça fait un peu : « Moumoune, mets ta laine. » Je me dirige donc d'une démarche assurée, droite et fière vers ce putain d'escalier en faisant genre « Même pas mal, je te descends ça comme Mistinguett et je te merde. »

Une fois aux toilettes, comme dans la plupart des restaurants, je me retrouve dans un placard à balais : quand j'ouvre la porte, je suis littéralement obligée d'encaster mon petit corps replet dans la poignée et de tourner autour pour pouvoir entrer à l'intérieur en contournant la cuvette, tout en tenant les pans de ma veste pour qu'elle serve pas de lingette... Après être rentrée, je m'aperçois que l'espace disponible ne me permet pas de m'asseoir en gardant la jambe tendue (cf. la problématique du genou évoquée plus haut). Tant pis, j'ai pas le choix, je m'assois... et l'envie de pousser un cri primal qui s'entendrait jusqu'à Pigalle me tenaille. Je parviens à rester coite, mais je deviens blême (voire vert pomme) de douleur. Je me cramponne à ce que je peux pour me relever (j'ai bien failli arracher du mur le dévidoir de papier toilette, mais les vis ont tenu finalement), je me redonne vaguement une apparence humaine et je remonte, telle une princesse, dans la salle. Et là, Monsieur, me voyant totalement défaite, me sort : « Ah, ben tu vois, je t'avais bien dit de faire attention dans les escaliers ! ». Arg. D'un coup d'un seul, j'entrevois un futur, rempli de « Je t'avais bien dit qu'il fallait penser à poster le chèque ! », « Je t'avais bien dit de mettre des chaussures de marche ! », « Je t'avais bien dit de pas quitter la maison en laissant tourner une machine à laver ! »... L'horreur.

Après, je décroche. Mon enveloppe corporelle est toujours au restaurant, alors que mon esprit vogue

ailleurs, vers un monde merveilleux fait de dieux du stade galants, armés de tablettes de chocolat et de bocaux de sangria et qui m'enlaceraient dans un lieu paradisiaque et silencieux pour rouler tous les deux enlacés sur une peau de bête... hein ? quoi ? L'aut' tête de con me parle : « Pfiouuu, j'ai plus faim, et toi ? ». Je redescends immédiatement sur terre : le côté radin esquissé au début est donc confirmé (je connais pas beaucoup de mecs qui sont rassasiés après un plat unique). Allez, je transige sur un café gourmand. Faut quand même pas déconner.

L'addition et le moment de la délivrance arrivent enfin. Sans grande surprise, Serge me lance le montant de ma participation. Je me liquéfie intérieurement en pensant à la *panna cotta* aux fruits rouges que j'ai reluquée avec envie sur la table d'à côté.

Tiens, si j'avais su, je me la serais payée avec MES sous, merde.

Au retour, Monsieur, tout fier de sa ouature, me la joue *Paris by night* : en passant devant le Louvre, il m'annonce : « Et je te présente... le musée du Louvre !!! » (sans déconner). Et rebelote pour l'Opéra Garnier. Là, j'ai pas pu tomber de ma chaise vu que j'étais dans un siège de voiture, mais franchement, franchement. Me la jouer et que je te conduis négligemment d'une seule main (c'est bien parce qu'il faisait froid qu'il avait pas un coude décontractement posé sur le rebord de la fenêtre) (et, deuxième parenthèse, c'est pas pour dire, n'est pas Ryan Gosling qui veut...) et que je te fais les honneurs de la capitale, au volant de mon mâââgnifique véhicule, et que je te me la pète pasque j'ai une ouature... pffff.

J'ai bien un Pass Navigo et une carte de fidélité chez Nicolas, moi. J'en fais pas tout un fromage (les deux vont bien ensemble, je trouve. Alors que la carte de fidélité chez Nicolas et la ouature, ça se marie tout de suite nettement moins bien).

LA BRAISE

Y'a des filles, elles disent que Meetic, c'est un repaire de queutards. D'accord, mais si on tombe sur un beau spécimen au fouet joyeux et au poil brillant, difficile de ne pas l'adopter. Même si c'est pour finir par l'abandonner au pied d'un arbre.

Nous voici rendus au moins de juin et, de baltringues en boulets, je n'ai pas pécho depuis l'Infâme Jean-François. Je trouve tout ce concept sites de rencontres relativement décevant jusque-là. On nous promet l'amour à chaque coin de rue et... que dalle. On nous fait miroiter un véritable lupanar à ciel ouvert, mais pour l'instant, je ne me suis pas mis grand-chose sous la dent. Je vous accorde bien volontiers que c'est parce que j'ai un minimum de critères de sélection. Mais quand même.

Le premier message de La Braise ne laissait pas supposer que les choses allaient dégénérer aussi vite : « Je viens de découvrir votre profil qui est plaisant. J'aimerais sympathiser avec vous. Acceptez-vous de faire connaissance ? Au plaisir de vous lire. » Je réponds, il répond, et dès ce deuxième message, il pète la question qui tue : « Quel est votre péché mignon ? » qui laisse augurer du cochonou (et pas Justin Bridou) très vite. Comme, malgré son grand âge (60 ans), il est franchement canon sur ses photos et dégage un truc (tu m'étonnes qu'il dégage un truc), je me dis bah pourquoi pas ? Les messages qui suivent se chaudent gentiment, tout en gardant toutefois la tenue correcte exigée. Mais je dois partir pour quelques jours de vacances le surlendemain de notre premier coup de fil. N'assumant pas de lui proposer de nous voir le lendemain, trouvant que ça fait franchement chaudasse, nous convenons de nous voir à mon retour.

Boudiou, qu'est-ce que j'ai pas fait là.

C'est ce qui s'appelle tomber de Charybde en Scylla.

Car La Braise me propose des devoirs de vacances : « J'aimerais, car je sens chez toi un don pour les mots et l'écriture (dans le mille, Émile), que tu m'écrives un petit conte sensuel qui agirait sur mon émoi et exciterait mes sens... Juste pour le fun. J'essaierai de mon côté de te répondre sur le même ton... Beaux devoirs de vacances n'est-ce pas ? »

Là, je me dis oh pétard de pétard, cet homme sait révéler mes plus sombres penchants. Me prendre par l'écriture (si je puis dire) me paraît extrêmement habile... et bien évidemment je m'engouffre dans ce projet. Sa requête étant « un conte à la sensualité toute en retenue », je me dis que ça va être élégant. Je me creuse les méninges pour faire quelque chose à la hauteur et je lui envoie mon premier chapitre. C'est la douche froide (ou plutôt chaude). Enfin, genre la mousson dans la moiteur torride de la jungle indonésienne. Si vous voyez le truc.

Car il enchaîne sur mon histoire. Moi je croyais qu'on allait raconter chacun notre histoire de notre côté. Mais non. Il la continue pour en faire un scénario à deux mains (et me pourrissant complètement ma super intrigue au passage), en me balançant du « N'en pouvant plus de désir inassouvi, Caroline glissa sa main sur son biiiip. Son doigt glissa dans sa biiiip brûlante et lui procura une violente secousse de plaisir. » On me la copiera pour la sensualité toute en retenue... Mon super scénario habilement cogité vire au porno du samedi soir. Et du coup, il faut que je continue l'histoire, alors qu'il me colle un Bernard dans l'intrigue dont, perso, je ne sais pas quoi faire. Vu que j'avais pas vraiment prévu qu'il y aurait plus que deux personnages, si vous voyez ce que je veux dire. On est pas au Carlton, nom de d'là. Je subodore cependant que La Braise a des projets pour Bernard (et moi) dans son scénario...

Bien que la « sensualité toute en retenue » en ait pris un sérieux coup sur la calebasse, je continue mon petit bonhomme de chemin dans mon histoire (en dégageant ce gros pervers de Bernard au passage tout de même, on a son quant-à-soi).

Petit à petit, nous adoptons un rythme de ping-pong assez intéressant (doux euphémisme) et La Braise m'écrit, entre deux épisodes : « C'est assez troublant d'écrire et de confronter nos approches de la sensualité... » Tu parles Charles : lesdites approches de la sensualité se payent une collision frontale pas

piquée des hannetons. Mais, si nous sommes dans le cochonou rédactionnel, nous restons très corrects dans les messages, ce qui n'est pas pour me déplaire : « Ton récit a exacerbé mes sens... Désir immense... mais c'est bon et j'adore avec toi, écrire et lire... jusqu'à ce que, évidemment, tes vacances se terminent et que tu rentres à Paris. Le récit peut continuer à Paris aussi... N'anticipons pas... » Jusque-là, tout baigne. Même si on est bien d'accord que ma température interne a atteint des sommets qui mériteraient une communication au prochain congrès des urgentistes.

Je rentre de vacances, je suis dans le TGV. Mon Nifoune est posé sur la tablette devant moi, je bouquine tranquillement quand Ting ! fait l'annonce d'un nouveau sms.

Qui s'avère être un mms.

De la bite de La Braise en gros plan.

Aperçu bien capté par mon voisin de droite qui me jette un regard on ne peut plus égrillard. Je passerai tout le reste du trajet à me faire un torticolis à regarder par la fenêtre de gauche.

Autant vous dire qu'au niveau approche de la sensualité, la photo de bite ne faisait pas tout à fait partie de la mienne (d'approche).

Là, c'est la porte ouverte à toutes les fenêtres. Car La Braise s'engouffre dans ce nouveau média et m'envoie une autre photo de son service trois pièces. Photo dont le nom de fichier est « Pour Roselyne ». Sans vouloir avoir l'air de faire ma chipoteuse, il eut été judicieux, je pense, de renommer le fichier « Pour Caroline » afin de préserver l'infime reste d'estime de moi que j'ai réussi jusque-là à conserver dans cette histoire. Mais c'est vrai que c'est pas son problème.

Bah, au point où j'en suis, hein.

Après un mois d'échanges chauds-bouillants avec La Braise, nous avons enfin rendez-vous.

J'avoue qu'au dernier moment, j'en mène pas large. Pas large du tout du tout. Parce qu'il faut quand même bien se remettre dans le contexte : un mois d'échange de scénarios très très très zosés mais zéro vraie vie. Donc, on s'est pas vus plus que ce que nos photos disent de nous (enfin, moi, j'en ai vu un peu plus), on a échangé quelques mots au téléphone, mais on n'a pas du tout été confrontés à l'épreuve ultime de la réalité (est-ce qu'il embrasse bien ? Est-ce que son odeur va me plaire ?) Alors que nous avons virtuellement fait des cochonneries pas possibles. Comment alors passer de ce virtuel où nous sommes deux amants débridés qui ont échangé des fluides comme des malades au réel où nous sommes deux parfaits inconnus qui se rencontrent pour la première fois ? Suspense.

Et méga chocottes.

La Braise me donne rendez-vous dans le square, en bas de chez moi. Bien, au moins, je traverse pas tout Paris (il a judicieusement cogité un point de chute qui permette de passer rapidement à l'étape suivante s'il y a compatibilité).

Il est assis sur un banc au centre du square, alors je fais tout un détour pour arriver par derrière, pour avoir le temps de l'observer sans qu'il me voie. Je le trouve pas mal, comme sur ses photos. C'est un beau vieux, pas un vieux beau, si vous voyez la différence sémantiquement parlant. Il se lève pour me faire la bise. On échange quelques mots, et j'ai la voix qui tremble, les mains moites, je suis au bord du court-circuit. Ce qui est vaguement rassurant, c'est qu'il a pas l'air d'en mener très large non plus. On papote gentiment sur notre banc et bon, quand même il m'embrasse. Et là, zou, c'est parti sur les chapeaux de roues.

Il me demande de lui offrir un café à la maison et je vous fais pas de dessin. Une chose l'autre, ça s'est terminé en sieste crapuleuse. Faut dire qu'on avait de bonnes bases. En plus, en seize épisodes, chacun avait eu le temps de détailler ses préférences, ce qui fait qu'on a un peu l'impression que c'est pas la première fois. Ce qui a ses avantages, mais aussi ses inconvénients, car ça manque un peu d'effet de surprise. Mais bon, faut pas exagérer, on va pas pinailler non plus quand un beau vieux vous tombe tout cuit pour vous faire grimper aux rideaux. Car je grimpe aux rideaux, mais d'une force. Surtout que ce petit fripon me fait une proposition trèèès malhonnête, mais impossible à refuser : je lui lis notre prose

pendant... qu'il fait d'autres trucs. La Braise a des poils qui font tellement moquette de riche que j'ai l'impression que si je marche dessus j'aurai plus jamais froid. Je me dis que ça pourra être sympa pour l'hiver. Cette première conclusion avec La Braise étant à la hauteur de mes espérances (et semble-t-il des siennes), nous convenons d'un commun accord de nous revoir.

Le seul inconvénient, c'est que, à partir du moment où nous avons déjà brûlé quelques vaisseaux par écrit, comment continuer cette relation virtuelle entre deux séances de galipettes ? Séances qui sont obligatoirement éloignées pour cause de vacances respectives.

Eh bien, il semblerait que La Braise ait trouvé la solution en passant à un autre média : l'image animée. Je vous laisse imaginer. Je ne vous cacherai pas que ça m'a un peu coupé l'envie. Voire carrément : c'est là l'ultime « confrontation des approches de la sensualité ». Recevoir un .mov d'un monsieur en train de se palucher, le calbute sur les genoux, ne fait clairement pas partie de mon approche de la sensualité.

Toutefois, cet épineux problème mis à part, La Braise est toujours à fond (ben, tiens). Comme on est pas de bois... on se revoit. Et là, il est apparu que nous avons, outre la question des .jpg et des .mov, une divergence de vues inconciliables concernant l'utilisation sur la durée du .préservatif, non négociable pour ce qui me concerne.

Et allez, encore une histoire qui capote.

M. PARFAIT

Le truc, avec les sites de rencontres, c'est que quand on tombe sur un mec parfait, on est pas du tout préparée au choc. Du coup, on a les yeux qui piquent, on saigne des oreilles et on dit des conneries. Et voilà.

Ça commence à faire un petit bout de temps que je traîne sur les sites. Et, ayant eu droit à quelques spécimens de toute beauté, je connais un peu manière. Je me suis fait une petite typologie :

- A) Le Prince Charmant : il se nourrit de toi tel un vampire, mais tu le croiseras jamais, vu qu'il se chie complet de te rencontrer en vrai.
- B) Le Baltringue : existe sous de très nombreuses formes. Le gars pas capable d'aligner deux mots, le crétin qui te sort que tu es bien conservée pour ton âge, le relou qui comprend pas qu'il t'intéresse pas, le queutard qui te balance « Tu baisses ? » sous toutes les formes possibles et imaginables... bref.
- C) Le Plan Q : il se distingue du Baltringue au fait que c'est bien m'né. Malheureusement, c'est une denrée rare.
- D) Le Pervers : là aussi, existe sous de nombreuses formes. Le sadique qui veut te fouetter, le masochiste qui veut lécher tes semelles, le Hannibal qui veut te manger, le gros dégueulasse qui veut s'astiquer devant toi et tes copines réunies... Liste non exhaustive.
- E) Le Brouteur : le gars au profil quasi parfait, qui en fait est un gamin de 15 ans, qui du fin fond de son cyber-café de Côte d'Ivoire, a pour projet de te sucer le Livret A.
- F) Le Mec Bien : trèèèè difficile à repérer, il se cache bien.

Alors quand je reçois le message « Exmariparfait vous dévoile sa photo », déjà, je me dis, sérieux, Exmariparfait, comme pseudo ? Pfff, ça me monte la tension direct... Bon, alors, cette photo... Il a quoi comme gueule M. Parfait ? Mouais, ben si c'est pas un *fake*, ça... Trop belles, les photos en noir et blanc. On dirait qu'elles sortent d'une banque d'images. En plus, il est trop bogosse pour être honnête (oui, je sais, je fais du délit de faciès). Brouteur. Je réponds pas.

Quelques mois plus tard, un nouveau message : « Dontplaygames vous dévoile sa photo »

Dontplaygames... Vraiment, y'en a, avec les pseudos, ils exagèrent... Attends, je l'ai déjà vu çui-là ! C'en est un qui m'a dévoilé sa photo avant, mais c'était pas le même pseudo. Allez, un peu de spéléo... J'y crois pas. C'est Exmariparfait ! Déjà, il a pas suivi le tuto « Choisir un pseudo pas pourri pour arriver à pécho » et en plus, il change d'identité. Mais il a gardé ses fausses photos de total bogosse... Franchement, y'en a, y sont pas gênés. Et pis tiens, m'en fous, j'avais lui montrer qu'on me la fait pas à moi, y va voir ce malhonnête... « ... Vous n'étiez pas Exmariparfait, vous, avant ??? » Hahaha, et toc ! Prends ça dans ta face ! « Bravo, en voilà au moins une qui suit ! Je suis flatté... vraiment. » Gné ? Kékidit ? C'est à moi qu'y cause ? Et il écrit des phrases avec toutes les lettres à l'intérieur des mots ? Comment ce fait-ce ? Bon, allez, je continue à faire ma taquine : « J'ai une question indiscrete : pourquoi ce changement d'identité ? Glenn Close et son couteau à découper menacent votre lapin/chien/chat/iguane préféré ???? » Hahaha, mon Dieu, ce que je suis drôle, parfois... « Il y a un peu de ça... J'envisage d'ailleurs une chirurgie esthétique et de me brûler les empreintes digitales. » Trop drôle, le gars ! Après ces débuts improbables, nous voilà engagés dans une conversation de fort bon aloi, durant laquelle Monsieur m'explique qu'il a fait appel à un photographe professionnel pour mettre toutes les chances de son côté, bien conscient que les mots n'ont un poids que si les photos font un choc. Un homme plein de bon sens près de chez vous, quoi. Ce qui ne m'empêche pas de douter que c'est bien lui sur la photo. Car rassurée sur le fait que ce n'est pas un Brouteur (il ne s'est pas jeté à mes pieds en moins d'une semaine, ne me demande pas ma main, ne déclare pas être incapable de vivre sans moi, ne m'écrit pas « Chérie, je veux juste te dire que mon amour pour toi est tellement grand que même la terre n'est pas assez grande pour contenir sa grandeur... » et surtout, surtout, il propose de nous rencontrer bientôt), je me dis qu'il est un peu trop beau et lisse pour être vrai. D'ici qu'un vieux pépé tout moisi se pointe au rencard, y'en a pas

pour long.

M. Parfait m'envoie alors un scud qui achève de me carboniser comme la dinde que je suis en écrivant : « Desole pour les accents manquants qui doivent tout particulièrement irriter votre sensibilité professionnelle, mais je n'ai pas trouvé toutes les touches sur le clavier dominicain depuis lequel je vous écris. » Carrément. Ce choupinou d'amour (voui, il a été upgradé très vite) m'écrit depuis son lieu de vacances paradisiaque. Argl.

Après l'avoir rassuré sur le fait que quelques accents manquants sont du pipi de chat au regard de ce que je peux me coltiner comme messages, j'attends avec impatience son retour (J'attendréééé, lé jour et la nouit, j'attendréééé toujouuuurs ton rétouuuur - Dalida 1933-†1987) pour caler le rencard qui me permettra de le voir en vrai.

Et enfin, après une organisation en deux coups de cuillère à pot (merci mon Dieu), jour, heure, lieu... impec, tout roule.

Ça y est, ce soir, c'est rencard avec le fake-qui-dit-qu'il-est-pas-un-fake-mais-que-peut-être-qu'il-en-est-un-quand-même... Hahaha, les masques vont tomber ! Je pète la totale : la robe, le décolleté, les zoulies chaussures qui font le pied tout fin... Comme ça, si jamais c'est pas un *fake*, vu que sur les photos, c'est une bombe, autant mettre toutes les chances de mon côté.

La logistique : il a proposé un rendez-vous dans un bar tout en haut, mais alors vraiment tout en haut de la butte Montmartre. Donc, pas question de monter ça avec les zoulies chaussures, je vais me ruiner les pieds. Donc, je mets des chaussures pourries pour y aller, et je range les belles pompes dans le sac à main. Donc, il faut un grand sac. Donc, je prends mon sac rose, qui est grand, mais qui fait quand même sac de fille et pas cabas à provisions. Ça, ça roule. Comme c'est tout en haut, qu'il fait une chaleur à crever, je vais transpirer comme une malade pour y aller. Donc, fringues légères que si je transpire ça se voit pas sous les bras. Bien. Donc, il faut que je prenne une marge de sécurité pour gérer le changement de godasses et pas arriver en surchauffe, toute rouge et dégoulinante au rencard. Putain, fait chier, il aurait pas pu me fixer rencard à Opéra, ce con ? Non non non, il est pas con, il est choupinou. Allez, on se motive, go go go !

Là, ça paraît bien pour changer de chaussures : chuis horriblement en avance, mais on sait jamais : si lui aussi, il est en avance, j'aurai vraiment l'air con s'il me chope en train de changer de pompes... Troquet en approche. Putain, il fait 40 000 °C ! Au moins. Heureusement que je suis pas à la bourre : je transpire, j'ai des plaques rouges partout, j'ai les cheveux tout collés et en bataille... Bref, y'a du boulot pour retrouver apparence humaine.

Je me pose, un petit coup de blanc, je respiiiiiire à fond, je me caaaaaalme, j'éponge ce que je peux éponger sans perdre ma dignité à la terrasse d'un café... Je prends mon bouquin pour faire genre pfff j'attends pas, moi Mōssieur, je me cultive en profitant de la vue. Et je surveille les mecs en approche. Celui-là ? Non, il me calcule pas. Çui-là ? Non, il retrouve sa copine. Et là ? C'est-y lui ou c'est-y pas lui ? Oh sacré foutu putain de pétard de nom de Dieu de bordel de merde, il est encore mieux que sur la photo !!!

« – Ah, bonjour Caroline !

– Beurgleubeubleu...

– Vous avez trouvé facilement ?

– Mouchichifouchi... »

MonDieuMonDieuMonDieuMonDieu, articule, parle ! Fais quelque chose ! Rhâââ, chuis sûre que je suis toute rouge, la hoooonte !

« – Et vous ?

– ??? »

Putain, t'es trop con, c'est lui qui t'a fixé rencard ici, il connaît, Aaarglllll je me ridiculise ! Surtout, surtout, NE PARLE PAS DU TEMPS !

« – Il fait chaud, hein ?

– Oui, c'est sûr. »

Ah non, je veux mourir... Ça y est, je me suicide... Avec quoi je peux me tuer, là, maintenant, tout de suite ? Un verre de blanc ? Nan, c'est pas assez pour mourir, surtout vu mon niveau d'intoxication alcoolique. Tant pis, je bois la coupe jusqu'à la lie comme dit l'autre, j'attends que ça se passe et je me tue en rentrant à la maison. Je trouverai bien un truc.

Passé ce premier moment de sidération, M. Parfait a enchaîné sur la problématique des photos et mon soupçon (au demeurant légitime) concernant sa réelle apparence. Et nous voilà partis à nous raconter nos rencards et les déconvenues plus ou moins tragiques. Il me dit qu'une de ses nanas lui a raconté qu'elle a rencontré un gars... que c'était pas lui sur la photo. Pas du tout, de rien de jamais de nulle part. Et là, je me suis vraiment demandé comment il faisait ce gars. Il se pointait en se disant « Ça va passer, laaarge » ? Comment il pouvait penser qu'après un premier mensonge fondateur aussi énorme, il allait réussir à pécho ? Sur un malentendu ? Pétard, faut que la nana, elle ait super faim, alors. Parce qu'on est bien d'accord que c'est plutôt rare sur un site qu'un Apollon choisisse de mettre la photo d'un mec moche.

J'étais en train de me faire le film du rencard dans ma tête quand j'ai réalisé que nous avions basculé du côté obscur de la Force. Passées les cinq premières minutes, si on arrive pas à embrayer sur des sujets divers et variés en s'appuyant sur ce qu'on s'est raconté par mail, c'est sub-claquant. Si la conversation roule sur le site de rencontres et son fonctionnement, c'est l'agonie. Et si on se met à évoquer les brêles déjà rencontrées, c'est mort. Et si on rigole de ses rencards pourris en se donnant des coups de coudes dans les côtes, alors la mise en bière est déjà faite. Mais ça peut être sympa quand même.

Donc, pour résumer : j'avais un petit filet de bave au coin des lèvres et les yeux qui criaient braguette. Malheureusement, cette poussée phéromonale n'était pas partagée par mon beau M. Parfait qui visiblement n'a pas du tout succombé à mon charme ardent.

Mais alors pas du tout.

Tant pis.

Pas grave.

Même pas mal, hein.

L'ARCHITECTE

Meetic, c'est bien, mais pour sa santé mentale, faut faire des pauses. Bon ben voilà, l'architecte, c'était ma sortie dans la vraie vie.

Ma copine Emmanuelle me fait miroiter un architecte célibataire sien ami depuis des semaines, et après avoir vainement tenté d'organiser une soirée cinoche à tous les trois, voici qu'elle a enfin calé le truc. Un rencard organisé dans la vraie vie, qui ne nécessite pas 43 mails pour arriver à caler une date et un lieu. Je vais pas faire ma chipoteuse, ça a du bon.

J'arrive chez Emmanuelle : je vérifie qu'il n'y a rien qui dépasse, coiffure OK, rouge à lèvres OK, pas de persil entre les dents, décolleté OK, je rentre le ventre, zou, je sonne ! Bisou, bisou, Emmanuelle, c'est fait, sa copine, c'est fait et...

Ah.

Oui.

Quand même.

Bon, il est pas terrible. Pô grâv', si y'a que ça... on va boire un verre tous ensemble, ça va détendre l'atmosphère et on verra bien !

Il est quand même un peu coinçouille l'architecte, à rester comme ça, en statue de la désolation, au milieu de ce bar de djeun's... D'accord, il a l'air d'avoir 40 ans de plus que la moyenne d'âge, m'enfin si c'est ça, moi j'en ai 25 et je fais pas cette tête... Ça commence à me brasser de rester avec mon verre à la main, plantée à côté de ce crétin qui fait la gueule. Elle est où Emmanuelle, qu'elle me tire de là ? Ah merde, elle s'est barrée... qu'est-ce que je fais ? Je me barre aussi ? En même temps, je suis déjà là, avec un architecte sur les bras, ça vaut peut-être le coup de gratter le vernis pour voir si y'a pas un potentiel sous cette carcasse d'ours mal léché ? Tiens, à propos de lécher, il a une belle bouche... Rhôôô, la cochonne. Bon, allez, on se calme et on part à l'assaut, telle la conquérante des temps modernes que je suis.

Ça te dirait pas de bouger ? Je pense qu'il faut l'extraire de ce milieu hostile. On peut aller manger un morceau ? C'est pas le tout, mais j'ai les crocs comme des baïonnettes... Tiens, regarde la pizzeria en face, y'a pas trop de monde ! C'est même vide, c'est mieux, son sonotone sera pas parasité par la musique. « Moui, d'accord, j'ai faim. » 'tain, cache ta joie... Allez, on se motive !

La pizzeria est glauquissime : on repassera pour le romantisme, on risque pas de la jouer *Belle et le Clochard* avec un plat de nouilles... En même temps, ça m'étonnerait qu'on arrive à cette étape : la conversation est poussive. Malgré tous mes efforts, il décroche que des monosyllabes, et même pour parler de son boulot (que je trouve passionnant), il trouve le moyen d'être chiant. Le genre de gars, tu te dis qu'avec lui, les mouches, elles prennent cher.

Allez zou, une pizza, une bouteille, un déca, roule ma poule ! Je sors ma Visa : plus vite je serai sortie de là, mieux je me porterai. Hein ? Quoi ? Y'a une erreur dans l'addition ? La serveuse nous a compté une bouteille à 18 euros au lieu de 16 ? Qu'est-ce qu'il me fait, ce con ? On en a à tout casser pour vingt euros chacun, ça va, hein, il va pas grever son budget alèzes... Argl, la honte, il appelle la serveuse pour l'engueuler !!! Ah non, moi je me casse, je veux pas être associée à ça... Tour d'horizon... qu'est-ce que je peux faire ? Ah tiens, le patron a l'air sympa. Si je lui fais mon regard de petit renardeau pris au piège, il va peut-être me sortir de là ? Ouiiii ! Il me propose un dijo au comptoir, super ! Bouge, pas, j'arriiiiiive ! Ah oui, j'adooooooooore la grappa !

Trois grappas bien tassées plus tard, je suis devenue la meilleure amie du patron, accoudée décontractée au comptoir, quand Emmanuelle rentre dans la pizzeria. « Aaaaah !!! Emmanuelle, ma copine ! Toi qu'es italienne, tu dois aimer la grappa ! Viens boire un coup avec nous ! » Je vois alors le regard de Emmanuelle qui va de moi à un point quelque part derrière mon épaule...

Meeerde. L'architecte. L'avais complètement oublié çui-là.

Je me retourne précautionneusement pour voir mon architecte, debout, raide comme un piquet, en plein milieu du resto... Un magnifique arrêt sur image, digne des plus grandes contestations sportives. Bon, en même temps, ça le change pas trop des trois précédentes heures, ou, en fait, à quelques variantes près, il avait la même position.

Ça, c'est fait.

CHOUCHOUNET PARFAIT

Cette fois, sur quoi je tombe pas ? Un bel homme, poli, galant, attentionné, généreux... qui m'a occupée pendant quelques mois. Pour un résultat discutable, certes, mais au moins, on pourra pas dire que j'ai pas essayé.

Malgré la flamboyante réussite de ma Quête, je ne me démotive pas, et je retourne au charbon... Pour une fois, c'est moi qui contacte ce monsieur la première. Il n'avait presque rien mis sur sa fiche Meetic, mais quelque chose dans sa photo m'avait plu (il était couché dans l'herbe avec un chouette sourire). Je lui envoie un message grâââcieux (au fil du temps, je me suis rendu compte qu'il fallait VRAIMENT être très très très subtile avec les garçons : trop *pushy*, ils prennent la fuite, trop drôle, ils répondent pas).

Bref, j'écris : « Dans votre profil, tout ce que je retiens, c'est que vous aimez le farniente et les bonbons acidulés. Des détails, me direz-vous, mais l'essentiel est parfois dans les détails... » La technique a payé, puisque Monsieur me répond, et me propose de converser sur le mail. Il me donne son adresse, qui je l'avoue, me laisse un peu chiffonnée : 69centaure69@machintruc.com. Vous allez encore penser que j'ai mauvais esprit : déjà un 69 dans un pseudo, je trouve ça moyen, mais deux et avec centaure au milieu, je trouvais que c'était franchement lourdingue.

Bon, je me dis que je vais quand même pas m'arrêter à ce détail, et s'ensuivent quelques échanges TRÈS mollaçons sur le mail. Poli, galant, machin tout ça, mais plus, ça serait trop. Du « Merci pour votre aimable message » à « À votre disposition pour définir notre rdv » en passant par du « Bien cordialement » (si, si, c'est possible), ça ne sentait pas son exaltation torride (ce qui, entre parenthèses, ne cadrerait pas trop avec le 69centaure69). Je sais que je suis difficile : quand un gars m'écrit « cc » ou « tentée ? », je râle comme un pou. Là, j'en ai un poli qui fait des phrases et je trouve ça chiant. Mais vous voyez ce que je veux dire : un peu d'élan ne nuirait pas au projet. Bon, si ça se trouve, le gars, il est pas doué avec le virtuel/rédactionnel, il se révélera peut-être dans la vraie vie. Donc rendez-vous est calé.

Le premier rendez-vous est fixé pour un café. Quand il arrive, je vois un type grand, beau, hyper stylé, avec des yeux mâââgnifiques. Encore mieux que sur sa photo, qui était déjà plus que pas mal. Vu la manière dont les choses avaient commencé, j'étais jusque-là moyennement motivée, légèrement vautreée sur ma table de bistrot. Du coup, je me redresse, je bombe machinalement le torse (réflexe idiot de fille, car vu le volume dudit, je manque de renverser la moitié de la table au passage, j'arrive à éviter la catastrophe, ouf), je bouge un peu les cheveux et je pète mon plus beau sourire (tant qu'à faire, hein).

S'ensuit un papotage de deux heures et demie. Très bon moment pendant lequel le sujet de l'adresse mail vient sur le tapis (je sais, ça n'est pas arrivé par miracle, j'y ai un petit peu contribué) et Monsieur me dit : « Ah oui, je sais que ça peut poser question, mais je suis né en 1969 et je suis passionné d'équitation, alors voilà. » Hé bé me dis-je, t'avais mauvais esprit, tu vois. C'est vrai qu'à force de croiser des Lapéniche, des Longfort, Komcedur et autres Gazmeur, on finit par voir le mâle mal partout. Monsieur est enchanté de notre rencontre, me le dit en des termes très élégants et me propose de nous revoir très vite.

Je repars donc toute guillerette de ce premier rendez-vous.

Le deuxième rendez-vous. C'est là que Chouchounet Parfait s'est vu attribuer cette appellation (d'origine très contrôlée, *of course*). Car à ce deuxième rendez-vous (un déjeuner), Chouchounet Parfait fait preuve d'une galanterie exquise, assortie d'attention, de gentillesse, d'intérêt pour ma petite personne, j'en passe et des meilleures. Heureusement, pasque entre le premier et le deuxième rendez-vous, les mails avaient à nouveau atteint des sommets de poussivité (je sais, ça existe pas comme mot, mais je trouve qu'il va bien là) inconnus jusque-là. À tel point que j'en ai conclu qu'il fallait que je textote ou carrément téléphone (une folie) pasque là, sinon on va jamais s'en sortir. Y'a un moment, il faut prendre les choses en main. Arf.

Les bases de la prise en main étant posées, c'est moi qui, au bout de dix jours, avais proposé (de manière assez *pushy*, il faut bien le dire), un second rendez-vous. Second rendez-vous au terme duquel je liste ses qualités :

- Il a les yeux qui pétillent.
- Il est attentionné.
- Il est craquant.
- Il aime les chats et les desserts au chocolat (je sais, je suis un cliché ambulant).
- Il envoie des messages pour relation sur la durée et pas de plan Q.
- On rentre dans le niveau compétition de chouchounet, quoi.

On peut donc discerner dans cette petite liste un certain enthousiasme. Bien que je sois restée sur ma faim côté rapprochement stratégique : à peine un petit touchage de doigts de rien du tout, mais je me suis dit pourquoi pas, s'il le sent comme ça...

Préparation du troisième rendez-vous. Re-belote : bien que Chouchounet Parfait se montre très enthousiaste pendant les rencards, entre les deux, re-conversations mollassonnes, re-sms qui disent rien, je suis re-*pushy* pour un nouveau rendez-vous et gnagnagna et gnagnagna. Et là, je me dis, ma fille, c'est la troisième rencontre, va falloir acter un peu, pasque sinon, on va se retrouver bloqués comme dans *Un jour sans fin*, à revivre éternellement les mêmes trucs sans en sortir.

Je propose donc un rendez-vous en soirée, visualisant déjà le petit resto romantique où je vais pouvoir mettre mon plan machiavélique à exécution, à savoir, en gros, provoquer un touchage de langues et s'il n'y a pas, lui sauter dessus, tout simplement, vu qu'il me plaît quand même beaucoup, le Monsieur. Et que cela semble réciproque (même s'il ne le montre pas dans les faits). J'ai par conséquent bien envie de passer à l'étape suivante. Quand je propose de se voir un soir, il me dit : « Ah oui, on pourrait aller au ciné ! » Pô grâv, me dis-je, au ciné aussi, il peut y avoir touchage subreptice.

S'ensuit le choix du film. Là, je dois dire que je me suis un peu inquiétée pour la suite des événements. À ma proposition de voir *Drive*, il me sort : « Ah non, moi j'aime pas les films comme ça hyper violents avec des meurtres et du sang. » Hum. Vu que moi je voulais pas voir un film sentimental à la con et qu'il avait déjà vu *The Artist* qui venait de sortir, on a transigé sur *Les Marches du pouvoir* de et avec George Clooney et Ryan Gosling (je me suis dit à l'intérieur de moi qu'au moins, ça serait toujours ça de pris). Il me propose d'aller dans un cinéma à côté de chez moi. Et me sort, tenez-vous bien : comme ça, je viens en voiture et je pourrai te raccompagner ensuite. Là je me dis et meeeerdeuuuu encore un homme à ouature. Rhâââ, c'est pas vrai ça.

Vous allez trouver que je fais une fixette sur la ouature. Vous auriez pas tort, mais je tiens tout de même à préciser ceci : je ne suis pas opposée à un transport (voire à des transports, si vous voyez ce que je veux dire...) en voiture. La voiture a tout plein d'avantages quand elle vous fait aller d'un parking à un autre parking, d'un point A à un week-end idyllique B, d'une ville à un lieu enchanteur de vacances... La voiture peut permettre de faire tout un tas de choses intéressantes (si je prends mes médicaments anti-goumi). Le problème, c'est que les mecs qui se déplacent en voiture à Paris ont souvent beaucoup plus de mal que moi à supporter les embouteillages. Moi, franchement, les bouchons, chercher une place, je m'en fous. Je suis assise, au chaud, je regarde les gens par la fenêtre, tout va bien. Mais, en général, Monsieur se met en mode cocotte-minute, râle comme un pou, klaxonne, souffle, soupire, bref, il me stresse. Voilà pourquoi j'aime pas la voiture à Paris. Sinon, ça va.

Chouchounet Parfait me propose donc de venir en voiture au cinéma place Clichy, un samedi soir. Projet qui, pour tout Parisien normalement équipé d'un cerveau, n'a pas de sens. Je voyais le coup que j'allais attendre comme une conne pendant des plombes devant le ciné sous la flotte pendant qu'il tournerait indéfiniment à la recherche d'un timbre-poste dans lequel encastrier son gros 4x4 (ouais, en plus). Je parviens à grand-peine à le dissuader de mettre ce plan à exécution en argumentant qu'il ne trouverai JAMAIS de place (chose qui lui avait semble-t-il échappé).

Chouchounet se trouve fort dépourvu par mon argument et me demande d'un air complètement perdu comment faire pour rejoindre la place Clichy en... MON DIEU ! OUI ! Il faut bien le dire, prononcer le mot honni... transports en commun !!! Je lui expose calmement et posément ce à quoi il va devoir faire face, un truc de dingue :

- Aller à pied jusqu'au métro Bourse.
- Prendre la ligne 3, direction Pont de Levallois.
- Descendre à Saint-Lazare.
- Faire le changement et prendre la ligne 13.
- Descendre à Place de Clichy.
- Aller à pied jusqu'au cinéma, soit 1'30 de marche, à la louche.

Une folie.

Sur ce, Chouchounet Parfait me demande d'un air candide : « Mais, vu qu'on va à la séance de 20h00, tu crois qu'il y aura encore un métro pour rentrer après le film ? »

Je vous jure, j'ai failli tomber de ma chaise, convulser et avaler ma langue.

Car, outre la méconnaissance absolue des horaires de la RATP (qui fonctionne le samedi jusqu'à 2h00), cela ne dénotait pas de projets très enthousiasmants s'il envisageait de s'enfourguer direct dans le métro à peine le film terminé. Mais bon. Je me suis dit que le stress le submergeait vu l'aventure qui l'attendait et qu'il serait bien temps de l'amener à rejoindre ses pénates un peu plus tard, une fois qu'il serait au pied du mur.

Après avoir calé le choix du film, l'horaire et le mode de transport, j'avais plus de batterie, mais je me suis dit que, au moins, on pourra pas dire que j'aurai pas essayé.

Le jour J, je passe trois plombs à choisir une tenue qui dit : « Non Monsieur, je ne suis pas une gourgandine, mais je suis une fille qui aimerait quand même bien qu'il y ait un peu de touchage si c'était possible, et pas dans trois siècles. » Donc, pour vous la faire courte : de la sobriété noire de tout partout, mais un décolleté que c'est pas possible de passer à côté, à moins d'être Mister Magoo.

Nous nous retrouvons au ciné, Chouchounet Parfait légèrement tourneboulé par la grande aventure qu'il venait de vivre (évidemment, il s'était trompé d'entrée pour le ciné, sans doute désorienté par les cahots qu'il venait de subir dans la rame...). Le film se passe gentiment (j'arrive péniblement à dissimuler le sourire idiot que j'arbore pendant deux heures à avoir, sur le même écran, George Clooney et Ryan Gosling). Et à la sortie, Chouchounet Parfait, à ma grande surprise, propose d'aller dîner. Ben oualààà, quand il veut ! On va peut-être pouvoir avancer un peu (vu qu'au ciné, à part vague frôlage de triceps, il s'était pas passé grand-chose).

On va donc dans un resto de mon choix (très rapidement, je fais le tour de ce que j'ai en stock pour choisir un petit resto assez intime, pas trop éclairé ni bruyant, délicieux, mais pas trop cher non plus, qui veut dire : je suis une fille raisonnable, qui aime les bonnes choses, mais qui ne cherche pas forcément à se faire inviter dans des lieux indécentement luxueux aux frais de la princesse. Voui, y'a des restos qui disent ça.)

Au resto... ben, ça reste mollasson. Toujours charmant, gentil, attentionné, machin tout ça, mais poussif, voire chiant. En effet, Chouchounet Parfait a une très forte tendance à ne parler que par proverbes et expressions toutes faites (genre Neige en novembre, Noël en décembre et autres histoires de tisons et de balcons.) Celle qui m'a achevée, c'est le coup du verre à moitié plein ou à moitié vide. Moi, mes verres, ils sont toujours soit pleins (brièvement), soit vides (plus souvent), jamais entre les deux ; ça existe pas, dans aucun monde connu.

J'ai tenté quelques petites blagounettes subtiles (pas de la grosse blague de coussin péteur, de l'anecdote fine, cocââsse), sans succès. Apparemment côté sens de l'humour, c'était pas ça (jusque-là, j'avais attribué ça à la gêne des premiers rencards...). Me v'là bien avec ce garçon tout beau, tout plein de qualités de tout partout, à qui je plais visiblement, mais qui semble quelque peu coincé, pas drôle et

pas franchement rock'n roll. Du coup, je fonde tous mes espoirs dans le touchage, car un roulage de pelles d'anthologie (ou cauchemardesque) peut clairement faire pencher la balance d'un côté...

D'autant, que, pour tout vous avouer, je m'étais mise à sérieusement fantasmer sur Chouchounet Parfait au niveau sesquel depuis que j'avais découvert que c'était un homme à moignons. Au niveau digital. Il y avait eu interruption des doigts, à plusieurs reprises : il manquait les bouts supérieurs. C'est atroce, j'ai honte, mais ça me faisait de l'effet. On était au restaurant et je regardais ses mains en me demandant... Je pouvais pas m'empêcher de penser à ce que ça ferait... dedans. Quand même, des fois, je me trouve pas normale de penser à des trucs comme ça en mangeant un hachis Parmentier.

Après le resto, Chouchounet Parfait, en galant homme non motorisé qu'il est soudainement devenu, me propose de me raccompagner à pied chez moi (ce qui dénote d'une belle motivation, vu que ça lui rajoutait deux stations de métro à son épopée de retour). Nous continuons à deviser sur le trajet et, arrivés devant ma porte, comme disait ma grand-mère, c'est là que les Athéniens s'atteignirent. Sauf qu'ils atteignirent que dalle. Pas de touchage, pas de roulage de pelles, pas de galoches, rien, nada, macache, niet, oualou. Y me claque la bise et me dit qu'il a passé une très bonne soirée et espère me revoir bientôt... Mmmoui me dis-je en mon for intérieur... pas gagné-gagné non plus, mon gars, si ça continue comme ça.

Après ces péripéties de dingue, j'avoue que je commençais à sérieusement me démotiver sur Chouchounet Parfait. Un peu lassée, dirons-nous. Mais visiblement, Chouchounet Parfait, lui, ne lâchait pas l'affaire. Il montrait une motivation insoupçonnée, tout en ne proposant rien, ni ne faisant avancer le débat de façon tangible. Les échanges de sms sont toujours aussi passionnants, et atteignent des sommets rares. Je vous fais un petit *best of* :

- « J'ai été chez le dentiste, l'anesthésie était trop forte »
- « Je suis encore chez le dentiste »
- « J'ai choppé une petite crève, je vais essayer de me reposer un peu »
- « J'ai dévalisé le pharmacien »
- « Je traîne toujours une petite crève »

...

Je sais que les garçons sont de grosses tafiolles dès qu'il s'agit de santé, mais quand même. Quand même. Moi qui suis, comme vous pouvez vous en douter, une bonne nature, plutôt enjouée en général, je commençais à frôler la neurasthénie. Chaque échange me mettait dans un état de torpeur proche de la narcolepsie. Quand j'ai eu envie d'ouvrir le gaz, je me suis dit, faut faire quelque chose (déjà, acheter une gazinière). Au bout de deux mois de ce régime et 91 sms de part et d'autre, j'ai donc dit à Chouchounet Parfait qu'il valait mieux qu'on en reste là...

J'avais laissé Chouchounet Parfait en plan début janvier. Je pensais bien ne plus jamais avoir de nouvelles de lui. C'était sans compter sur sa motivation hors du commun (pour faire quoi, on se le demande toutefois...). Lors de l'une de nos conversations, j'avais parlé d'un cours auquel j'assistais, et j'avais lâché sans m'en rendre compte suffisamment de détails pour qu'il trouve où c'était. Et v'la t-y pas qu'un beau soir de mars, les copines me disent : « Tiens, c'est bizarre, y'a un mec sur le trottoir, il a l'air de vouloir te parler. » Je me retourne en pensant que ça doit forcément être une erreur (les beaux gars qui tapent au carreau de manière impromptue ne font malheureusement pas partie de mon quotidien) et qui je vois planté là sur mon trottoir, avec un sourire jusqu'aux oreilles ? Hein, dites, hein ? Mon Chouchounet Parfait.

Comme je suis une fille polie, je sors lui dire bonjour, et là, je suis sciée : il irradie littéralement de bonheur, il est tout souriant, il a les yeux qui pétillent, et il semble tellement content de me voir... que ça me fait quand même kék chose. Et le gars (qui a, précisons-le, mon numéro de téléphone, mon mail et mon nom) me dit qu'il passe là toutes les semaines et regarde si je suis pas dans les parages. Ça pourrait faire son truc de psychopathe mais là, ça fait son petit effet, il faut bien le dire, dans le style que les filles elles

aiment bien : le gars qui fait preuve de ténacité, qui fait genre je passais par là alors qu'il fait le pied de grue par - 12 000 °C tous les vendredis depuis trois mois dans l'espoir fou d'apercevoir le bout de tes cheveux, tout ça tout ça. Pour un peu on se croirait dans *Retour à Cold Mountain*. Ou dans *Orgueil et Préjugés*. Carrément.

Je précise que cette rencontre a eu lieu à un moment où, pour diverses raisons, j'avais bien besoin d'un peu d'élan, de quelque chose de joyeux et de porteur. Et j'avais mon Chouchounet Parfait là, avec la tête d'un Labrador à qui on vient de lancer la plus magnifique baballe de tous les temps. Moi, je pense que je devais avoir la tête du chat qui a malencontreusement laissé s'échapper la souris sous le frigidaire, et qui la voit soudain ressortir de sous la machine à laver. On était donc magnifiquement en phase, je dirais.

S'ensuit un échange de banalités (oui, malgré tout, on change pas une équipe qui gagne) pendant lequel on se serait cru à Fukushima : ça irradiait de partout et les compteurs Geiger devaient péter les records tellement y'avait de la radioactivité dans l'air. On était tous les deux plantés comme des cons sous la flotte avec un sourire idiot à se parler, tellement qu'on se serait cru dans *Quatre mariages et un enterrement* (je vous rassure, ni mariage, ni enterrement à venir). J'arrête avec les références de films d'amoûûûr, ça va devenir lourd.

Je ne sais pas ce que je lui ai soudain trouvé de plus qu'il avait pas avant. La probabilité qu'il ait arrêté d'être chiant me paraît extrêmement faible... ou alors sinon (hypothèse plus plausible), j'ai ressenti une grosse bouffée positive au niveau du vécu de mon ego, délicieusement caressé dans le sens du poil de voir que ce garçon développait quand même une certaine énergie pour me revoir. J'avais oublié les sms mollassons, les soirées où il se passe rien et les claquages de bises. Comme tout un chacun, je ne me rappelle que de ce qui m'arrange.

Après avoir eu une chance au grattage, j'avais donc une chance au tirage (je sais, la métaphore est particulièrement distinguée), et j'étais déterminée à pas la laisser filer. J'ai donc décidé que je voulais en avoir définitivement le cœur net et voir si (allez, une petite liste) :

- Chouchounet Parfait était capable de franchir l'étape claquage de bise ;
- Si, une fois cette étape franchie, la suivante serait intéressante ;
- Si passée l'étape « intéressante », il deviendrait subitement hilarant comme par magie ;
- Si ce n'était pas le cas, est-ce que j'arriverais à m'en accommoder.

En gros, énorme remise en question de ma part : est-ce qu'un gars muni de certaines qualités indiscutables, mais démuné d'autres jugées jusque-là essentielles peut quand même faire l'affaire ? Et, plutôt que de rêvasser comme une gourde au coup de foudre, à l'alchimie et à toutes ces sortes de choses qui ont autant de probabilités de survenir que de trouver un plombier dispo quand on en a besoin, est-ce qu'un Chouchounet à moitié Parfait peut entraîner de ma part un glissement progressif vers quelque chose, qui, selon les bonnes conditions de température et de pression, pourrait s'apparenter à... rhââ, oui, j'ose prononcer le mot... un sentiment ????

Vous pouvez constater que j'avais fait un véritable chemin de Compostelle intérieur.

Après quelques échanges, je propose donc à Chouchounet Parfait d'aller « boire un verre » avec la ferme intention de ne pas limiter la soirée à la dégustation feutrée d'un petit Martini mais de jouer les prolongations et de laisser mon sens de l'humour, mon mauvais esprit et mon peu d'enthousiasme pour les déplacements motorisés au placard. Genre, je fais ma fille tout bien comme il faut et on voit ce qui se passe : je dois en avoir le cœur net.

Je résume la soirée :

19h00 : RV pour boire un verre dans un bar près de chez lui.

21h00 : Resto.

00h00 : Il propose de me raccompagner en voiture chez moi, proposition que j'accepte avec enthousiasme (qu'est-ce qu'on ferait pas).

00h05 : Sur le trajet du parking, je lui saute dessus et je lui roule le patin du siècle. Ça, c'est réglé.

00h15 : Il est pas parti en courant, il ne s'est pas évanoui, il a un sourire idiot sur les lèvres. J'en conclus que mon initiative était judicieuse.

00h30 : Il se gare en bas de chez moi et je lui propose de manière pas du tout détournée ni subtile ni rien de monter. Allez hop, on traîne pas.

02h30 : Après avoir disputé une épreuve qui s'apparentait (en moins péchu) aux jeux paralympiques, je me dis que vu que l'étape « intéressante » ne se révèle pas, mais alors, pas du tout, « intéressante » et que la probabilité que Chouchounet Parfait devienne soudainement hilarant et rock'n roll est malgré tout très faible, je suis pas dans la merde, tiens. J'avais fantasmé sur ses moignons et résultat, il est laborieux du cul. La non-utilisation pertinente du moignon, franchement, j'ai trouvé ça décevant. Et le problème, c'est que Chouchounet Parfait n'utilise rien avec pertinence. Alors, on est bien d'accord, on s'est pas juste touché du bout des doigts (hahaha), il y a eu rentrage à l'intérieur, mais avec retenue. Un peu trop, même, voyez.

Le lendemain, j'aurais pu me dire « Pffff, tout ça pour ça » et laisser tomber. Mais non, c'est con, quand je tiens un truc, tel un Pit-Bull teigneux, je le lâche pas. Je pense que cela relève d'un inaltérable optimisme et d'une foi absurde en l'être humain. Malgré toutes les évidences, je crois toujours que :

- Les choses peuvent s'arranger.
 - Les gens peuvent s'améliorer.
 - Les ratages peuvent se muer en succès.
 - Les plans foireux peuvent devenir des bons coups...
- et toutes ces sortes de choses.

Partant de ce principe, j'ai persévéré. D'aucuns diraient que je me suis entêtée, voire acharnée, voire que je me suis embarquée dans une entreprise qui s'apparentait à un massage cardiaque sur un corps embaumé, mais bon...

J'ai donc revu Chouchounet Parfait trois fois après cette « merveilleuse » soirée. Sur ces trois fois, il a quand même trouvé le moyen de me re-claquer la bise deux fois (sans commentaire) et j'ai revu son prépuce (et son postpuce aussi) une fois. Opération à nouveau dénuée de tout intérêt. De son côté, Chouchounet Parfait semblait malgré tout toujours aussi accroché, désireux de me voir, charmant et tout et tout...

Puis les choses ont commencé à sentir le roussi. Je ne vous raconterai pas de carabistouilles : c'est clair que ma motivation n'était pas au top. Mais au point où j'en étais, j'allais plus lâcher l'affaire. Car, dans une espèce d'incroyable *twist* de la réalité, j'avais réussi à m'auto-persuader que c'était pas si important que ça, le sexe. Moi. Hahaha.

Coups de fil et sms réguliers passionnants s'échangeaient donc toujours, quand un beau jour, à ma proposition de se voir prochainement, je me suis vu répondre : « Certainement ». Ça paraît pas comme ça, mais ce « Certainement » a été la cerise qui fait déborder le vase. « Certainement » n'est pas un mot que j'emploie. Jamais. Même dans le boulot. Jamais de jamais de nulle part. Je trouve que « Certainement » est un mot mou, qui va avec une prononciation molle. Quand je veux évoquer la notion, je dis « Évidemment » ou « Carrément » ou « Je veux ». « Certainement », c'est une mollesse balladurienne, voyez ?

Ce « Certainement » m'a fait réaliser que l'affaire était irrécupérable. Et, alors que j'attendais de revoir Chouchounet Parfait pour mettre les pieds dans le plat et débrancher le respirateur artificiel, qu'est-ce qu'il m'envoie comme sms ? hein ? je vous le donne en mille ?

« Je ne suis pas très assidu auprès de toi en ce moment, je suis désolé, tu n'y es pour rien. Je ne me sens pas bien à l'approche de la cinquantaine, j'ai pas trop le moral, je ne sais pas ce qui m'arrive. »

Les points de suspension me manquent pour exprimer l'abîme dans lequel j'ai chu. Un voile noir est descendu devant mes yeux et mon pouls est tombé à 42. Fugacement, je me suis demandé où était le défibrillateur et s'il y avait moyen que Sophie, ma voisine infirmière, me fasse une piqûre d'atropine.

Je suis restée la bouche ouverte et les yeux globuleux à regarder mon Nifoune, pendant que mes petites neurones turbinaient à plein gaz. Ça m'a pris un peu de temps (je rappelle ma dyscalculie avancée), mais j'ai quand même fini par arriver à cette conclusion : si 69centaure69 avait choisi ce pseudo pour cause de naissance en 1969, comme il me l'avait dit, ça lui faisait du 43 ans. Donc :

- soit il a raconté des bobards sur son âge et en fait il a 49 ans 3/4 (pas le plus grave) ;
- soit il avait bien une intention « 69 année érotique » dans son pseudo et s'est dégonflé au dernier moment dans ses explications (ce qui serait plausible au vu de son potentiel érotique, il s'est peut-être rendu compte que c'était un peu présomptueux) et, au lieu de dire qu'il était né à Lyon, n'a trouvé que ça comme explication plausible de rattrapage de dernière minute (d'accord, j'extrapole un peu) ;
- soit il a la PLUS LONGUE dépression pré-cinquantaine de la terre ;
- soit c'est l'excuse la plus pourrie qu'il ai trouvée pour me planter là ;

Par ailleurs, outre la problématique « approche de la cinquantaine », je dois dire que le concept je-m'acharne-pendant-des-jours-à-maintenir-le-contact-puis-après-avoir-été-largué-en-douceur,-je-reviens-à-la-charge-trois-mois-plus-tard,-je-fais-preuve-d'une-détermination-digne-des-Forces-spéciales, tout ça pour me sortir « j'ai pas envie de te voir pasque j'ai pas le moral », franchement. Non mais FRANCHEMENT. Alors que c'est pas pour dire, mais je pense, sans me vanter, que je suis un très bon antidépresseur.

En considérant toute l'énergie que j'avais déployée, j'étais super énervée et j'ai pas répondu. Ça m'a paru plus prudent, faute d'écrire quelque chose de VRAIMENT pas gentil. Évidemment, Chouchounet Parfait revient à la charge (MAIS ENFIN BON SANG POURQUOI ???), en s'étonnant de mon silence (nan, sans déconner...). Je vous assure que j'ai vraiment dû me cramponner à mon téléphone pour pas lui répondre : « Ben va te mettre deux Lexo et trois Prozac dans le cornet et on en recausera dans sept ans quand tu auras franchi le cap de la cinquantaine. » Comme je suis trop gentille comme fille, j'ai juste écrit : « Je vois pas quoi te répondre » (quand même).

Ben oui, qu'est-ce que je suis sensée répondre à « j'ai pas envie de te voir pasque j'ai pas le moral » ? Car, soit :

- il sait pas ce qu'il veut (et c'est chiant) ;
- il est dépressif (et c'est pas rigolo) ;
- il est bipolaire (et ça craint carrément) ;
- il s'est passé un truc et il veut pas dire quoi (et ça me soûle) ;
- il trouve que finalement je l'intéresse pas (et c'est son droit) ;
- il a été enlevé par les extraterrestres à 20 ans et ils viennent seulement de le relâcher après lui avoir fait un lavage de cerveau et il vient de se rendre compte à presque 50 ans que ces trente dernières années lui ont échappé et ça lui fout un gros coup de mou. Ce qui serait légitime mais, je le reconnais, peu plausible.

À cette réponse sans réponse, Chouchounet Parfait m'écrit : « Est-ce que je peux t'appeler ? » (youpi, je sens la conversation qui va me mettre en joie). Je réponds toutefois oui (sobre et prudent).

Ces sms resteront notre dernier échange.

Dingue, non ?

VALMONT

Les liaisons n'ont pas été si dangereuses que ça avec Valmont... et n'ont pas mené à grand-chose.

Dommage, il était rigolo.

Tout a commencé le 25 avril à 21h23, quand j'ai reçu ce message :

« Objet : Bonsoir, pluvieux... mais heureux

Aimerais vous lire et découvrir... j'envoie photo si mail. Obligé d'être un peu discret *because of my job...*

Beau mec de 48 ans, brun, yeux verts etc. bref pas trop vilain...

La suite if U wt

Cordialement »

D'accord, à froid, ça fait un peu j'me la pète, mais sur le moment, j'avais trouvé ça cohérent. Au royaume des aveugles, les borgnes ont toutes leurs chances.

L'annonce du gars disait ça : « Je vous aime... Érudites et troublantes... Chiantes, très élégantes... Éléance de l'âme... du vague à l'âme... aussi. »

J'me dis aussi sec : érudite, troublante, chiante et élégante, c'est tout moi ça (enfin, pour troublante, chuis pas sûre-sûre, mais on va pas tâtilonner à un mot près). Zou, on y va, je lui donne mon mail. Quelques heures plus tard, je reçois deux photos d'un gars plutôt pas mal (si on peut en juger avec des lunettes de soleil sur le nez) sur un voilier. Ça fait genre aventurier des mers, je visualise instantanément Fletcher Christian en train de se faire fouetter par l'infâme lieutenant Bligh sur *Le Bounty* (mmm). Fletcher me propose direct un rencard pour le lendemain. Zut, j'étais pas dispo avant la semaine suivante. Là, il m'annonce : « Nous aurons donc des échanges épistolaires car je vais partir en voyage une dizaine de jours en voilier. Je vous enverrai quelques extraits de mon carnet de bord et nous nous découvrirons au fil des mots... Quelques images de vous me feraient grand plaisir aussi... À très bientôt le plaisir de vous lire. »

Aaarrgggl

Et à la réception de mes photos : « Merci pour ces images qui m'accompagneront... »

Re-Aaarrgggl

C'est pas pour dire, mais ça commençait dans le gracieux. À cause des « échanges épistolaires », je lui attribue Valmont comme surnom. Après, pas de bol : quand il rentre, je pars. Bon, finalement, on finit par arriver à se caler un rencard le 25 mai. Une heure avant, il s'annonce en retard et propose de m'inviter à dîner pour se faire pardonner... Ce que je trouve particulièrement bien joué dans le genre double effet Kiss Cool : Monsieur se montre gentleman, tout en annonçant direct qu'il a l'intention de passer la soirée avec toi et pas de filer à peine le verre sifflé. Bien.

Je m'encastre à la terrasse d'un café et Valmont arrive assez vite. Ma foi, il a raison de se la péter pour son physique. Un look de baroudeur des mers (rrrrr) grisonnant, les yeux verts, un sourire enjoliveur, bref que du bon. Il est guilleret et souriant et nous entamons aussi sec une conversation joyeuse et détendue comme si on se connaissait déjà. Je commence donc à pétiller de l'intérieur comme si j'avais avalé une poignée de bonbons qui pétillent de quand on était petits. J'avais déjà commandé un verre de rosé, on en boit un deuxième, puis un troisième. Il commande des tapas, on parle, on rigole... enfin tout roule, quoi. Après ces débuts prometteurs, il lance : « Et si on allait dîner ? » que je trouve assez optimiste, vu qu'on s'est déjà tapé des tapas et siffloté quelques verres. Là, la soirée idyllique dérape un chouïa quand je me lève de ma chaise. Le truc couillon par excellence : je sais pas comment ça s'est fait, mais ma ceinture de pantalon s'est coincée dans le dossier, ce qui fait que je me suis levée avec la chaise accrochée au cul. De la classe, de l'élégance, du glamour, quoi. Du coup, mon voisin de derrière manque de peu d'être empalé... Moi, je me débats avec ma ceinture et ma chaise pendant que Valmont, très galant homme, regarde l'horizon en faisant genre j'ai rien vu. J'arrive de peu à éviter de balayer toute la terrasse avec

ma chaise, je me désincarcère, je retrouve ma dignité (du moins ce qu'il en reste), et nous voilà partis pour le resto.

Là, Valmont, qui semble au moins aussi alcoolique que moi, commande direct à nouveau deux verres de rosé. À partir de ce moment, j'ai arrêté de les compter. La soirée continue, de plus en plus agréable, faite d'un charmant badinage. Malheureusement, les méfaits de l'alcool ont commencé à se faire sentir...

Car c'est là que j'ai fait ce qui allait devenir l'historique triplette de la mort : le coude-la chatte-le rat.

D'abord, alors que nous commençons à gentiment flirter, je fais mon geste à emballer : en regardant le gars de mes grands yeux bleus tout pleins d'attention pour les choses passionnantes qu'il me raconte, et tout en souriant de toutes mes dents magnifiquement pivotées/couronnées par mon dentiste chéri qui est parti aux Maldives durant un mois uniquement grâce à moi, je pose mon menton sur ma main (et donc le coude sur la table). Ce qui permet, en un seul geste, d'avoir l'air captivé et en plus de cacher mon double menton. *Win-win*, quoi. Sauf que, coup classique de fin de soirée (que celui à qui ça n'est jamais arrivé me jette le premier verre), mon coude rate la table. Ce qui me donne instantanément l'air encore plus bourré que je ne le suis déjà.

Ensuite, la conversation courant sur divers sujets passionnants, je parle de mon chat (enfin, vous savez que c'est une chatte. Mais je fais semblant que c'est un mâle pour lever toute équivoque dans une conversation mondaine). Et là, tu l'crois, tu l'crois pas, je sors : « Je suis partie en vacances une semaine. Ma chatte est restée toute seule à la maison, du coup, elle est au taquet pour les câlins. » Et de deux, bravo.

Enfin, je me finis dans la grâce absolue, en parlant de mon immeuble, et en disant qu'il y a des rats dans la cour (ça aussi, je devrais pas, mais essayez, vous, de trouver des tas de sujets passionnants à aborder avec un inconnu au bout de cinq heures de conversation). Valmont me dit alors : « T'as pas peur ? » et là, grandiose (si, si, je me force mon propre respect), je réponds : « Oh tu sais, moi, du moment que c'est un mammifère et qu'il est poilu, ça ne me pose pas de problème. » Si.

En effet, dans un souci de précision zoologique, je voulais ainsi indiquer que je pouvais éventuellement avoir des problèmes avec les animaux qui ne sont pas de la classe des mammifères (je citerai en premier lieu les arthropodes) ou avec les mammifères non poilus dont je ne suis pas particulièrement coutumière, du type orque ou baleine. On conviendra toutefois qu'il est assez peu probable que j'en croise un dans une cour d'immeuble du 18^e arrondissement. Mais bon.

Malgré la triplette de la mort, Valmont n'est pas parti en courant. Et il m'a pris par l'épaule et il m'a enlacée et on s'est embrassés et je lui ai proposé de venir voir ma porte (c'est mon estampe japonaise à moi. J'ai fait une super déco sur ma porte d'entrée. Alors je raconte ça aux mecs, ce qui prouve à quel point je suis une fille douée de ses mains – sous-entendu subtil – avec un goût exquis et une âme de rebelle qu'elle-en-a-rien-à-foutre-de-faire-une-déco-de-la-mort-sur-une-porte-d'immeuble-que-théoriquement-tout-le-monde-est-censé-avoir-la-même-d'un-bordeaux-moche).

Les heures qui suivent furent fort agréables, car Valmont s'avère très compétent (même chargé au rosé), en plus d'être drôle. On est dans de la galipette joyeuse, qui est suivie de la promesse de se revoir très vite : chouette. S'ensuivent des sms tout choupinous et/ou drôles. Bref, je commençais à me fendiller un peu sur les bords pour le beau Valmont.

Mais la promesse est partie aux oubliettes à coups de reports et annulations sous divers prétextes. Elle a toutefois fini par se concrétiser trois semaines plus tard. Bon.

Après, reports et annulations reprennent. Malgré mon fendillage, ça commence à me gonfler sévère. Je le trouve pas franchement empressé, d'autant que mon fendillage avait été quelque peu colmaté après notre dernière entrevue, où je le trouvais nettement plus dans une dynamique Plan Q que dans un début de quelque chose qui aurait éventuellement pu, selon les conditions de température et de pression, devenir sympathique.

Le manque de constance de Monsieur commence à me refroidir, vu qu'il était censé être libre,

disponible et prêt à envisager quelque chose. En effet, Valmont m'avait pas mal parlé de lui et les infos à ma disposition étaient :

- Divorcé (hum).

- Vit en colocation (ALERTE HOMME MARIÉ QUI CLIGNOTE) avec un médecin (sachant que, lorsqu'il m'a sorti comme excuse foireuse « J'ai eu une crève de tous les diables, j'ai été obligé d'aller chez le médecin », je lui ai répondu : « Ah, mais pourtant, tu en as pas un sur place ? » Il a eu le regard d'un petit hérisson face à un camion sur la Nationale 7).

- A un métier qui l'amène à beaucoup voyager en province (re-hum).

Je me dis que je vais donc vérifier un peu tout ça en faisant une recherche sur sa photo dans Google Images (très pratique quand on n'a pas le nom du gars).

Google me sort les profils Viadeo, LinkedIn, Facebook, je vous en passe et des meilleures (il est pas très prudent, le gars, d'utiliser la même photo pour ses fredaines et pour le boulot, j'dis ça, j'dis rien). Toutes les infos confirment ce que Valmont m'a raconté, c'est déjà ça. Au moins c'est pas Xavier Dupont de Ligonès qui s'est fait refaire le portrait.

Mais là, patatras. Alors que je faisais de la spéléo dans mes messages Meetic pour continuer mon travail d'enquête, je tombe sur un de ses anciens messages. Et je constate que son profil s'est soudainement orné d'une magnifique photo... Sachant qu'il n'en avait pas mis avant, je me précipite pour la voir (ben oui, on n'est pas d'bois ma bonne dame). Et là, qu'est-ce que je vois pas sous mes petits yeux ébahis ? La photo d'un bellâtre... qui n'est pas lui. Argl. C'est quoi cette embrouille ? Je fais pareil avec la photo de l'inconnu, je la passe par Google Images... qui me sort triomphalement... la fiche d'un Paul75011 inscrit sur jecontacte.com.

J'ai beau réfléchir, je n'arrive pas à comprendre l'intérêt de mettre la photo de quelqu'un d'autre sur son profil. Ne trouvant pas d'explication (oui, je suis neuneu parfois), je demande aux copines si elles auraient pas une piste. La première est que Valmont a refilé son abonnement à un copain, le fameux Paul75011 (ce qui me semble peu plausible) et la deuxième, bon sang, mais c'est bien sûr : Valmont est marié, il peut pas mettre sa photo sur Meetic au risque de se faire gauler. Mais comme sans photo, c'est beaucoup plus difficile de pécho, il en a piqué une sur le ouébe (ou a demandé à un pote qui est une grosse bombasse de lui filer la sienne). Je vous dis pas comment j'étais en pétard.

Pasque j'avais quand même bien commencé à en pincer pour Valmont, trouvant toujours une excuse aux excuses foireuses et espérant toujours finir par voir régulièrement ce gars drôle, intelligent, assez canon, porté sur le rosé et particulièrement compétent sous la couette. Le pire du pire, c'est que s'il me l'avait dit, je pense bien que j'aurais été capable de passer outre la partie « marié » de l'affaire (oui, j'ai une morale assez élastique quand il s'agit de gars drôles, intelligents, assez canons, portés sur le rosé et particulièrement compétents sous la couette).

Valmont restant toujours aux abonnés absents, je lui envoie un message sur le site, lui faisant subtilement remarquer que j'ai vu « sa » photo sur son profil. Pas de réponse. Monsieur ne fait même pas mine de jouer les puceaux effarouchés en trouvant une excuse capillotractée quelconque. Du coup, je me fends d'une missive particulièrement bien sentie, il faut bien le dire.

« J'ai passé deux excellentes soirées avec toi. Nos séances de galipettes furent très agréables. Tu es sympa et tu as le sens de l'humour. Voilà pour les points positifs. Pour le négatif : on ne peut pas dire que tu fasses preuve d'une assiduité fulgurante. Je te soupçonne fortement d'être marié. Ton profil Meetic s'est récemment enrichi d'une photo qui n'est pas de toi, mais qui correspond à celle d'un certain Paul75011 inscrit sur jecontacte.com. Ce dernier point me laisse totalement perplexe, je comprends pas ? (Vous noterez que je laisse là une question ouverte lui offrant une ultime occasion de trouver une explication plausible.) Je ne cherche ni Prince Charmant, ni mariage. J'ai juste envie de passer quelques bons moments avec un gars pas complètement bourrin. Se voir de temps en temps, un petit coup de fil/sms pas tous les 4 matins (sinon, ça me gonfle vite), quelques galipettes et voilà. J'ai pourtant pas

l'impression de demander la lune. Tu viens donc de foirer un plan Q régulier pas compliqué, c'est ballot. » (On est bien d'accord que c'est pas du tout comme ça que je voyais les choses, mais j'allais pas avouer qu'il m'avait brisé les ventricules, faut pas déconner. J'avais juste envie qu'il se bouffe les couilles à l'idée de ce qu'il venait de rater.)

Aussi incroyable que ça puisse paraître, j'ai pas eu de réponse pendant un mois, quand Valmont m'envoie ce sms : « Coucou toi, le vilain mufle t'embrasse et te souhaite un bon week-end. »

J'en suis tombée de mon tabouret de bar, j'ai failli m'en péter le col du fémur.

- Le sujet cherche semble-t-il une femelle (sans toutefois avoir l'intention de constituer une tanière avec elle).

- Le sujet a vraisemblablement revêtu la peau d'un autre animal afin de tromper la femelle sur ses réelles intentions.

- Le sujet est, selon toute probabilité, déjà accouplé à une autre femelle.

- Le sujet semble NÉANMOINS (et de manière déconcertante) persuadé que son manque de concentration peut être rattrapable.

Je réponds donc au sms en respectant la règle bien connue « faut attendre au moins une heure avant de répondre à un sms de reprise de contact » (j'ai rajouté une deuxième heure pour faire bonne mesure, on a son quant-à-soi, merde). Mais j'ai quand même répondu, incroyablement curieuse que j'étais de découvrir quelle excuse capillotractée Valmont allait me trouver. J'ai pas été déçue.

Je vous fais la *timeline* des événements :

14/09/2012 18:03

Réception d'un sms de reprise de contact de Valmont.

14/09/2012 19:57

Réponse toute pleine de dignité et de quant-à-moi de ma part.

16/09/2012 23:52

Valmont me téléphone, raide bourré, pour « tout m'expliquer » et me propose un dîner trois jours plus tard.

20/09/2012 11:34

Valmont envoie un sms pour annuler le dîner du soir même.

24/09/2012 00:07

Valmont rappelle, à nouveau un dimanche soir à point d'heure, et à nouveau complètement bourré. On fait dans le comique de répétition.

24/09/2012 19:22

Valmont envoie un sms pour proposer un déjeuner.

24/09/2012 22:18

Je décline poliment (avec le décalage horaire réglementaire), estimant qu'il faudra plus qu'un déj vu les dossiers que nous avons à régler.

Maintenant que vous avez une vision d'ensemble du truc, je vous raconte le coup de téléphone d'anthologie. Je ne conserve que les répliques cultes et je traduis en mec (presque) sobre, sinon ça va être compliqué à lire (et à écrire). Mais je vous laisse imaginer, on était dans ce registre-là :

« – Naaan mais attends, qu'est-ce que c'est que ce mail que tu m'as envoyé ??? T'es marié, t'es marié, t'es marié... nan mais c'est n'importe quoi !!! T'es marié, t'es marié, t'es marié... Bon, d'accord, chuis marié, mais bon. Chuis séparé, tu comprends ? On est séparés. Bon, d'accord, on vit toujours ensemble, mais on est séparés, ça n'a rien à voir !

– ...

– Rhôlàlà, cette histoire de photo... pffff, vous m'êtes toutes (TOUTES ???) tombées dessus avec ça, hein... Alors, y'en a qui m'ont blacklisté direct, d'autres qui m'ont pourri complet, et toi, tu m'as envoyé ce mail, franchement, vous, les nanas...

– ...

– Bé voui, tu comprends, sans photo, on arrive à rien sur Meetic (ça alors, quelle surprise !!!). Alors, j'ai voulu mettre une photo. J'ai demandé à mon frère de m'en filer une, l'a pas voulu. J'ai demandé à mon autre frère, l'a pas voulu. J'ai demandé à un pote, l'a pas voulu. Du coup, j'ai pris la photo du premier con venu. Comment j'pouvais savoir que ce connard, il était inscrit sur 15 sites en même temps et qu'il allait me griller ? Hein ? Comment ? Hein ? Tu avoueras que j'ai pas eu de pot ! (pôv pépère !!! c'est sûr que là, pas de bol...)

– ...

– Mééé tu sais, j't'adooooore !!! (tu m'étonnes qu'il m'adore, un dimanche soir, complètement bourré, blacklisté de partout)... C'est vrai, quoi, t'es 'achement rigolote comme fille (j'eusse préféré qu'il évoquât mon charme incandescent ou ma sensualité torride... mais bon), on s'est bien marrés, non ? (si, si) Alors, moi c'que j'te propose, c'est qu'on se revoie, on cause de tout ça, on met les choses à plat et on se fait un programme pour la soirée :

1 : On mange.

2 : On rigole.

3 : On baiseeeuuuuu. »

(Je le visualisais bien en train de compter péniblement sur ses doigts).

Je vous passe le reste de la conversation, assez brumeuse.

Alors, après un coup de fil pareil, d'aucuns diront pourquoi, pourquoi au nom du ciel, accepter de le revoir ???

Pour deux raisons. D'une part, avec ce coup de fil, Valmont est clairement passé dans une autre dimension. Tant de bourrinerie, de maladresses et de gaffes assaisonnées par l'espèce de lucidité bizarre du mec bourré lui ont donné un côté marrant, voire presque touchant.

Deuxième raison. Franchement, un mec qui me propose, dans la même soirée, de manger, de rigoler et de faire des folies de mon corps ??? Franchement ? Ça se refuse, ça ? Pasque c'est pas pour dire, les derniers en date, c'était soit l'un, soit l'autre, mais jamais les trois en même temps.

Malheureusement, ce programme de rêve ne pourra être exécuté que... le 2 avril. Voui voui, vous avez bien lu, il nous a fallu plus de six mois pour re-conclure. Car entre-temps, Valmont a plusieurs fois tenté la carte 5 à 7, que j'ai déclinée d'un glacial « Peux pas, j'ai aqua-poney ». Puis, j'ai fini par lui mettre les points sur les « i » en détaillant mes attentes : se voir UN SOIR pour manger un morceau, boire un coup, rigoler un coup aussi et faire des galipettes, le tout plus ou moins dans l'ordre. C'est vrai quoi, moi, je suis pour le *slow* rencard qui permet de faire des trucs chouettes et aussi un petit peu cochons, sans avoir en permanence un œil sur la montre. Non mais. Programme qu'il a validé. Hé bé quand mêêêême.

Évidemment, ça s'est pas du tout passé comme prévu, puisqu'il n'y a pas eu moyen de caler le truc et que finalement, Valmont a tenté sa chance au débotté à ma descente du TGV lors d'un retour de vacances, un soir à 22h00. Autant dire que ce n'étaient pas les conditions que j'avais espérées, mais on a quand même passé un bon moment et on a bien rigolé. Bon, lui il a beaucoup rigolé parce qu'il était bourré, ça c'est sûr, et moi qui avais pour une fois un taux d'alcoolémie minimum dans le sang (je me suis pas mis minable dans le TGV, hein), je me suis marrée comme pas permis en faisant les galipettes les plus improbables de la terre avec lui. Car Valmont est un grand comique du sexe, il faut le savoir. Ainsi, quand je m'étonne qu'il enlève pas ses bottes (et donc qu'il ait le pantalon baissé sur les chevilles, situation qui cumule le ridicule et le pas pratique du tout), il me rétorque : « C'est pasque chuis un vrai cow-boy, moi Madame. » OK Lucky Luke, tant que tu tires pas plus vite que ton ombre... Ensuite, alors que je décline sa proposition d'emprunter l'itinéraire bis, il insiste d'un « Alleeeez, juste le bout... » qui m'a bien fait marrer (si tu mets juste le bout, tête de con, le plus gros est fait, si je puis dire). Comme quoi, Valmont parvient au tour de force d'être un comique tant de la partie têtale que de la partie bitale. Trop fort, le gars.

En juin, alors qu'on essaie de se revoir depuis le mois d'avril, je lui envoie le sms qui, il me semble, devrait emporter le morceau : « La météo ne se prête guère à une terrasse suivie d'un corps à corps torride d'épidermes luisants dans la chaleur de la nuit, mais on pourra, j'en suis sûre, trouver une alternative intéressante. »

Sérieux, vous en connaissez vous, des gars qui se seraient pas précipités dans mon boudoir en lisant ça ? Ben Valmont, il peut.

Après moult péripéties et annulations, on se revoit une dernière fois début octobre et puis la nature a fini par reprendre ses doigts et on s'est plus revus.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

Comme y disent en marketing « il n'est pas prudent de survendre un produit, sous peine d'induire dans l'esprit des acheteurs des attentes irréalisables. » Je valide.

Par une douce soirée d'été parisienne, je déambulais mollement sur Meetic (traduction : il faisait un temps pourri et je me faisais chier comme un rat mort. Toutes les copines étaient en vacances, donc je traînais comme une âme en peine sur le site), quand je visite un profil sympa. Hervé, il avait pas mis de photo, mais je l'avais flashé pasque j'aimais bien son annonce. Pour une fois que je flashe, truc de dingue, le gars, il me répond. Ça commence TRÈS mou du genou, puisque nous mettons du 06/07/13 à 13h08 jusqu'au 10/07/13 à 20h46 à convenir d'un moyen de communication (non, je ne chatte pas, non je ne vais pas sur Skype, et alleeeez, vas-y, fait péter ton 06, et alleeeez que c'est encore moi qui me coltine à téléphoner... Bref.)

J'appelle le jeudi 11 au matin, laisse un message sur le répondeur. Il rappelle aussi sec. La conversation est assez sympa, jusqu'à ce qu'il lance : « Mais dis-donc, tu as l'air drôlement péchue et enthousiaste comme fille au téléphone, tu es tout le temps comme ça, pour tout ? » Hum.

Je trouve ça hyper connoté, mais je passe, me disant que les mots ont dépassé sa pensée ou que c'est moi qui vire parano... Nous convenons d'un rendez-vous le lundi suivant, car Monsieur n'est pas disponible avant, il part en week-end (mémorisez bien cette phrase, elle va vous servir pour plus tard).

Vendredi après-midi, il m'envoie ce texto, qui me laisse quelque peu perplexe : « Je suis content de mon coup : lundi soir, je vais te rencontrer sans que tu connaisses mon visage... Cela a-t-il un côté excitant pour toi ? » Moi j'dis « content de mon coup » et « excitant » dans le même sms, ça connote ferme (si je puis dire). Par ailleurs, j'ai déjà été à plusieurs rencards avec des mecs dont je n'avais pas vu la photo, et, pour être tout à fait honnête, ça ne m'avait pas rendue chaude comme une baraque à frites pour autant... Passons.

À 19h30, Hervé m'appelle. Et d'une voix de crooner à la manque, genre Jean-Pierre Marielle, il me sort :

« – Alors, petite coquine, où est-ce que tu te caches ?

– ... Euh... Ben... chuis pas cachée, chuis chez moi... réponds-je, quelque peu interdite.

– Ah, tu sais que la place des Martyrs, c'est grand, je te vois pas, là...

– ... »

Un grand silence frisé s'ensuit, le temps que mes neurones connectent : cette tête de con a rencard avec une nana place des Martyrs et il s'est trompé de numéro.

YES, NOUS AVONS UN NOUVEAU CHAMPION DU MONDE !!! Trop xpt de morte de lol.

Nan, sans déconner, ça m'a vraiment fait marrer : à cette étape, on s'est pas promis de marcher main dans la main vers le soleil couchant, hein. Moi aussi j'ai d'autres rencards sur le feu (enfin s'ils ne s'évaporent pas comme une goutte d'eau chlorée sur le torse magnifiquement proportionné de Camille Lacourt).

Je laisse filer. Du coup, je lui dis en rigolant :

« – Euh, cher ami, je crains que ce ne soit pas avec moi que tu avais rendez-...

– bip bip biiiiiiiiip » fait le téléphone quand cette vedette me raccroche à la gueule.

Ça m'a tenu tout le week-end à me marrer en le visualisant appuyant frénétiquement sur la touche de son téléphone en faisant merdemerdermerderhôtôôputainleconnmékélcon !!! Et ce qui m'a tenu jusqu'au lendemain, c'est la question cruciale : comment va-t-il gérer ce merdage de grande qualité ?

1) Disparaître ?

2) Arboripréhension et capillotractage ?

3) Faisons comme si de rien ?

Hé bé, il a opté pour cette dernière option. Très fort, le gars. Car le lundi, jour de la rencontre, il m'envoie ça : « Dis-moi, est-ce qu'en ce moment ton esprit travaille à imaginer à quoi pourrait bien ressembler ma bouille ? » Le tout accompagné d'un gif animé représentant un petit diabolotin fumant... Méeééé bien sûtûûr. Mon Dieu, que je suis toute tараudée par la curiosité !!! Et rhâââ, mais est-ce possible, si ce petit diabolotin animé te représente, c'est une telle promesse de nuits ardentes que je puis à peine contenir le désir qui me submerge soudainement. Toute ma pulpeuse anatomie vibre à la perspective des derniers zoutrages que ce petit diabolotin ne manquera pas, j'en suis certaine, de me faire subir... Toussatoussa. Par ailleurs, j'ai envie de dire, à c't'heure, oui, mon esprit travaille. À travailler. Comme un lundi à 15h00 et des brouettes, quoi. Nan mais pour qui il se la pète ? Ça va, quoi.

Ensuite, il m'envoie des « indices » sur son physique : « 1,85 m, 76 kg, donc élancé mais pas maigre (avec une option). Pour la chevelure, courte poivre et sel. » On est à H-1, et là, je dois avouer que l'agacement commence quelque peu à se faire sentir... Donc, le gars, après m'avoir saoulée (ce qui n'est pourtant pas facile) avec ses suppositions sur la curiosité qui me dévore en attendant d'avoir enfin la chance d'apercevoir son profil de dieu grec, m'envoie des « indices », précisant qu'il est équipé d'une option. OH MON DIEU ! UNE OPTION ! Mais laquelle donc ? Régulateur de vitesse ? Assistance au recul ? Direction assistée ? GPS ?

Hervé arrive au café où nous avons rendez-vous. Je suis déjà attablée en terrasse, et quand je le vois, je peux pas m'empêcher de me dire : « Tout ça pour ça ??? »

Il est tout à fait charmant, cet homme, mais avec le flan qu'il avait fait sur son physique, ben comme qui dirait que le dossier était assez déceptif, comme y disent maintenant dans le monde du travail.

En gros, pour résumer, en un mot :

RIEN

NADA

KEUTCHI

NIET

QUE DALLE

WALOU

MACACHE

et même peau de zob, aurais-je envie d'ajouter pour faire bonne mesure.

Mais je n'étais pas arrivée au bout de mes surprises. Car, quand Hervé me dit bonjour, qu'est-ce que je vois t-y pas dans sa bouche aux lèvres qu'il doit penser avoir impeccablement ourlées ? Des bagues ! Vouï, vouï, incroyabeule beut trou, des bagues sur ses dents. Donc, ce gars me fait un sketch pendant des jours sur son physique pour arriver avec des bagues sur les dents ? Ne serait-ce pas un tout petit peu contre-productif comme stratégie, ça ? (Cela dénote toutefois d'un grand optimisme, puisque cela laisse penser, malgré son grand âge, qu'il croit encore que certaines choses peuvent être redressées...)

Bon, j'ai pas bloqué plus que ça sur les bagues, mais il m'a pas plu, je lui ai pas plu, on a ramé comme Alain Bombard dans sa coquille de noix (référence accessible uniquement aux plus de 40 ans bien tassés à mon avis) pour entretenir une conversation. On a tenu une heure quand même sur UN SEUL verre de rosé et chacun est reparti chez soi.

Et voilà.

Bilan carbone : faible (un aller-retour en métro)

Bilan énergétique : catastrophique (groooooosse consommation)

Bilan hydratation : minimum (12 cl)

M. BARANNE

Ne nous voilons pas la face. Cette fois, j'ai un peu dévié de ma Quête. J'ai beau être une créature éthérée et de pure grâce, un bon petit plan cul, des fois, c'est pas de refus.

Bruno avait fait montre d'une certaine constance à m'envoyer des « flash » sur Meetic, auxquels je ne répondais pas. Pourquoi me direz-vous ? Parce qu'il était bien du genre à me faire craquer, j'étais bien son genre et tout ça ne respirait pas le projet à long terme. Projet à long terme, qui, je le rappelle, est tout de même un peu le but du truc (même si son annonce déclarait qu'il recherchait une « belle rencontre ». Mouais, c'est ça). Là, comme ça, au débotté, M. Baranne semblait être la quintessence du PPCVFBF (petit plan cul vite fait bien fait). Sauf que. Les hommes nous réservent toujours des surprises, c'est ça qui est bien quand même.

Je sais que je vais passer pour une connasse qui fait sa princesse : je ne suis pas contre un PPCVFBF, mais faut qu'c'est bien m'né. En l'occurrence, j'ai besoin de croire qu'on ne sait pas comment ça va se terminer cette histoire. Voyez ? C'est pour cette raison, analyse-je finement, que certains de mes rendez-vous ont eu la conclusion (ou l'absence de) qu'ils ont eu. En fait, je trouve pas ça rigolo si tout le monde sait que ça va se terminer au pieu au bout d'une heure. Enfin tout le monde, c'est une vue de l'esprit : en principe, on est que deux dans l'affaire si tout va bien. À la fois dans une logique « On dirait qu'on ferait semblant de se séduire » et « Ouhlàlà quel suspense, en fait si ça se trouve on va pas coucher ensemble, MonDieuMonDieu, comment tout cela va-t-il finir ? » Loin de moi l'idée de vouloir passer pour une femme vertueuse, ça n'a rien à voir. C'est juste que je veux pas de *spoilers* pour ma soirée.

Avec Bruno, j'ai fini par envoyer tous ces beaux principes aux orties, car j'ai vite compris qu'on allait pas faire dans la dentelle de Calais. Puisque, trois heures après mon premier sms, il m'envoie cette demande de photo trèèèèèèè subtile : « Envie d'une aréole stp »

Ben voyons. Que je vais te montrer mes nichons.

Bruno s'est ensuite lancé dans un tutoriel « Photos cochonnes pour les Nulles » en m'expliquant quelles parties de mon anatomie replète je devais photographier. Ajoutant qu'il ne fallait pas que je m'inquiète (« La moitié inf et la moitié sup sans la tête si ça te gêne. Les 2 moitiés ne te mettent pas en danger, à partir du moment qu'on ne voit pas ta tête ! ») Ce qui, en soit, est un véritable morceau d'anthologie, surtout quand on sait qu'il a ajouté : « Ce n'est pas une foto en studio que je te demande ! » Ah bon ? Merde, moi qui venais de prendre rendez-vous avec Annie Leibovitz pour qu'elle me photographie la chatte, c'est ballot...

J'ai ensuite pu constater de visu que Bruno avait mis en pratique son tutoriel, puisqu'il m'a envoyé une magnifique photo de sa bite, avec pour arrière-plan sa table basse Ikéa (collection rentrée 1995) supportant son ordinateur portable ouvert sur son Facebook, avec sur l'étagère du dessous sa Playstation (ou un jouet pour garçons du genre).

Un ouiner.

C'est ça qui est rigolo avec les garçons qui envoient des photos de leur bite : ils croient que celle-ci, vu l'importance qu'ils lui accordent, occupe tout le champ de l'image et ne se préoccupent pas de l'arrière-plan. Ou alors ils n'imaginent pas une seule seconde que, devant la beauté de la chose, une fille pourrait avoir l'idée saugrenue d'aller regarder ce qu'il y a derrière. C'est pas très finaud et surtout pas très prudent, on pourrait voir des trucs qui nous ôteraient l'envie de voir le sujet principal de la photo de plus près... Genre des Playmobil qui traînent par terre. J'dis ça...

Tiens, pendant que j'y suis, je vais faire un petit atelier « Photo de bite par sms », c'est un sujet qui mérite qu'on s'y arrête. Autant recevoir par texto une bite que vous connaissez, que vous avez déjà vue, pour vous rappeler à quoi elle ressemble et ce qu'elle est capable de faire, OK, pas de problème. Autant recevoir la photo d'une bite inconnue, AVANT le premier rendez-vous, là ça va plus du tout. Déjà ça me pète le groove, c'est râpé pour la surprise. C'est comme si on me racontait, épisode par épisode, qui va

mourir dans *Game of Thrones*. Par ailleurs, vous imaginez ça hors contexte sites de rencontres ? Vous rencontrez un mec dans un bar et hop ! il se débraguet : hé ! regarde, c'est ma bite. Maintenant, montre-moi tes nichons.

La photo de bite par sms symbolise à elle toute seule la grande incompréhension Mars/Vénus, machin tout ça. On sait que les hommes sont visuels, les femmes cérébrales. Du coup, les premiers envoient des photos de leur bite, ce qui est généralement TRÈS mal perçu (selon un échantillonnage pas du tout représentatif de la population féminine que j'ai interrogée). Les secondes, qui elles aussi veulent fantasmer, y a pas de raison, envoient des sms du type « Tu vas me faire quoi la prochaine fois qu'on se verra ? », sms qui plonge son correspondant dans des abîmes de perplexité, voire de panique « Merdemerderde chuis sûr que c'est un piège, je réponds quoi ? Hurler comme une chienne ? Des pâtes à la carbonara ? » Ainsi, petit exemple pratique : entre deux photos de bite, j'ai écrit à Bruno : « Dis-moi plutôt ce que nous allons faire ce soir... » et il a répondu avec superbe : « Allons dîner ! Et rentrons chez moi boire un verre. » Ne nous voilons pas la face : ce n'était pas du tout, mais alors PAS DU TOUT la réponse que j'avais espérée (moi je voulais une description des derniers zoutrages que j'allais subir, si c'était pas trop demander).

Mars/Vénus, machin tout ça.

Par ailleurs, qu'on soit bien d'accord : même avec toute la bonne volonté du monde (et en admettant qu'on ait envie de le faire), c'est quand même très compliqué, quand on est pas équipée d'un organe sexuel externe, de faire une photo de son frifri. Bon, d'accord, l'inventeur de la perche à *selfie* a tiré une sacrée épine du pied d'une partie de la gente féminine, mais quand même.

Revenons à nos moutons. S'ensuit une saga par sms, pendant laquelle Bruno se fait de plus en plus insistant. Il réclame à cor(ps) et à cri des photos, et le matin même du rendez-vous, me demande : « Invite moi ce matin pour une mise en bouche » Level maximum de grâce et d'élégance.

Je suis à deux doigts de couper là toute correspondance, mais je dois bien reconnaître que ce bourrin a quand même réussi à me chauffer avec toutes ses conneries (on est pas de bois, hein...) Je finis donc par me diriger gentiment vers le lieu du rendez-vous (assez *old school*, sur les marches de l'Opéra). Alors que je suis dans le bus, cette tête de con me réclame encore une photo de ma fanfouette. Sérieux ? Nanmé sérieux ? Comment peut-on perdre tout sens commun à ce point, je vous le demande.

Je le retrouve, et je suis presque surprise qu'il ne me prenne pas là, tout de suite, sur les marches du palais Garnier. Mais non, Monsieur se comporte comme un gentleman et nous nous mettons en quête du resto. Je l'emmène place du marché Saint-Honoré, où il y a 15 000 restos au mètre carré... étonnamment, aucun ne lui convient. Pas assez ci, trop ça... pire qu'une gonzesse. Sauf que, au bout de quelques minutes, il dévoile son plan machiavélique : « Et si on commandait des sushis chez toi ? » Ben voilàààà, c'était pas la peine de faire des kilomètres pour en arriver là... À savoir l'option on baise tout de suite, on zappe le resto, sans que que ça se voit de trop. La technique me fait bien marrer, et au point où j'en suis, je vais pas faire mon offusquée... Nous voilà donc en route vers chez moi, puis chez moi, vous l' croyez, vous l' croyez pas, on a pas eu le temps de commander les sushis.

Bruno se révèle extrêmement compétent et nous passons un très bon moment. De façon fort surprenante, alors que je m'attendais à ce qu'il mette les bouts sans demander son reste, v'là t-y pas que mon Bruno se lance dans une conversation à bâtons rompus... qui restera gravée dans ma mémoire à jamais. Il commence par observer le décor de ma chambre et, voyant une photo, me demande :

« – C'est qui sur la photo ?

– Ben, c'est moi.

– AH MERDE ! MAIS QU'EST-CE QU'IL S'EST PASSÉ ?

– ...

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– Ben 15 ans et 15 kilos. »

Déjà, on avait du *level*.

Ensuite, voyant un tableautin avec un ange, il me sort : « T'es croyante ? Il faudra qu'on parle de Dieu la prochaine fois qu'on se verra. » Méeééé bien sûûûûûr. Là, j'essaie de me concentrer sur le moment agréable que nous venons de passer. Vous savez, comme quand on a vu un vomi de clochard dans la rue et qu'on essaie de penser à un chaton mignon pour s'enlever cette image du cerveau.

Bruno me pose alors la question qui tue :

« – Pourquoi tu m'as répondu sur Meetic ?

– Ben je t'ai trouvé pas mal sur la photo, ta fiche me plaisait bien... et toi ?

– Quand j'ai vu ta fiche, je me suis dit : « Tiens, un écrivain, j'avais encore jamais baisé d'écrivain. »

Bien, ça, c'est fait.

Pour finir, dans une espèce d'apothéose, sorti de nulle part, il me demande ce que je fais le lendemain, un dimanche. Je grommelle que je sais pas encore (manière, j'aurais su, je lui aurais sans doute pas dit) et, poliment je m'enquiers de son programme. « Ah ben, tu vois, je vais faire comme tous les dimanches. Pasque tous les dimanches, je fais la même chose. D'abord, je vais courir au bois de Vincennes, tu sais ça me fait du bien de courir. Après je rentre et je prends une douche et après je déjeune avec mon frère, comme tous les dimanches. Et après on regarde le foot à la télé ou sinon la Formule 1 quand y'a de la Formule 1. Et après le soir je cire mes chaussures pour la semaine. »

Je l'ai imaginé, comme sur la fameuse photo, à poil, les chaussures bien alignées sur sa table Ikéa avec son tube de Baranne. Et là, je me suis félicitée du concept PPCVFBF sans lendemain, fort judicieusement inventé, je pense, pour ce type de circonstance.

KINDER BUENO

Dans ma grande quête de l'amoûûûr, j'ai également tenté les beaux quartiers. Puis j'ai réalisé que le pull noué sur les épaules n'était pas du tout une garantie de savoir-vivre.

La plèbe a du bon, finalement.

Par un beau jour d'août, je reçois ce message :

« Bonsoir, J'ai aimé votre profil, vos mots simples, limpides, votre humour aussi. Je vous trouve très séduisante. J'aurais plaisir à échanger avec vous et mieux vous connaître. À bientôt j'espère... » On est d'accord qu'on est plutôt sur le haut du panier. Mon ego frétille d'aise et le fantôme de Maître Capello peut arborer un sourire béat, pour une fois.

Je me précipite donc sur la fiche de Monsieur, qui se déclare séparé, avec une annonce un peu « J'me la pète », mais cohérente, bien que sans photo. S'ensuit un échange de mails délicats, qui amène une proposition de rencontre. Je n'ai toujours pas vu la bobine de Monsieur (comme je suis joueuse, je me dis que ça fera la surprise). Nous finissons par arriver à fixer un rendez-vous, le 15 août. Le gars propose de nous rencontrer dans son quartier : je trouve ça un peu moyen de me faire traverser tout Paris, mais si on commençait à se formaliser sur ce genre de détail, les rencards seraient rares... Je me dis, allez, on y va, pô grâv, on verra bien. Il me propose un café à deux pas du Champ-de-Mars et d'École Militaire, autant dire dans le gratin du haut du panier du beau quartier où que tu t'essuies les pieds pour pas tacher quand tu descends de ton bus qui arrive de chez les pauvres.

Je me pointe à la terrasse et je la scanne : y'a deux gars tout seuls, je les regarde sous le nez mais ils font pas mine de me calculer, j'en conclus qu'il est pas encore arrivé. Je me cale donc, et je demande à la serveuse un verre de vin blanc. Je sirote gentiment mon verre quand arrive un gars tout droit sorti de l'université d'été des futurs Républicains (ou de *La Boum*) : coupe de cheveux pourrie, chemise blanche, pantalon beigeasse (oui, dans ces cas-là, on est au-delà du beige), pull noué sur les épaules et, bien évidemment, les mocassins bateau. J'encaisse le choc visuel (manière, la probabilité qu'un type qui habite École Militaire ait une dégaine de *bad boy* était assez faible, hein). Je respire un grand coup, parce que quand même, d'accord il a un look tout pété, mais c'est une bombe atomique. Je reste donc sereine.

Je suis quelque peu surprise qu'il me fasse quitter la terrasse pour aller s'installer à l'intérieur, et je me dis que Môssieur doit avoir peur d'être vu en compagnie dans son quartier... Pas un bon point pour lui, ça. Ensuite, je tombe littéralement de ma chaise quand il commande... une menthe à l'eau. Bravo, j'ai un baquet de vin blanc à la main (qui doit contenir au moins 1/4 de litre), ça pose les bases direct. J'assume. S'ensuit une conversation relativement sympathique bien qu'un peu molassonne. Monsieur n'a pas l'air très motivé. Moi y me plaît bien, tout en trouvant qu'il a un peu l'air du gars qui rigole quand il se brûle. Mais comme il dit qu'il adore les films de Sacha Baron Cohen, je me dis que c'est étrange, mais bon signe.

Lorsque, tout à trac, Monsieur me dit : « Bon, je règle, on y va ? » OK me dis-je, c'est mort, il donne le signal du départ, tant pis, je vais reprendre mon bus. Nous sortons du café et, tout en marchant par terre sur son trottoir immaculé, il me sort :

« – Alors, vous m'avez dit que vous êtes calée en déco ? »

– Moui, enfin tout est une question de goût, hein... (je subodore que mon acception de la déco – du baroque, de la couleur et un petit style cocotte Napoléon III – ne doit pas être la même que la sienne).

– Bien. Je viens d'emménager dans mon appartement, j'habite tout près. Vous voudriez bien venir chez moi me donner votre avis ? »

MOUHAHAHA.

Alors là, celle-là, respect total, on me l'avait pas encore faite. Monsieur ne donnait donc pas le signal de la FIN du rendez-vous, mais celle du DÉBUT. Comme il est plutôt assez choupinou malgré son look de naze, pourquoi pas. Au vu de la suite des événements, je me suis vraiment demandé ce qu'il m'était passé

par la tête de le suivre à ce moment. Je n'écarte pas la thèse de la fission dimensionnelle. Effectivement, il habite VRAIMENT tout près (le lieu du rendez-vous prend tout son sens).

Nous arrivons donc dans un subliiiiiiiiiime appartement haussmanien, parquet de chêne, 150 m² au bas mot, entrée, salle à manger, bureau, 3 chambres, cuisine, sdb, sur rue calme, digicode, interphone, gardien, prix à déb.

À la seconde où la porte se referme derrière moi, mon sang se glace. Mais enfin Marie-Chantal, vous êtes complètement folle ! Suivre ainsi un inconnu chez lui... un 15 août, dans un immeuble désert, personne va t'entendre crier quand il va tapisser les murs de bâches en plastique et sortir sa scie sauteuse... Monsieur a beau avoir l'air tout ce qu'il y a de plus civilisé, c'est pas pour dire, mais Dexter aussi, hein. Je commence alors à me faire un film. Il me fait visiter l'appartement et, sur le bureau, qu'est-ce que je vois pas ? Un coupe-papier, argl. Je me vois déjà dans *Le crime était presque parfait*... En même temps, je me dis que j'ai au moins repéré où il y avait une arme dans ce coupe-gorge. Monsieur, très galant, très délicat, me parle de son appartement (ce qui n'est pas du tout le signe que ça va pas se terminer en boucherie. Dans les films américains, les *serial killers*, ils ont toujours l'air tout doux...). La discussion « déco » qui s'ensuit entraîne cette nouvelle réplique d'anthologie de ma part : « Rhôlàlà, vous avez des moulures superbes !!! »

Sur ce, Monsieur me prend délicatement la main (je me dis ça y est, les sangles ne sont pas loin) et me déclare : « Que vous avez la peau douce ! » Instantanément, il passe du statut de *serial killer* à *loser* de la drague. Ben oui, j'ai la peau douce. Au prix où ça me coûte vu la surface qu'il y a à hydrater, elle peut être douce. Il se lance alors dans une manœuvre à la Pepe le Pew, fort réussie, ma foi : me renverse et me roule une galoche dans le même mouvement.

S'ensuit une séance de roulage de patins et de contacts corporels décents, respectueux et distingués : Monsieur est bien élevé et a d'ores et déjà annoncé que cela « n'irait pas plus loin ». Nous passons donc un moment fort agréable, dans cette ambiance qui est passée de « antre de *serial killer* » à « lieu chargé d'érotisme » : appartement à moitié installé, cartons par terre, volets à moitié fermés, immeuble désert, chaleur et mois d'août. Vous je sais pas, mais moi ça m'a fait de l'effet. On se serait cru dans *Le Dernier Tango à Paris*, le beurre en moins.

Par ailleurs, l'avantage de la visite de l'appartement, c'est que j'ai pu constater qu'il n'y avait pas le moindre signe de rien du tout de présence féminine dans les parages, c'est au moins ça de pris comme info.

Après cette petite séance de frotti-frotta, Monsieur, toujours galant, me raccompagne à l'arrêt du bus. La galanterie dégringole dans les abysses quand il me sort : « Ça vous arrive souvent d'aller comme ça, au bout d'une heure, chez un inconnu ? » Mais enfin, Mòssieur, je ne suis pas celle que vous croyez ! Ben non, ça m'arrive pas souvent, et je dirais même que c'est la première fois, faut pas déconner. Puis, le clou : « Oui, quand même, quand j'ai vu que vous aviez commandé du vin blanc, je me suis dit que vous deviez être plutôt délurée comme fille ! » On sent le gars qui a l'habitude de soirées méchamment *pomp it up*. Je mets donc les choses au point sur mon statut de gourgandine et nous décidons de nous revoir en septembre, après les vacances.

Nous voilà début septembre. Dès réception de mon mail (Monsieur n'a pas jugé nécessaire de me donner son numéro de téléphone, bien que je lui aie donné le mien. Ce qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille), il me répond le jour même à 19h30 et me propose de nous voir dans la foulée. Très bien, Monsieur est au taquet. Moi je dois dire que ce beau gars poli, aimable, galant, qui embrasse super bien me plaît plutôt, même si des petits détails me chiffonnent (le verre à l'intérieur du café, pas de téléphone, questions sur mon côté délurée... bref, passons). Je lui réponds donc que j'arrive, le temps de faire deux-trois trucs plus trois quarts d'heure de trajet (il me fixe rendez-vous à son arrêt de bus) à 21h00.

On est bien d'accord que je ne suis plus une oie blanche.

On est bien d'accord qu'après un premier rencard avec frotti-frotta, on peut penser que pour le second, il

y a un projet.

On est bien d'accord que, donner rendez-vous en bas de chez soi, on sent une intention.

On est bien d'accord que je me rends au rendez-vous avec une petite idée sur ce qui va se passer.

Mais franchement, je m'attendais pas à ça.

Monsieur m'attend à son arrêt de bus, me fait un petit bisou et me refait le coup de je marche par terre sur mon trottoir et en gros, tu suis. Le voyant se diriger aussi sec vers sa rue, je fais ma naïve et lui demande : « C'est quoi le programme ? ». Monsieur s'arrête net, tel un Épagneul breton devant une bécasse (voui, c'est moi la bécasse, pas de doute là-dessus). S'ensuit ce nouveau dialogue d'anthologie :

– Comment ça, c'est quoi le programme ?

– Oui, que faisons-nous ? On va grignoter un morceau ? (jolie métaphore pour dire on cause un minimum avant de baiser si ça dérange pas trop).

– Ah ben, j'ai déjà mangé, moi, à cette heure-là. (Ah ouaaaiiii, quaaaand mêêêêême... niveau galanterie, il perd 300 %, là. Et en plus de boire de la menthe à l'eau, Monsieur se couche comme les poules. Ou AVEC.) Vous auriez dû me prévenir (ben oui, chuis con, on se maile à 19h30 pour un rencard à 21h00 à l'autre bout de Paris, j'aurais dû préciser que j'avais pas eu le temps de manger...)

– Ah. Vous vous doutez bien que je n'ai pas eu le temps de manger, vu le timing que vous avez imposé à cette soirée... Donc, qu'est-ce qu'on fait ? (Vu que Môssieur m'avait déjà traitée de délurée qui boit du vin blanc, j'avais bien l'intention d'imposer un minimum de tenue à la suite des événements. De plus, dans certains cas, un petit côté « on se saute dessus direct » peut être intéressant, mais faut qu'c'est bien m'né. Et là, clairement, c'est pas bien m'né.) Sans le code pin(e), c'est clair qu'il va pas dé-simloquer la caverne d'Ali-Baba.

– Ah, mais moi, j'ai plus du tout envie de sortir à cette heure-ci. (YEAH ! Wock'n woll !!!)

– Vous proposez quoi ?

– Si vous voulez, j'ai un Kinder Bueno à la maison (OH MON DIEU, JO-WILFRIED, SORS DE CE CORPS !!!), j'ai aussi des Petits Cœurs et du Coca.

– C'est bien, mais j'ai plus 6 ans, moi.

– Ah. Bon. Ben, qu'est-ce qu'on fait ?

– Écoutez, la situation me semble quelque peu bloquée, là. Je propose donc que je reprenne mon bus dans l'autre sens.

– Ah ben oui, mais moi, j'avais envie de faire un câlin ce soir. (SANS DÉCONNER ? Mon petit lapin, tu es conscient que tu es en train de creuser la tombe dans laquelle tu vas dormir sur la béquille cette nuit, hum ?)

– Oui, je pense que j'avais compris cette partie de la soirée, mais vous êtes conscient que c'est un petit peu cavalier ce que vous proposez, là ? (Merde, c'est à ce connard qui habite chez les bourges, avec son pull à la con sur les épaules qu'il faut que j'apprenne les bonnes manières ?)

– Ah bon ? vous avez ce genre de scrupules ? (Merci, sympa, c'est élégant, vas-y, traite-moi de pute pendant que tu y es.)

– Bien, j'y vais.

– Je vous accompagne à l'arrêt du bus. Vous remarquerez que je ne vous force pas. (HEIN ? QUOI ? NAN MAIS Y MANQUERAIT PLUS QUE ÇA, TÊTE DE CON !!!)

– ...

– Votre bus se fait attendre. Je crois que vous allez finalement quand même être obligée de venir chez moi.

– Je ne pense pas, non. »

Vous remarquerez que malgré l'incroyable goujaterie du dialogue, nous sommes restés très XV^e arrondissement jusqu'au bout, en nous vouvoyant comme des êtres civilisés. Je sais, ça peut surprendre comme ça, vous devez me trouver incroyablement gourde/molle/indulgente/que sais-je encore... Pour tout

vous dire, j'ai eu du mal à reconfigurer mon cerveau de « Rencard avec Monsieur » à « Plan pourri avec Tête de Con ». Il m'a même pratiquement fallu une heure pour rebooter complètement. Et voilà.

Dans le bus, j'ai commencé par téléphoner à ma copine Véro en urgence, histoire de débriefer à chaud. Je me fais bien un peu regarder de travers à lancer des « 'Culééé », « 'Foirééé » et autres « 'Naaard », mais j'en ai plus rien à foutre à ce moment-là. Arrivée à la maison, je me mets en pyjama, je choppe la chatte, je récupère mes vivres de secours dans le congélo (glace menthe-chocolat) et vide quelques verres de rouge pour faire passer (ce qui ajoute une dimension totalement masochiste à l'affaire puisque, comme chacun sait, le vin rouge se marie fort mal avec la menthe).

Bilan de la soirée :

- 3 000 calories.
- 1h30 de bus.
- 1 tête de con de plus (pour couronner le tout, je me suis fringuée/maquillée/épilée pour rien. Chier, merde).

J'ai ensuite moultement regretté de ne pas avoir eu la présence d'esprit de faire remarquer à Monsieur que, pour ce qu'il attendait, il y avait trois possibilités :

- 1) Le plan cul torride (mais faut que ça soit bien m'né, avec un peu de teasing avant et un potentiel de sextitude peu compatible avec un pull noué sur les épaules, j'dis ça, j'dis rien) qui ne nécessite pas de passer par l'étape café/verre/resto/discussion.
- 2) La séduction d'expert (mais faut être un expert... et, en général, la séduction d'expert nécessite tout de même un minimum d'investissement, et, généralement, AU MOINS un dîner).
- 3) La prestation tarifée (et là, clairement, un Kinder Bueno ne le fait pas).

Après l'avoir planté là, je pensais bien ne plus jamais avoir de nouvelles de Monsieur. En effet, je me disais qu'il était déjà passé à une autre, en lui faisant miroiter un truc de dingue. Qui sait, peut-être même un Bounty.

Mais à ma grande surprise, Monsieur s'est manifesté à nouveau par ce mail : « Sans nouvelles de votre part, j'espère que vous allez bien et que vous avez de beaux projets pour la soirée... »

Là, on sent que Monsieur est un peu contrarié de ne pouvoir me caler son petit Twix, puisqu'il évoque mes « projets pour la soirée », laissant ainsi entendre (à sa manière très prout-prout) que je me livre à des activités de gourgandine qui boit du vin blanc. Mais, c'est ballot, pas avec lui. En fait, ce dimanche 23 septembre, j'étais en train de me faire péter la rate devant la retransmission du spectacle de Florence Foresti avec une copine et après on est allé manger une pizza à Boulogne. Un vrai truc de dévergondée, quoi.

Cette histoire m'a permis de réaliser que définitivement, tout comme le saut en hauteur (que je pratique peu, toutefois), je ne peux pas coucher sans élan. Je peux coucher sans sentiments, c'est pas un problème. Mais faut quand même un minimum de préliminaires, merde.

LE CHACAL

J'ai beau savoir que la première impression est toujours la bonne, je m'acharne. Laisser sa chance au produit part d'une bonne intention, mais quand le produit est visiblement resté trop longtemps au soleil sur une étagère, faut envisager de renoncer.

Les échanges de messages avaient commencé avec lui sur un registre humoristico-dragouilleux comme je les aime. De références partagées à l'évocation de lieux de perdition communs, il apparaît vite que le gars, il me plaît bien. J'ai pas de photo, mais y m'plaît bien. Quand il me propose, complètement par hasard, de nous retrouver pour boire un verre dans le bar en bas de chez moi, je craque. Là, je me dis, c'est trop dingue ces coïncidences, y'a quand même du potentiel. Avec un tel rapport investissement/retour sur investissement, j'aurais été bien bête de pas y aller. Rendez-vous est pris, numéros de téléphone échangés, et quelques sms dans l'après-midi laissent augurer d'une soirée sympa, voire plus si affinités, comme y disent.

Une demi-heure avant le rendez-vous, Monsieur m'annonce qu'il est déjà arrivé et qu'il m'attend devant le bar... C'est la troisième fois qu'un gars me fait le coup, je commence à déceler un schéma récurrent. Faudra enquêter à l'occasion.

Quand je vois le gars, je OUMPFise un petit coup quand même : catogan, t-shirt Iron Maiden, blouson en jean, boucles d'oreilles et bagues à tête de mort, à 50 balais, ça pique un peu les yeux... Mais bon, s'il est drôle, charmant, machin tout ça, j'en aurai plus rien à foutre de ces détails bassement matériels. En général, je ne bloque que sur les trucs qui s'enlèvent pas. Tout ce qui peut s'enlever... peut s'enlever. Une petite alerte a beau clignoter que le mec il me plaît pas trop physiquement et que la probabilité qu'il se révèle d'un coup est assez faible, je fais l'impasse. Je reconnais que ma décision tient en partie du fait que je me chie complet de dire tout de suite au gars, les yeux dans les yeux, que ça va pas le faire. J'y arrive pas.

Nous nous installons dans le bar, et on commence à papoter. Le gars est plutôt sympa, la conversation roule gentiment, quand... je vous le donne en mille, il me sort : « Ah ben tu sais moi ce que j'ai fait de plus dingue, c'est pour ma copine : j'ai sauté dans ma voiture, j'ai roulé pendant quatre heures pour la rencontrer, j'en pouvais plus, je voulais la connaître. Il y a eu des hauts et des bas, mais là, je lui ai dit qu'il fallait qu'elle réfléchisse. J'ai plus de nouvelles depuis cinq mois, je n'attends qu'une seule chose, c'est qu'elle me recontacte. Qu'est-ce que t'en penses, toi ? »

Mééééé ouiiii, bien sûûûûr... Et dans quelle dimension parallèle ça lui est apparu pertinent de filer rendez-vous à une nana dans ces conditions ? Et le gars d'enquiller pour me raconter par le menu la relation avec la fille, me parler de la mâââgnifique lettre d'amoûûûr qu'il lui a écrite, j'en passe et des meilleures... et au final pour me demander mon avis de fille sur la question.

Je le fixe déjà depuis un petit bout de temps en me demandant ce que je peux bien faire là, quand il me demande où on va au resto. Ah. Le resto. Merde. Je pensais y couper, bé non. Et ce champion du monde de la gaffe de poursuivre : « Si tu peux trouver un resto pas cher, ça serait bien, parce que tu comprends, ma carte bleue est bloquée. J'ai juste réussi à gratter quelques tickets restaurant à des collègues au boulot, alors ça serait mieux si c'était pas cher. » Bon ben ça, c'est fait.

Comme de toute façon, j'ai rien à bouffer dans le frigo, je me dis, allez hop, direction la brasserie d'à côté. J'avoue, je suis complètement circonstancielle comme fille. Mon frigo aurait été plein, le bar aurait été à perpette les olivettes, je serais pas restée.

Là, la conversation se poursuit, sans grand intérêt ni grande surprise. Bizarrement, à partir du moment où on mange, il doit y avoir une réaction chimique qui se passe quelque part dans ses intérieurs, car le garçon développe une haleine de mouffette syphilitique absolument insupportable. Je passe tout le dîner à faire des feintes aux effluves pestilentiels avec ma main. Rien que de penser que cette odeur pourrait se retrouver sur mes papilles gustatives, je manque défaillir. À 23h00 l'affaire est pliée, chacun a payé sa

part et j'envisage très sérieusement d'aller retrouver mes copines Anne et Mag Chez Eugène, notre QG, histoire de noyer cette soirée dans le côtes-du-rhône et la rigolade.

Quand arrive le moment stratégique du « Bon, beeeeeen... » j'ai déjà switché sur la suite de la soirée, et je sors un particulièrement élégant « Tu repars dans quelle direction, toi ? » Qui me vaut un « Ben en fait, j'avais pris la voiture du coup... Ah, ben euh alors ben, je vais aller la rechercher, hein. » Qui me fait penser que, malgré la copine, les conseils zavisés et tout le toutim, Monsieur avait malgré tout eu l'espoir de conclure... (j'ai d'ailleurs beaucoup aimé le « du coup »).

Conclusion, puisqu'on est clairement dans le registre de la grâcieté et de l'élégance : il a plus qu'à se la mettre derrière l'oreille, il se la fera fumer plus tard.

RAYMOND POULIDOR

À force de chercher, le désespoir se fait sentir. Et, bien que tous les marqueurs soient au rouge, j'y vais quand même. C'est con. Et en plus, je risque de finir par me faire mal.

Ou de développer une cirrhose.

Un beau jour, un gars qui avait lu mon blog m'envoie ce message sur Facebook : « À travers votre blog, je sens poindre une pointe d'agacement envers une gent masculine trop timorée, incapable de prendre une initiative, avec laquelle il faut moult échanges de laborieux messages pour parvenir à boucler un pauvre rendez-vous. ▴ ... ▾ Que diriez vous de déguster une crème Chantilly ce samedi, au Hameau du Parc du Château de Chantilly ? Pour ce faire, vous prendriez un train à Gare du Nord à 14h19 et nous nous retrouverions à 14h42 en gare de Chantilly. Montez plutôt à l'arrière du train et prenez l'escalier à l'arrière du quai. Sortez direction Chantilly. Je vous attendrai en haut de l'escalier. »

J'en suis restée comme deux ronds de flan. Dans mon cerveau de fille conditionnée par des siècles de bourrage de crâne s'est allumée la petite ampoule « J'aime les hommes qui prennent les choses en main » (au figuré. Pour le sens propre, voir ultérieurement). Emballée par cette proposition on ne peut plus honnête (outre la prise en main, la chantilly miroitait déjà dans le lointain, miam), je réponds par l'affirmative à cet homme à poigne, tout en l'intronisant instantanément champion du monde de l'organisation de rendez-vous. Même si j'avais un petit doute, avouons-le. Car, vu qu'il ne venait pas d'un site de rencontres, pas de discussions en amont, pas de photos. Il sortait vraiment de nulle part, celui-là. En fait, je l'ai trouvé hyper efficace et en même temps super romantique. Le coup de la chantilly à Chantilly, le salon de thé, le parc, les crinolines, tout ça, quoi... C'est vrai que s'il avait écrit « Que diriez-vous de déguster un verre de vin ce samedi, à la brasserie en face de la gare de l'Est. Pour ce faire, vous prendriez un bus à 14h19 et nous nous retrouverions à 14h42 en face de la gare. Je vous attendrai vers la sortie de l'escalier du métro », j'y serais pas allée, le considérant comme un *control freak* à deux doigts de se transformer en psychopathe qui veut se faire une chemise de nuit avec ma peau.

Je prends donc le train en gare du Nord à l'heure convenue (munie d'une gueule de bois de tous les diables, puisque la veille j'avais passé ma soirée de rêve avec Le Chacal et, après avoir descendu un certain nombre de verres de côtes-du-rhône avec mes copines en débriefant, j'étais rentrée à quatre pattes chez moi à quatre heures du matin).

Monsieur m'attend sur le parking, très grand, très baraqué avec l'air timide... ou bizarre... ou gêné... ou les trois. Nous voilà partis pour le château, tentant de converser de façon décontractée, alors que nous partageons l'exiguïté de l'habitable, ce que je trouve toujours aussi super gênant. L'aspect gênant ne s'améliore pas quand Monsieur lance la conversation sur le livre *Comment chier dans les bois*. Me demandez pas comment on est arrivés là, ça reste un mystère. Mais comme sujet de conversation pour un début de premier rencard, ça se place là. Château atteint, voiture garée, billets achetés, nous déambulons dans les allées du parc. L'idée que je marche dans les bois, toute seule avec un inconnu (y'a pas un pélos à la ronde), qui pourrait me faire subir les derniers zoutrages m'effleure, mais je fais l'impasse. C'est marrant, c'est le genre de choses auxquelles je pense toujours dans la nature (qui n'est clairement pas mon élément) et jamais dans les quartiers déserts de Paris. Ça doit être le côté « la nature et sa force qui nous submerge », machin tout ça, j'ai pas l'habitude. En même temps, je me dis, le gars, il m'a contactée par Facebook, il est donc facile à retrouver. D'un autre côté, ça me ferait une belle jambe si les Experts remontaient jusqu'à lui grâce à mon disque dur, alors que je serais enterrée dans la forêt. Mais bon.

Tout en marchant, nous commençons à échanger les informations de base selon l'usage. À sa question sur mon domaine d'activité professionnel, sa réponse : « Ah bon, vous travaillez là-dessus ? Ah ouais, ben j'en ai rien à foutre » m'a laissé entrevoir un niveau d'ouverture aux autres et d'empathie peu commun. À ma question sur ce qu'il fait, il me répond qu'il consacre tout son temps libre au vélo. Comme je suis une fille polie, je ne dis pas que j'en ai rien à foutre et je fais semblant de m'intéresser.

Vraisemblablement pas assez, puisque Raymond Poulidor me demande soudain : « Mais vous m'avez pas demandé combien j'en ai ! » Hein ? Combien il en a ? De quoi ? Heu... ça doit pas être ce à quoi je pense, c'est pas possible... « De quoi ? » « Ben de vélos ! » « Ah bon ? Parce qu'on peut en avoir plusieurs ? » Au moment où cette phrase sort de ma bouche, je réalise que je suis tombée dans un vide abyssal dans l'estime de Raymond. En même temps, vu qu'il enchaîne sur la description minutieuse de ses SIX vélos, l'espoir que nous ayons beaucoup de points communs s'envole doucement. Je fais semblant de m'intéresser à la question, y compris à la description de ses DEUX vélos couchés (voui, voui, y'en a...), tout en continuant à arpenter les allées du château.

C'est là, clairement, que j'aurais dû écourter. Sauf que je suis en plein milieu de ce putain de parc, sans moyen de transport pour retourner à la gare. J'envisage un subtil « Je pense que nous n'avons pas beaucoup de points communs. Il vaudrait peut-être mieux écourter ce rendez-vous. Pensez-vous pouvoir me déposer à la gare... Sinon j'appelle un taxi ? » Mais je me suis dégonflée. Envoyer bouler un gars bizarre au fond des bois, pas bon. S'en rappeler pour la prochaine fois.

D'un seul coup, Raymond Poulidor est saisi d'une inspiration : « Vous savez qu'il y a une ferme de kangourous ici ? Il paraît qu'ils ont reçu un albinos, ça vous dit d'aller le voir ? » Là, pour être honnête, j'ai beugué. Le concept je-suis-en-plein-rencard-avec-un-passionné-de-vélo-qui-me-propose-d'aller-voir-un-kangourou-albinos-dans-le-parc-du-château-de-Chantilly, faut reconnaître que dans le genre improbable, fallait la faire, celle-là. On va donc voir les kangourous. Ils sont complètement lobotomisés, vautrés comme des grosses feignasses dans l'herbe. Ils font même pas des petits bons partout. C'est quoi l'intérêt d'un kangourou s'il fait pas des petits bons partout, hum ? En plus, j'ai pas vu la queue d'un albinos, bien que je me sois accrochée au grillage et aie fait tout le tour de l'enclos, méthodiquement. Ce qui fait piaffer Raymond d'impatience... Visiblement, les kangourous l'intéressent autant que mon boulot. L'avait qu'à pas proposer d'y aller, ce con.

Arrivés au fameux salon de thé chantillesque, Raymond me sort : « Ici, y'a un truc qu'il FAUT que vous preniez, c'est le jus de rhubarbe. » Re-je suis bien élevée machin tout ça, je réponds un moui très très mou, qui devrait laisser comprendre, même à un cycliste, que ça ne m'emballa pas. Mais non, un Raymond Poulidor ne renonce pas aussi vite. Il insiste donc. Et me fait le panégyrique du jus de rhubarbe. Je vous jure, rien qu'à entendre le mot rhubarbe, j'ai les dents qui grincent, les papilles qui s'ébrouent, la glotte qui se rétracte et les intérieurs qui pleurent misère. De toute façon, c'est pas compliqué : en règle générale, je ne bois aucun liquide qui n'ait été préalablement fermenté ou distillé. Je sens bien qu'il va falloir que je lui mette les points sur les « i » : « Euh, pour la rhubarbe, ça va pas être possible. » « Ah ? Et pourquoi ça ? » me demande-t-il finement. « Ben, j'aime pas ça. » « Pourtant, c'est très bon. » « Bé, c'est une opinion que je suis très loin de partager. » Des fois, je vous jure, j'en veux à ma mère de m'avoir si bien élevée, parce que j'avais juste envie de lui gueuler « J'AIME PAS ÇA, J'AIME PAS ÇA ! TU SAIS OÙ TU PEUX TE LA CARRER, TA PUTAIN DE RHUBARBE ? » « Ah, je suppose que vous voulez boire de l'alcool, alors ? » Hein ? ça va pas non ? À quatre heures de l'après-midi, avec un sorbet framboise-mûres couvert de chantilly ? « Un verre d'eau, ça sera parfait », réponds-je sèchement. Ce qui, pour qui me connaît, ou est muni d'un lobe frontal, devrait donner une vague indication que là, ça serait bien de la jouer profil bas, pasque sinon ça va mal se mettre.

Je tente de me calmer en dégustant ma chantilly, quand Raymond se bloque soudain, me regarde fixement et me dit : « J'aimerais bien que vous enleviez vos lunettes de soleil, je vois pas vos yeux, là. » Ben oui, mon biquet, c'est bien joli tout ça, mais aussi surprenant que ça puisse paraître, si j'ai des lunettes sur le nez, c'est un peu parce que j'en ai besoin, hein. Je cherche pas à la jouer Catherine Deneuve, mais si j'ai pas mes lunettes de soleil correctrices, non seulement, je vais la jouer Mr. Magoo, mais en plus je vais pleurer des yeux. Donc un peu chiant, vous en conviendrez, très cher. Je lui dis ça en substance, mais il insiste. Relou, le gars. Et il commence à me brasser sévère à ne pas du tout tenir compte de ce que je dis. Soudain, tel un coureur qui vient de recevoir sa première injection

d'érythropoïétine (on comprend qu'ils disent EPO, c'est imprononçable. Je sais même pas si c'est lisible.) dans le même mouvement Raymond se lève, jette un billet de vingt euros sur la table et me dit : « Bon, on fait la suite de la promenade ? » J'avale ma dernière cuillerée de chantilly, hop, un coup d'eau, je récupère toutes mes petites affaires, et je trotte pour essayer de le rattraper, parti qu'il était en deux enjambées. Décidément, ce *play-boy* me plaît de plus en plus, y'a vraiment pas de doute là-dessus. Mon côté rebelle me dit que je suis vraiment con de le suivre comme ça, tandis que mon côté mollassonne me susurre que je suis plus à cinq minutes, l'aprèm touche à sa fin.

Alors que nous déambulons dans les allées de ce putain de parc que plus ça va plus je le trouve trop grand, Raymond aperçoit, dans mon sac à main, une bouteille de Coca. Alors, je n'épiloguerai pas sur l'outrecuidance de cet homme à regarder ce que contient mon sac, mais, cerise sur la chantilly, il me demande d'un ton comminatoire : « Et quelle est votre excuse, pour ça ? » La mâchoire m'en tombe. Je rêve ou cette tête de con de buveur de jus de tiges me demande de me justifier sur ma consommation de Coca ? C'est pasque j'ai pas voulu de son jus de plante, c'est ça ? Alors je dois dire que la triplette vélo/nature/rhubarbe, quelque part, ça a fait sauter un verrou chez moi. Même si j'avais une jumelle bénéfique adepte du bio, je crois que même dans sa dimension parallèle un plan comme ça, ça la ferait chier. N'éprouvant plus le besoin de faire semblant d'être gentille, je réponds : « C'est pour la gueule de bois. Je me suis mis une mine de tous les diables hier soir avec des copines. Je suis rentrée chez moi à quatre pattes à quatre heures du mat. Alors pour prendre le train à la gare du Nord à 14h00, fallait bien une bouteille de Coca. » Et paf. Ça lui a momentanément coupé la chique, l'a rien trouvé à répondre à ça, M. Je-fais-que-des-trucs-bons-pour-mon-corps-dans-la-nature.

Malheureusement, faut croire que cette franchise, tout comme mon peu de goût pour la rhubarbe et le vélo, n'ont toutefois pas suffi à décourager Raymond Poulidor. Car le voilà qui se bloque à nouveau, tel un *Spaniel* devant une *grouse* et me demande tout à trac :

« – Je peux vous demander votre main ?

– HEIN ???

– Euh, enfin, juste pour la tenir.

– Ah ouais, mais non, même (dans mon cerveau se façonne immédiatement la vision d'horreur de notre couple marchant main dans la main façon François Mitterrand et Helmut Kohl.)

– Pourquoi ?

– Chuis pas très main. »

Je ne trouve pas d'autre explication à cette réplique d'anthologie que le fait que des millions de neurones se sont évaporés dans le côtes-du-rhône la veille.

D'autant plus que c'est même pas vrai d'abord.

Je peux être très main, parfois.

Mais bon.

Pas là.

Après ça, Raymond Poulidor s'est mis à bouter : il marche quatre pas devant moi et je me suis vraiment demandé s'il allait me ramener à la gare ou m'abandonner dans les bois zhostiles. Toutefois, cet homme malgré tout bien élevé m'a larguée à la gare de Chantilly.

Finalement, je suis pas sûre que ça soit très pertinent que je m'exporte hors des limites du périf. Toute cette nature, ça m'a donné mal au crâne.

À moins que ce soit le côtes-du-rhône, mais ça me paraît peu probable.

LE LATIN LOVER

Il arrive que les sites de rencontres vous octroient une belle histoire, qui vous redonne foi en l'amour, la vie, les hommes, tout ça. À croire qu'ils vous envoient exprès une bombasse de temps en temps, histoire de garder la clientèle captive.

Le beau Matteo, il m'a contactée en me faisant un compliment sur mes yeux (c'est con, hein, ça marche toujours les grands classiques). Je lui retourne le compliment (sa photo montrait un beau gosse en super gros plan, difficile de se rendre compte : elle était cadrée tellement serrée qu'il aurait pu avoir les oreilles de Dumbo et un cou rafistolé façon Frankenstein, j'aurais pas vu. En plus, elle semblait dater du temps jadis, en noir et blanc, genre il avait 30 ans en 1912. Mais bon). Je regarde sa fiche, qui dit qu'il est célibataire, qu'il vit en Italie, et que, entre autres, dans un j'aime/j'aime pas, il « aime les femmes qui sont sensuelles sans être nécessairement des top-models ». Comme qui dirait que ça tombe bien.

Je lui demande où il vit en Italie, et il me répond Milan, et qu'il vient sept à huit fois par an à Paris. Et là, on commence à discuter. Petite digression cocasse : quand je pense que j'ai envoyé sur les roses un type qui habitait Rennes et un autre Troyes sous prétexte que c'était trop loin, là, bizarrement, Milan, pas de problème. On se demande pourquoi.

Les échanges avec Matteo sont fluides, il parle super bien français, avec des petits italianismes charmants (non, dans ce cas, ce ne sont pas des grosses fautes de bourrins qui savent pas écrire, ce sont des petits italianismes charmants. Je sais, c'est injuste). Il fait un boulot de la mode qui tue dans la mode et doit venir la semaine suivante à Paris pour son travail (la Fashion Week, vous y croyez, vous ? Franchement, pas moi sur le moment) et me propose de prendre un café. Là, je dis OK, pourquoi pas, jusque-là c'est cohérent, même si le fait qu'une grosse bombasse italienne qui a un boulot de rêve veuille me rencontrer me laisse un peu perplexe. Je sais, faut que je travaille sur mon estime de moi. Je me pomponne suffisamment pour être vaguement mignonnette, mais pas plus pour éviter que la balance investissement temps/énergie par rapport au résultat escompté reste à peu près correcte.

J'arrive à la brasserie, et il a dit qu'il aurait un manteau bleu (c'est vrai que c'était mieux d'avoir une info, vu le doute sur la photo). Je rentre dans la brasserie et je reluque sous le nez tous les mecs avec un manteau bleu. Y'en a deux. Un périmé depuis un sacré bout de temps : je le scrute comme une malade en me disant non, quand même, il a pas fait ça ? Mis une photo de lui quand il avait 30 ans et que maintenant il en a 70 ? C'est pas poss ? Non, apparemment, puisque le vieux me calcule pas. Un autre me scrute en retour, sans réaction majeure... Je m'installe donc et j'attends. Au bout de cinq minutes, v'là t-y pas mon Matteo qui arrive.

Là, je vous jure que j'ai beugué. J'ai eu une espèce d'impression bizarre, le sentiment que mon cerveau a été cryogénisé. Erreur system, il faut tout rebooter, j'ai les touches qui s'enfoncent plus.

Matteo, il est encore plus beau en vrai que sur sa photo. Pasqu'il a plus 30 ans, il a la cinquantaine, du charme à plus savoir qu'en faire, de belles rides, des petites pattes poivre et sel trop stylées et des fringues je-sais-bien-me-saper-sans-en-faire-des-tonnes et il déboule avec un sourire jusqu'aux oreilles. Là, je me dis, c'est pas possible, il est trop parfait, on me fait une blague.

Mais non. Il s'assoit effectivement en face de moi et il me parle. Enfin, je vois qu'il me parle, puisque ses lèvres superbement ourlées zet charnues bougent, mais comme j'ai coulé une bielle cérébrale, je pige que couic à ce qu'il me dit.

Je finis par récupérer mon cerveau et on parle, de choses et d'autres. Je suis une caricature ambulante de séduction :

- Je souris comme une tarée.
- Je fais virevolter mes mains aux ongles superbement manucurés (vernis Long Lasting de Hema réf. 860).
- Je raconte des choses passionnantes (forcément).
- Je ris d'un rire de gorge en mettant ma main sur mon décolleté dès qu'il dit un truc.

- Je l'écoute l'air captivé, le menton posé sur ma main pour cacher mon double menton.
- Je caresse mon cou d'un air pensif et sensuel.
- Je bouge mes cheveux.

Bon pas tout ensemble, hein, sinon j'aurais l'air d'une folle furieuse, mais la totale, quoi.

Pour vous dire à quel point j'étais sous le charme : quand il a commandé un déca, j'ai fait pareil. Je crois bien que c'est la première fois de ma vie que je vais à un rencard à l'heure de l'apéro et que je bois pas un petit coup de blanc. Un truc de dingue.

Bref, tout ça pour dire qu'on papote pendant une heure environ, puis il me dit qu'il a un dîner professionnel, mais qu'il aimerait bien qu'on marche un peu avant de se quitter. Ah, OK (en même temps, il aurait proposé de faire un tour en raquettes, je l'aurais fait). Du coup, comme son rendez-vous est à Étoile, je lui propose de partir dans cette direction, histoire qu'il reprenne le métro sur la bonne ligne.

Nous voilà donc partis à marcher sous la flotte, de nuit, au mois de janvier. Et comme une conne j'ai mis mes chaussures de rencard qui me font mal aux pieds.

On discute encore de choses et d'autres, et, me demandez pas comment c'est venu sur le tapis, mais je lui parle de mes talents de cuisinière (on sait jamais, ça peut pas nuire au projet de livrer cette info). Là, il me dit avec son charmant petit accent italien : « Ah, mé si vous couisinez si bien, il faudra qué vous mé fassiez goûter votre couisine la prochéné fois qué jé viendrai à Pariggi. É jé pourrai vous méttre oune notté, comme dans Masterchef. »

Ma, certo.

Viens goûter à ma couisine, cher Matteo, et mets-moi ta petite note, je t'en prie... fais donc.

Quand je dis que ça pourrait se faire, ce choupinou me regarde avec ses grands yeux en me demandant : « Ah ? Ma parcé qué vous avez envie dé mé révoirrrr ? » Et là, avec la délicatesse, la subtilité et l'élégance qui me caractérisent, je lui réponds : « Ben écoutez, vu que ça fait une heure qu'on marche sous la pluie par -12 000 C°, si j'avais pas eu envie de vous revoir, comme qui dirait que je serais plus là. » Ça, c'est fait.

À force de déambuler comme ça, nous voilà arrivés à Étoile. Là, devant l'Arc-de-Triomphe illuminé (vouï, je sais), Matteo, il me prend la main, il me regarde dans le blanc des yeux et il me dit : « Ma, et si j'arrivé à mé libérrré demain, est-ce qué vous m'inviterriez à goûter votre couisine ? »

J'ai pas dit non.

Et là, CRAC, roulage de galoches.

Le problème, c'est comme je m'y attends pas, je suis pas dans le rythme. Je suis en panique, je tourne la langue n'importe comment, je suis tout le temps à contresens, je manque même me cogner les dents contre les siennes... à tel point que je me dis qu'il va annuler la soirée. Mais non. Ouf.

Chouette. Comme qui dirait qu'il y a du projet dans l'air. Et là, je me suis rappelé une conversation avec une copine. Un gars rencontré sur un site lui avait donné comme choix pour leur deuxième rendez-vous : « On se fait un ciné, un resto ou Picard ? », que nous avons traduit par :

- Ciné = on baise pas.
- Resto = on baise peut-être.
- Picard = on baise garanti.

Là, le coup de la cuisine, je dirais que c'est un plan Picard au carré. Ce qui, toutefois, n'était pas pour me déplaire, vu que j'ai trouvé que c'était extrêmement bien m'né.

Le lendemain, je suis un petit peu redescendue d'un cran (voire de deux ou trois). Mon esprit critique est reparti à pleins tubes, et j'ai passé la journée à courir dans tous les sens comme une canette décérébrée pour ranger, faire le ménage, faire les courses et préparer la bouffe, tout en me disant t'es trop con, t'aurais dû refuser et proposer un resto, moins connoté, moins chiant... Et si ça se trouve c'est un psychopathe, il va venir chez toi alors que tu connais pas son nom, tu sais rien de lui (vouï, comme un légionnaire), sauf qu'il vient d'Italie, s'il te trucide sauvagement, qu'il te bouffe le cœur et met tes restes

dans des sacs poubelle éparpillés dans une décharge de banlieue (Ah mon Dieu ! En plus, je serai dispersée de l'autre côté du péfif, argl), personne le saura, tes parents désespérés dépenseront tout leur argent pour payer les services d'un détective privé qui n'arrivera jamais à remonter sa piste ou alors il le retrouvera grâce à un *geek* qui ressortira son adresse IP mais il finira empalé dans un terrain vague milanais et ils (mes parents) auront plus de sous pour aller en maison de retraite et ils mourront pauvres et anéantis de chagrin, dans un hospice...

Euh, bref.

Ça s'est un peu arrangé quand j'ai reçu ce message : « Je te confirme que ce soir je suis libre, je serai tout pour toi si tu me veux toujours. » (C'est rien de le dire que j'ai trouvé ça EXTRÊMEMENT choupinou.)

Mais je suis quand même repartie un petit coup : j'avais aussi le scénario c'est un mythomane, il raconte des carabistouilles pour parvenir à ses fins, il va me ligoter et me dévaliser et partir avec tout ce que j'ai de précieux.

Ou alors c'est un pervers qui va en profiter pour me faire subir les pires zoutrages avec des ustensiles de cuisine (En fait, toute cette histoire culinaire, c'était pour tâter le terrain, et comme ça il est sûr que j'ai un batteur à œufs, un rouleau à pâtisserie, une mandoline et même un économiste, brrrrrr).

Ou alors c'est juste un baltringue de plus qui veut tirer un petit coup vite fait bien fait pendant qu'il est à Paris pour le boulot et qui va se comporter comme un gougnaffier.

Autant dire que sur le coup des 20h30, quand il est arrivé, j'étais plus vraiment chaude-bouillante.

En revanche, sur le coup des 20h32, si.

Et à 20h33 aussi.

À 20h34, j'étais collée au plafond.

Et à 20h35, je vous dis pas ce que je faisais, ça serait pas correct.

Cette première nuit avec Matteo est un des plus beaux moments d'humanité que j'ai jamais vécus. J'ai ressenti une intensité du moment présent, une sensation d'être dans une bulle. Car nous avons (malgré tout) parlé de nous, et nous avons eu un échange grave, intense, chargé d'émotion. Matteo a vécu une tragédie et il m'a dit : « Pendant l'amour, c'est le seul moment où je n'y pense pas. Je sais que je ne devrais pas te le dire, mais c'est la vérité. » Et là, mon cœur s'est fendillé en tout petits morceaux et je me suis dit que cet homme méritait de se reposer un peu.

Matteo, je l'ai vu le 26 janvier. Quand il est parti, il a promis de se revoir vite, dès qu'il reviendrait à Paris pour le boulot. Je suis pas née de la dernière averse : ce genre de promesse, bah je sais la valeur qu'elle peut avoir, surtout quand on habite à des centaines de kilomètres l'un de l'autre et que, selon toute vraisemblance, un des deux membres impliqués dans l'histoire est marié... Mais très vite après cette première nuit, des échanges de mail me laissent espérer...

Quand Matteo termine un mail par « Baci dove vuoi », je me précipite chez Emmanuelle pour lui demander ce que ça veut dire (j'ai pas confiance deux secondes en Google Trad et autres conneries de Reverso pour un truc aussi important que trois mots de Matteo). Elle me répond que cela signifie « Des baisers où tu veux » : ma température interne a pété les 41,5°C.

Puis il m'a écrit « je t'embrasse et... je te touché » (rôôô c'est meugnon). Puis il a annoncé qu'il reviendrait à Paris le 11 février et que « Si tu a encore envie de moi, je serai tout pour toi. » Là, franchement, j'ai frôlé la surchauffe fatale.

La deuxième soirée à Paris a été aussi intense que la première. J'avais prévu de lui poser plein de questions, genre est-ce qu'il est marié, qu'est-ce qu'il fait précisément comme boulot dans la mode, est-ce qu'il serait envisageable de se voir à Milan (j'avais déjà épluché les horaires et tarifs des différentes compagnies aériennes)... et rien. Il est arrivé à la maison, dès que j'ai ouvert la porte et que je l'ai vu sur mon paillason, on s'est regardés, on s'est embrassés, on s'est sautés dessus et on s'est re-regardés et on a plus arrêté après.

Le lendemain de son départ, on a recommencé à s'écrire. Un retour à Paris pour début mars était prévu, mais, alors que j'étais collée au plafond, il a annoncé des contraintes de boulot et n'a pas pu se libérer. Nous avons continué à nous écrire régulièrement, et en avril, il prévoit de revenir le 25 juin. Quand je lui dis que je trouve que ça fait super loin, il m'envoie ça : « Pour nous, le temps passe très vite, ne t'inquiète pas et l'attente peut être intéressante. Cette semaine je suis à Istanbul. Ce soir, la lune est pleine sur la mer de Marmara. » Ça m'a scié les pattes, ce mail. Quant au coup de la pleine lune sur la mer de Marmara, je l'imaginais sur un balcon de pierre, accoudé à la balustrade, regardant la lune se lever sur la mer, en pensant à moi... Aaaaahhhh...

Le 23 juin, histoire qu'il n'oublie pas mon existence, je lui envoie ce message : « Mes cinq sens te réclament. » J'avoue que j'étais très contente de moi : un message rempli de promesses et de sous-entendus, que je me suis dit, ça, ma poulette, aucun gars normalement constitué ne peut le lire sans se précipiter derechef chez toi.

Ben Matteo, il peut.

À son corps défendant, mais il peut.

Il m'a fait un suspense sur le dimanche.

Puis il m'a fait un suspense sur le lundi.

Et on a pas pu se voir.

Là, je peux vous dire que je me suis bouffé les moignons. En fait, non. Vous dire que je me suis bouffé les moignons, ça serait comme si j'avais eu la perspective d'un joli petit plan Q qui se serait envolée. Mais c'était pas ça. Ça m'a coupé le souffle, ça m'a fait un trou dans le bide et je suis tombée à genoux. Voilà ce que ça m'a fait.

Puis, comme toujours, je reprends mon souffle, je me relève doucement et l'espace laissé vacant est peu à peu rempli par les amies, les soucis divers et variés, le boulot, bref les trucs et les machins de la vie, quoi.

Les amies, justement, dubitent à mort sur le concept « je peux pas me libérer à cause du boulot ». Moi, je pars du principe qu'il vient pour la Fashion Week, qu'il a des défilés dans la journée et des dîners avec des clients le soir et qu'il loge dans un hôtel avec ses collègues. En ayant un minimum de sens pratique, on peut admettre que c'est pas facile. Je me vois dans la même situation lors de certains événements professionnels, ben sérieux, ça aurait été super compliqué de caser un rencard au milieu. Manière, j'ai DÉCIDÉ de le croire. Parce qu'il est attentionné et prévenant et qu'il a les yeux qui pétillent quand il me regarde. La façon dont il parle de son boulot, c'est juste factuel, il se vante pas, il se la pète pas sur des trucs de modeux, il se met pas en scène. C'est juste son boulot. Il ne promet rien, il ne demande rien, comme moi non plus, il a pas de raisons de me mentir. Donc, je pense qu'il dit la vérité.

On continue à s'écrire : il me dit qu'il revient à Paris pour la prochaine Fashion Week (je vais regarder sur le site de la Fédération française de la couture et du prêt-à-porter et je vois que c'est du 23 septembre au 1^{er} octobre), puis les vacances passent, puis...

Le 4 septembre, je travaille dans un bureau. C'était un jour où j'aurais pas dû bosser, mais ma conscience professionnelle hors du commun m'avait tirée de mon lit ce matin-là pour faire genre je suis une fille sérieuse. Le Nifoune sonne : numéro inconnu. Je me dis, chier, merde, c'est encore SFR qui me harcèle pour me fourguer des trucs que je comprends pas, je réponds pas.

Et ça re-sonne.

Et quand ça re-re-sonne, je me dis ils vont pas me lâcher ces cons, je les envoie bouler, je vous jure que ça va pas traîner nom de d'là. Et qu'est-ce que j'entends pas au bout du fil (qu'il n'y a clairement plus sur un Nifoune) ? Le charmant petit accent italien de mon Matteo. Qui me dit qu'il est à Paris pour la journée et me demande si je peux me libérer pour le retrouver chez moi. Il est 11h30. OK. D'accord. Bien. Faut d'abord que je ferme la bouche. Et les yeux aussi, tiens. Et est-ce que je peux rebooter ? Non. J'y arrive pas. Je suis au bureau et je regarde les papiers devant moi et le mur avec les plannings

accrochés et les dossiers tout ça et j'entends Matteo qui me parle et j'arrive pas à faire que mon cerveau soit à la fois ici et en train de l'écouter.

Je lui dis je peux pas me libérer, je suis au boulot, là. Je pourrai plus tard dans la journée, mais pas maintenant. Il me répond tant pis, je reprends mon avion en fin d'après-midi, on se verra fin septembre, je serai à Paris à partir du 30. Là, je beugue (oui, encore). Comment ça le 30 ? Mais c'était marqué le 23 sur le calendrier ? Noooooooooon !!!! J'ai justement tout fait pour caler un week-end à Séville APRÈS. MonDieuSeigneurJésusMarieJoseph, je vais tous mourir (oui, je deviens mystique en cas de grosse crise).

On échange encore quelques mots et je raccroche. Et je reste bloquée. Mon cerveau reboote que dalle. Ma collègue rentre dans le bureau et je lui jette le même regard que celui de Sissi quand elle a senti la lame s'enfoncer dans son cœur. D'un coup d'un seul, les larmes sortent, comme ça, genre bière pression au Hellfest. Ça dégouline, peux plus m'arrêter.

Quand j'expose la situation, elle me sort :

« – Putain, t'es con ou quoi ? T'étais pas obligée de venir aujourd'hui, t'es pas obligée de rester ! Tu prends tes affaires, tu te casses immédiatement, et tu vas te faire sauter par ton bel Italien ! Bon sang, j'aurais un coup de fil pareil, ch'te jure que je serais déjà plus là !

– Ben oui mais quand même, là, quand même, quoi. Ça fait VRAIMENT plan Q de base. Le gars, il me sonne au dernier moment et tout, quoi. Puis chuis pas in ze moude for love, là.

– Taaiiin, appelle-le !

– Je peux pas, il m'a pas donné son numéro.

– QUOI ???

– Oui bon, enfin bref, je t'expliquerai. »

Il ne m'a jamais donné son numéro, il m'appelle en numéro inconnu, parce que c'est un téléphone de boulot. Je sais, ça craint du cul. Je suis tout à fait consciente que ça sent son mec marié à des kilomètres. Mais vu qu'il habite à Milan, moi à Paris et que, *a priori*, sauf trou de la quatrième dimension, les probabilités que ça aille plus loin sont quand même assez faibles, c'est pas trop la peine de se cuire la rate pour si peu.

Toujours est-il qu'après avoir tenu un débat houleux entre ma raison et ma fanfouette (et mon cœur, si, si), j'envoie un mail à Matteo : « Je n'ai pas pensé que je pouvais te retrouver quelque part pour déjeuner ou boire un café... Appelle-moi si tu as ce message ! » Ce qui me permet de garder un tout petit peu de dignité... Matteo me répond une demi-heure plus tard : « J'ai changé de vol, du coup. Là, je suis en route vers l'aéroport. » Là, c'est plus un trou que j'ai dans le bide. C'est une grosse main qui vient juste de pénétrer dans ma poitrine et de m'arracher le cœur. Lentement, en laissant bien tous les petits vaisseaux se déchirer un par un.

À partir de cette heure (12h27), je n'ai quasiment plus arrêté de pleurer jusqu'à ce que je me couche à 1h30. Je me suis complètement ridiculisée au bureau, dès que quelqu'un m'adresse la parole, allez hop, c'est reparti mon kiki. Là, on est plus au niveau bière pression du Hellfest, je pense qu'on est passé à l'Oktoberfest de Munich. Moi qui ai la réputation d'une rigolote enjouée, forcément, le moindre couillon qui me croise dans un couloir avec des yeux de lapin russe va me demander ce qui se passe. Et vu que dès qu'on me parle, ça repart, ça a été la fête du Kleenex. À tel point que j'ai dû piquer les serviettes en papier des chiottes. Je suis rentrée me rouler en boule sur mon canapé avec un verre de vin (j'ai même pas eu le courage d'aller acheter des After Eight, c'est dire), sous le plaid en polaire, avec ma chatte en guise de doudou. J'ai appelé personne, j'ai débriefé que dalle, j'ai juste décidé qu'il fallait que je pleure tout ce que j'avais à pleurer pour passer à autre chose demain.

Le lendemain j'ai travaillé, je suis allée acheter des croquettes, j'ai dîné chez Tonton Pétard, la journée a passé, et ça redémarre...

Le surlendemain, Matteo m'écrit : « J'aurais dû te prévenir mais comme je n'étais pas sûr de me

libérer, je ne voulais pas te décevoir comme l'autre fois » et j'ai trouvé ça super choupinou. Ben oui. Puis, le 14 septembre, un dimanche, il me demande si je suis à Paris le mercredi suivant. Il revient sans (évidemment) être sûr de pouvoir se libérer. Cette fois, ça lui paraît pertinent de prévenir à l'avance, quoi qu'il en soit.

C'est marrant, mais j'ai pas fait des bonds partout, je me suis pas mis en surchauffe, rien. J'étais juste envahie d'une espèce de calme certitude. Pas inquiète pour deux sous, quoi. Alors oui, le mardi soir, j'ai cogité à ce que je pourrais bien me mettre qui soit compatible avec une journée au bureau et une soirée au Matteo. Et le mercredi matin, je me suis pomponnée et j'ai emporté ma trousse de maquillage. Et j'ai regardé mes mails sur mon Nifoune toutes les cinq minutes, mais tellement zen que ça faisait limite exercice de tai-chi.

À 17h02 : « J'arrive chez toi dans une demi-heure »

Là, l'adepte du tai-chi s'est transformée en trader cocaïnomane. Alors que je travaille dans un endroit où on quitte plutôt sur les coups de 19h00, j'ai annoncé que j'avais « un rendez-vous », j'ai envoyé chier tous ceux qui avaient la prétention de me demander un dernier truc avant de partir, j'ai sauté dans un taxi et je suis partie retrouver Matteo. Je suis arrivée la première et, passées les cinq premières minutes consacrées à vérifier que l'appart était dans un état correct, que j'avais pas laissé traîner de lingerie, que les capotes étaient bien dans le chevet, que j'étais dépourvue de tout poil disgracieux, bref que tout allait pour le mieux dans le merveilleux monde des 5 à 7, ben je me suis retrouvée fort dépourvue avant que la bise elle fut viendue. Et pendant la demi-heure qui a suivi, j'ai commencé à partir en sucette : je l'ai pas vu depuis sept mois, il envoie un mail « J'arrive chez toi dans une demi-heure » et moi, je réfléchis pas, j'accours comme une gourde. Et si ça se trouve je suis son plan Q parisien, et il en a un dans chaque ville, et il se tape de la Stambouliote en veux-tu en voilà, et ce qu'il a raconté c'était un bobard, c'est un queutard comme les autres, qu'est-ce que je peux être con. Alors que j'étais en train de me griffer les cheveux, je suis sortie sur le balcon pour me calmer et aussi pour le guetter (malgré tout).

Je l'ai vu. Il s'est arrêté en bas de l'immeuble, il s'est recoiffé, a brossé sa veste de costume et a lissé sa chemise avant de faire le code. Je vous jure que j'ai exulté. Parce que ces tout petits gestes, c'est peut-être un détail pour vous, mais pour moi, ça veut dire beaucoup. D'un seul coup d'un seul, je savais pourquoi il était là et pourquoi moi j'étais là. Je savais que ce n'était pas (ou plus) un plan Q. J'étais derrière la porte quand je l'ai entendu monter les escaliers puis sonner. J'ai ouvert sur son sourire et j'ai souri et j'ai dit enfin et on s'est embrassés.

Pendant les deux heures qui ont suivi l'existence nous a accordé un peu de répit.

Évidemment, je ne pouvais pas le deviner, mais cette parenthèse enchantée serait la dernière. Nous avons continué à échanger des dizaines de mails, Matteo a annoncé à plusieurs reprises sa venue à Paris, sans pouvoir se libérer. J'imagine que ça a fini par le saouler de nous faire des fausses joies et d'être obligé d'annuler à chaque fois, position inconfortable s'il en est. Alors, il a cessé d'écrire.

Comme c'est quelqu'un de bien, c'est l'explication la plus plausible.

Manière, je ne veux pas en envisager d'autres.

HOUDINI

Comment on faisait pour aller à un rencard quand on avait pas de téléphone portable ? Avec Houdini, l'hypnotiseur au regard qui fait peur, on a fini par se retrouver. En même temps, je me demande s'il aurait pas mieux valu qu'on se rate...

« Vous pas connaît' moi, mais, enfin, hum... enfin, la question est : un vulgaire lémurien peut-il envisager de contempler la possibilité d'apercevoir un jour prochain le reflet du portrait de votre image ? »

Voilà comment Houdini m'avait contactée et j'avais trouvé ça marrant. Bon, j'ai un peu flippé quand j'ai vu sa photo (qui lui vaut son sobriquet) : il a un regard d'hypnotiseur psychopathe ou éventuellement de crotale sur le point de gober un pauvre petit mulot qu'a rien demandé à personne. Et qu'aucun prof de sciences de la vie ne vienne me dire que les crotales et les mulots ne vivent pas sur les mêmes continents, qu'il aille se faire cuire le cul. Houdini avait donc un regard qui faisait un peu peur, mais c'était sexy. Vouï, je suis une véritable aventurière, qu'a même pas peur d'aller se jeter dans la gueule du reptile. Houdini me propose un rendez-vous assez rapidement, à L'Imprévu, rue Quincampoix. Je vois vaguement, c'est à Châtelet, c'est central, je valide.

C'est un jour où je travaille dans un bureau : en chatte échaudée que je suis, j'envoie un message à 18h30 pour savoir si c'est toujours OK. Houdini se fait un ratage de toute beauté, puisqu'il met 45 minutes à répondre : « OK, je suis en chemin. » Ah bah, c'est con, pasque moi pas, de ce fait. Ce que je lui annonce subtilement d'un « Ben comme j'attendais la réponse pour décoller, ça sera plutôt du 20h00, je pense ». Un subtil mélange de grâce, d'élégance, de politesse, saupoudrées de « Je suis une vieille routarde des sites de rencontres, alors on me la fait pas » du plus bel effet. Houdini ne se formalise pas puisqu'il s'excuse d'un « Désolé, j'aurais dû réagir plus vite » qui entraîne un enfonçage de clou de toute beauté de ma part : « Ben, c'est plus pour vous, puisque du coup, je suis un peu en retard... Après divers lapins et cafouillages, j'attends confirmation avant de décoller ;-) ». Là, sérieux, si le gars a encore envie de me rencontrer, c'est qu'il est vachement motivé. Ou qu'il a super faim.

Avec tout ça, j'avoue que je ne suis pas de très bonne humeur. Ça m'énerve ce genre de merdouillage, j'aime pas faire attendre les gens, j'aime pas speeder, il fait froid, il pleut, c'est l'hiver et en fait, je serais franchement mieux sur mon canapé avec ma chatte.

Je m'engouffre dans L'Imprévu. Un serveur me saute dessus : quand je lui dis que je dois retrouver quelqu'un, il me dit « Ah, alors faites bien le tour, on a plusieurs salles sur plusieurs étages. » Super. J'entame donc ma quête, je monte, je descends, je reluque tous les mecs sous le nez, bref, je commence à me faire monter la tension. Je reviens dans la salle principale et le serveur, tout plein de bonne volonté, me demande la description de mon rencard. Je suis tellement pas à prendre avec des pincettes que je lui gueule dessus : « ÉCOUTEZ, C'EST UN RENCARD MEETIC, JE SAIS À PEINE À QUOI IL RESSEMBLE, ALORS ÇA VA, HEIN. » Pauvre garçon. En quelques secondes, je suis devenue une furie. J'imagine que l'aut' con m'a plantée là, que j'ai traversé tout Paris pour rien : je suis d'une humeur massacrant. J'envoie un sms par acquit de conscience, dans lequel on peut percevoir une pointe (mais tout juste une pointe) d'agacement : « J'y suis vous vois pas ? » Quand on me connaît, si je commence à m'affranchir de la ponctuation et qu'il y a pas tous les mots dans mes phrases, c'est que ça pue grave. La réponse n'améliore pas mon état : « Vous êtes où ? »

Sérieux ?

À ton avis, tête de con ? j'ai envie de dire...

Je me fends d'un « Au bar » laconique. « De L'Imprévu ? » me rétorque Houdini qui a perdu 4 632 points en 2 secondes. BEN NON, AU BAR DU CLARIDGE, ducouillon... C'est ça le problème avec les gens cons, c'est qu'en plus ils sont idiots. Mon « Bé vouï » d'une sobriété inquiétante entraîne un « J'arrive » qui me laisse comme deux ronds de flan, surtout quand je vois mon Houdini pénétrer dans le

bar par L'AUTRE PORTE D'ENTRÉE... devant laquelle il m'attend depuis plus d'une demi-heure, sous la flotte. Et il a effectivement une tête de Cocker mouillé tout piteux de rentrer bredouille d'une chasse à la gallinette cendrée. Quand je lui demande pourquoi il est pas entré pour se mettre au chaud (et éventuellement boire un coup, ce que personnellement j'aurais fait), il me rétorque un « Pour ne pas vous manquer » auquel je ne réponds même pas au risque d'être désagréable, vu la réussite de la manœuvre.

C'est donc la quatrième fois qu'un gars me fait ce coup qui me pète bien les rouleaux : attendre, debout, en statue de la désolation, devant le bar où on a rendez-vous. Pourquoi y font ça, grands dieux ? Moi, quand j'arrive la première, je m'installe, je commande et j'attends tranquillou, assise, un verre à la main, cool décontractée, quoi. Après enquête auprès d'un échantillon pas du tout représentatif de spécimens masculins, j'ai eu des réponses à cette question existentielle qui font un peu peur quand même. Ils font ça à :

- 30 % par galanterie, pour ne pas laisser une femme entrer seule dans un café (ils se croient en 1912 ou quoi ?) ;
- 30 % par peur : moins la honte en cas de lapin (c'est humain) ;
- 15 % par calcul : pour faire culpabiliser la nana en cas de retard ou de météo peu clémente et espérer ainsi pécho plus facilement (c'est machiavélique) ;
- 10 % par radinerie : ça évite de payer un coup si la nana se pointe pas (c'est minable).

Le reste sait pas trop pourquoi.

Tout ça pour dire qu'on ne partait pas sur les meilleures bases. Et que ça s'est pas du tout arrangé : ça a commencé en queue de nouille, ça s'est continué en nœud de sucette et ça s'est terminé en cul de boudin.

Car Houdini, après des salutations glaciales (peux pas trop le blâmer), prend la direction des opérations d'un air décidé : il me passe devant et commence sa Grande Quête de la Table parfaite. Aucun des recoins de ce foutu bar ne trouve grâce à ses yeux et nous sillonnons les salles, lui devant, moi suivant le mouvement. Dans le genre ça m'énervé, ça se place là aussi, ce genre d'attitude. Parce que :

- 1) je trouve que la plus élémentaire des galanteries est de laisser passer la dame devant (voui, je suis horriblement *old school*) ;
- 2) la plus élémentaire des galanteries (bis) est de la laisser choisir la place qui lui convient ;
- 3) ça me soûle d'une force qu'un mec fasse sa princesse pour choisir une table. Y'a quand même des trucs plus graves dans la vie. On est pas là pour y passer le réveillon, on se tire les doigts et on s'assoit et on commande et on boit un coup et c'est bon, quoi.

Il finit par trouver ze perfect spot, me laisse quand même passer pour m'asseoir (la table est contre un mur, je m'assois donc dos à celui-ci) et il vient s'asseoir à côté de moi. Je vous dis pas, j'ai eu une sorte de hoquet. Car, après cette introduction peu chaleureuse, cet envahissement soudain de mon espace vital, hé bé ça m'a énervée.

Je sais.

Mais bon quand même.

J'essaie donc de me désénerver en me disant qu'un petit verre de chardonnay va y contribuer. Houdini continue à faire sa princesse en mettant des plombs à choisir et s'arrête sur un truc rouge improbable genre Campari (non pas un Spritz) qu'il boit à la paille en faisant des schluuuurps immondes. Je reconnais que si j'avais été moins énervée au départ, sans doute que tous ces détails m'auraient échappé. Mais ce n'est pas le cas. La conversation est poussive : il faisait son cake par écrit et à l'oral, y'a plus personne. Et nous voilà aspirés dans le vortex des échanges de retours d'expérience sur les sites. Je sais qu'on ne pourra plus en ressortir. On se croirait dans *L'Enfer* de Dante : « Toi qui entres ici, abandonne toute espérance. » Je regrette mon canapé, mon radiateur, mon pyjama, ma chatte, mon plaid en pilou, bref, je vis dans ma tête quand Houdini donne finalement le signal de la fin du rendez-vous de la manière la plus élégante et originale que j'ai jamais eue : « Ouhlàlà, faut qu'j'y aille, y'a mon chien qui

m'attend. »
CLAP. CLAP. CLAP.

LECTEURS ASSIDUS

Un blog sur les sites de rencontres est plein de lecteurs. Un vivier de spécimens mâles dans lequel il aurait été dommage de ne pas pêcher.

La pêche n'a pas été miraculeuse, mais souvent sympa.

Quand j'ai commencé le blog, je savais que j'allais me livrer en pâture (c'est un peu l'idée, en même temps.) Au bout de quelques mois, j'ai commencé à me dessaler, à parler un petit peu de sexe (mais à peine, hein) et à avouer même pas sous la torture que je suis une gourgandine qui couche le premier soir si elle peut. Je suis pas complètement cruchonne, je me disais bien que ça allait avoir des conséquences, et je m'attendais donc à recevoir des messages de lecteurs. Pour tout vous dire, je m'étais blindée à la perspective de recevoir du gros niveau de graveleux, j'étais prête. Mais j'étais pas du tout prête pour les messages que j'ai reçus. J'ai trouvé ça trop chouette.

Je ne parle pas des commentaires aux articles du blog, qui eux aussi m'ont surprise (là aussi, j'étais prête à me faire traiter de tous les noms et en fait, j'ai eu des échanges super intéressants avec des gars géniaux, à part un ou deux trolls). Je parle de messages envoyés par des inconnus par le formulaire de contact du blog (je ne parle pas non plus des mails et commentaires des filles trop chouettes avec qui j'ai papoté... Même que Véro est devenue une vraie amie de la vraie vie).

Le 18 septembre 2012, j'ai reçu mon premier mail de lecteur : « Bonjour, trop drôles vos aventures et vos jugements sur les hommes et les sites de rencontres. Je ne sais même plus comment je suis arrivé sur votre blog, vous voyez les ravages d'Alzheimer ou du vin blanc gorgé de sulfites... J'espère que de Valmont en Kinder Bueno, vous avez trouvé l'homme sœur. Dans le cas contraire, il vous reste les journées du patrimoine pour trouver un amateur de vieilles pierres... » J'admets volontiers que j'étais à la fois flattée et amusée, et que ça m'a fait des gouzis-gouzis partout. Et j'ai pensé aussi que mes lecteurs, ils avaient drôlement le sens de l'humour.

Le 5 octobre 2012, j'ai reçu le premier mail de Guillaume. Guillaume, on s'est écrit pendant quatre mois. Guillaume, je crois qu'il se faisait un petit peu chier dans sa vie, avait pas mal de temps libre à ce moment-là et du coup, c'est bien tombé. On a beaucoup ri, on s'est échangé des astuces pour respecter notre étanchéité dans la jungle sans pitié du ouèbe et on a fini par se donner des challenges, à savoir découvrir mutuellement quelle était notre véritable identité. Ça nous a bien occupé tout ça, on a fini par s'envoyer des photos et évidemment, moi je suis tombée amoureuse (ben tiens, tu m'étonnes) et lui peut-être aussi à un moment et après plus. Mais c'est pas grave, c'était drôlement chouette. Un tellement bon souvenir, que j'ai toujours sur le mur, derrière mon ordi, la photo qu'il m'avait envoyée. Une photo qu'il avait soigneusement transformée en puzzle, envoyée en plein de petits morceaux qu'il a fallu que j'imprime un par un, découpe et colle pour la reconstituer et voir quelle tête il avait. Trop chou.

Le mail suivant, c'était un mail d'un web-copain, le blogueur de Belle Inconnue que je suivais assidûment. Nous avons échangé des considérations élevées sur nos écritures respectives et on s'est même vus pour de vrai deux fois pour boire un coup et papoter. Trop bien.

Après, j'ai échangé une vingtaine de mails avec Jérôme, un petit jeunot de 32 ans drôlement sympa qui était plutôt en quête de conseils pour se dépatouiller sur Meetic. J'ai donc joué avec plaisir les Ménie Grégoire.

Puis Mathias m'a écrit : « Bonjour Caroline, vous êtes vraiment drôle. J'ai lu votre blog deshommes.com et je me suis tordu de rire. Je suis évidement beaucoup plus à l'aise... J'aimerais bien entendre l'original ;) côté féminin, s'entend. Est-ce qu'on pourrait discuter autour d'un verre/bouteille de chardonnay des raisons de cette quête ? On pourrait se téléphoner. Mon numéro de téléphone : 06... Mais je suppose en vous lisant que vous préférerez que je vous appelle. Dites-moi où et quand. »

Là, j'ai réalisé qu'un gars pas trop couillon, en lisant attentivement le blog, pouvait y trouver un mode

d'emploi pour me pécho digne d'une notice de montage de commode Ikéa. Aïe aïe aïe. Je me voyais déjà tomber folle amoureuse d'un psychopathe qui aurait soigneusement noté tout ce que j'aimais (ou pas) pour me manipuler et finalement faire de moi son esclave sexuelle.

M. Z, je l'ai qualifié de « héros des temps modernes » car, après qu'il m'a envoyé un mail pour signaler un problème dans les commentaires, il est devenu mon sauveur, mon héros, mon chevalier en armure, en me donnant des cours de ouèbe machins-trucs sur lesquels il a dû rester des plombes et qu'il était quand même drôlement choupinou de passer tellement de temps à m'aider. Et bon, au final, on a quand même papoté pendant deux mois, et je peux vous dire qu'on s'envoyait des tartines à chaque fois (je crois que j'ai rarement autant échangé avec un gars). M. Z a contribué (avec un second Guillaume et quelques autres de mes lecteurs) à ce que je change d'avis sur les *geeks* et autres *nerds* et admette que ces garçons pouvaient être charmants.

J'ai quand même eu mon florilège de mails improbables (pasque sinon c'est pas drôle). Là, on peut dire qu'on retourne complètement le principe du blog et on descend dans les tréfonds de l'âme humaine. Car, dans quelle dimension il a pu apparaître à l'une des vedettes ci-dessous que ce type d'approche avait un micron de chance de marcher, sérieux, je me le demande encore... Attention, ça va piquer, je n'ai pas changé une virgule :

« CUPIDON a de magiques flèches, embrasé mon cœur était touché, je t'ai... jolie riante et fraîche et d'Amour je me suis attaché, saluons CYRANO le poète, lui s'avait des termes embaumés, tu connais sa formule bien faite, le point ROSE allie du verbe "AIMER" (dépôt SACEM) Avec ça, ne cherche plus... »

« Pour mieux se connaître j'espère que tu vas bien très bientôt bisous »

« Bonsoir aimerai vous connaître suis sur Millau à bientôt bonne soirée. »

« Bjr c sas »

« Bonsoir je m'appel Sacha je suis de Strasbourg mon numéro 07... je serais ravie de t »

« Bonjour je vis au pays basque et si il était possible d'avoir une correspondance avec vous? »

« Vous êtes très charmante !!! »

Et, mon préféré :

« j aimerais bien voir ton fizike...ya de tres belle femme a ton age...et sa je le sais !!! j en connais..lol et c est tres... !!! pas kom les gamines de 15 ans ki font croire k elle zon 20 passer !!! c ski m ai ariver ya pas longtemp !!! et pourtant elle etais tres...mure dans sa tete !!! prend moi ue fto...juste fizike o pire...sans la tete !!! lol...je suis franchement exciter...j aimerais bien voir ton corps...lol »

Ah ben oui, lol, hein.

Bon, sinon il y a aussi Michel qui m'a traitée de déesse des temps modernes. Là, j'vous jure, ça fait plaisir. Et puis j'ai échangé avec Michael, Pierre, Jacques, Rémi, Olivier, Patrice, Philippe, Éric, James... que des mecs drôles, sympa, intelligents, consternés souvent par ce que je racontais de leurs congénères (ou faisant semblant de l'être, c'est pas grave). Des mecs bien en tout cas, qui m'ont redonné espoir : si eux aussi ils sont sur les sites, tout n'est pas perdu.

Malgré tout, parmi tous ces échanges avec de chouettes lecteurs, il y a quand même eu quelques rendez-vous. Et voui. En tout, il y en a eu six. Et je peux vous dire que j'y ai toujours été le cœur battant, pensant, comme une ~~gourde~~ optimiste qu'une fois, une fois au moins, il se passerait quelque chose de sympa. Car ce sextet de charmants messieurs faisait bien évidemment partie du dessus du panier qui envoie du mail qui charme, qui fait rire, qui sait que j'aime le bon vin, bref, qui me caresse dans le sens du poil (héhéhé). Donc, mon ego et moi, on se précipite aux rendez-vous avec des étoiles dans les yeux, en nous disant que le gars, il a été séduit par mon écriture et mon humour, qu'il a envie de me rencontrer... Si ça, c'est pas des bonnes bases, je sais pas ce que c'est.

Sauf que.

Je suis une femme.

Ce sont des hommes.

Pas la même perception des choses donc.

Je précise, des fois que.

Car après les deux-trois premiers rendez-vous, j'ai été aux deux-trois suivants pour voir si le schéma se reproduisait. Ben oui.

Plusieurs choses rentrent en ligne de compte dans le foirage récurrent. Tout d'abord, j'écris régulièrement que je suis blonde et ronde à forte poitrine. Une femme normalement constituée va visualiser Adele (au mieux) ou Valérie Damidot (au pire), voire Laurence Boccolini (au pire-pire). Un gars, qu'est-ce qu'il visualise ? Scarlett Johansson. Sans déconner.

Ensuite, j'écris assez souvent aussi que je suis une gourgandine qui boit du vin blanc et qui couche avec des garçons, ouhlàlà. Ben oui, je fais ça. Mais pas tout le temps, hein les gars. Et seulement si et quand j'ai envie, petit détail d'importance. Et pour arriver à cette étape, ben faut qu'c'est bien m'né. Et si c'est pas bien m'né, vous vous la prenez sous le bras et vous allez la ranger ailleurs.

Que je vous raconte un rencard type avec ces messieurs. Déjà, j'imagine qu'avant d'arriver, le gars a un peu fantasmé, a relu les passages les plus croustillants et s'est construit dans sa petite boîte crânienne une idée de moi. Bien. Ce qui fait que, quand il me voit, il a un hoquet. L'effet décélération entre Scarlett Johansson et Valérie Damidot lui fait saigner les globes. Il a un regard de petit lapinou pris au piège, mais comme (malgré tout), il est (à peu près) bien élevé, il s'enfuit pas. On discute, le blog machin tout ça, et comme je suis pas rancunière et que je me prends pas le chou pour d'aussi insignifiantes péripéties, je papote, je rigole tout ça. Ben oui : je suis assise au chaud devant un verre de blanc avec un gars à peu près cohérent, c'est pas forcément donné tous les jours. Et là, dans les pupilles du mec, je vois les rouages de sa petite cervelle qui turbinent à pleins tubes et qui se dit, OK, elle est grosse, mais elle est rigolote et elle a les yeux qui crient braguette, je pourrai quand même bien me la faire (et attention, je précise qu'on est pas sur de l'Apollon premium qui aurait pu se permettre de se la péter). Et il attend sans rien faire (par exemple tenter de me séduire) que je lui saute au paf, sans doute persuadé que je suis une espèce de grosse chaudasse qui bondit telle une cougar affamée sur tout ce qui bouge. Mon Dieu, toutes ces heures d'écriture pour ça.

Et non seulement, le gars, il fait rien, mais dans certains cas, il révèle sa vraie nature qu'il avait bien cachée dans ses messages tout charmants (ou, autre hypothèse plausible, son jumeau maléfique a pris sa place pour le rencard.) Toujours est-il que j'ai eu droit à quelques perles : « Vous avez l'air de quelqu'un qui ne s'attache pas. » Ben si, je m'attache ducouillon si tu lisais bien. Le problème, c'est qu'on me détache. « Mais t'as quel âge ? 46 ans. Ah. Oui, bon, mais l'âge, ça veut rien dire. Regarde, y'a bien des yaourts qu'on peut consommer après la date de péremption. » Une vedette. Et la palme va au prince de la galanterie, qui, je pense, avait tout donné dans ses messages : « Ah ouais, je kiffe les grosses cougar blondes aux gros seins comme toi. Parce que quand j'arrive dans une soirée avec un bout de barbaque comme ça au bras, ben tu vois, les autres mecs, ils me regardent avec envie. » Au moins, lui, il était content de pas avoir rencard avec Scarlett Johansson.

Alors, comme de mon côté, le gars je le connais pas, il sort de nulle part, j'sais pas son nom, je n'sais rien de lui, ben comme qui dirait que là au débotté, il m'est totalement indifférent. Je n'ai pas eu le temps de fantasmer, et même si ces messages sont choupinoux, il en faut quand même un petit peu plus pour que je conclue, si c'est pas trop demander. Donc, j'attends gentiment et patiemment que Monsieur se révèle (la politique de la chance au produit), ce qu'il ne fait pas. Donc, à (presque) chaque fin de rendez-vous, j'ai eu droit à un subtil « Bon, on fait quoi maintenant ? » Auquel j'ai répondu par un non moins subtil « Ben moi je vais reprendre mon bus dans l'autre sens, hein » accompagné du regard qui dit voui mon biquet, je sais, tu vas dormir sur la béquille. C'est ballot.

Ce qui, je n'en doute pas, a entraîné une certaine frustration. Mais au regard de ce que je me suis pris dans la gueule, j'ai envie de dire que c'est de la gnognotte.

Après ce sextet maudit, j'ai décrété que c'était fini les lecteurs, j'ai remis ma couronne de pines et je

suis repartie en quête de mon Graal.

NORMAN BATES

Ma recherche de l'amoûûr m'a conduite sur le site Voyons Nous, au pitch prometteur : « Enfin un site de rencontres conçu pour des rencontres réelles ».

Ça a été laborieux et long et douloureux et finalement un fiasco.

Le principe du site Voyons Nous est celui-ci : tu proposes un rendez-vous, le site envoie ta proposition à une sélection de gars censés être compatibles. Parmi ceux-ci, certains l'acceptent. Et toi, tu choisis avec qui t'y vas. Aussi simple que ça. Et on ragnasse pas pendant des semaines par mail interposé, on se pose pas des questions pendant des jours à savoir si on a envie de se rencontrer ou pas et où et gnagnagna et gnagnagna.

Là, c'est :

- 1) on propose un rencard,
- 2) on y va,
- 3) on avise sur la suite à donner.

J'avoue que cette formule me sied à merveille, vu qu'il y a, *a priori*, moins de risque de désintégration en vol qu'avec la formule classique (Meetic & Co).

Que je pensais, folle innocente que je suis.

Bé vi, la vie est pleine de surprises.

D'abord, j'ai commencé par être séchée par certaines propositions de rendez-vous :

- une promenade en forêt du côté de Pithiviers ;
- la gare routière d'Argenteuil ;
- une promenade en sous-bois pour regarder les feuilles à l'envers ;
- discuter derrière l'église à Montmorency ;
- sur le parking du Hyper U de Pontault-Combault.

J'étais à deux doigts de conclure que Voyons Nous avait été créé par Émile Louis et administré par Francis Heaulme, quand, le 27 juin 2014 à 22h29, j'ai proposé un rendez-vous (boire un verre, bah oui) pour voir ce que ça donnait.

Le 29 juin 2014 à 12h47, Éric l'a accepté.

Le 30 juin à 00h03, j'ai confirmé que c'est avec lui que je voulais le faire, ce rendez-vous, et pas avec Labuche, Zutut ou Del'air, les rois du pseudo qui donne envie.

Le rencard était prévu pour le 8 juillet...

1 837 sms plus tard (véridique, c'est pas un chiffre en l'air)

3 annulations

2 reports

1 lapin

0 conversation téléphonique

J'ai fini par conclure le 30 août (les coulisses de l'exploit). Et le 3 septembre à 10h26, le Éric, il se désintègre en vol. En rendement investissement/gain, on est pas vraiment au niveau *subprimes*.

Voici donc, sous vos petits yeux émerveillés, le récit de ce foirage tout plein de rebondissements, de supputations et d'un tout petit peu de sexe (mais à peine, hein).

Le 30 juin à 9h15, je reçois le premier des 1 837 sms :

Hello Caro c'est Éric du site Voyons Nous ;-)

Et 10 minutes plus tard :

Bon me suis trompé de numéro peut-être désolé

Vu que j'avais pas répondu. À 9h20, j'ai autre chose à faire que de dragouiller. Là, je me dis 'tain, si le gars il est à fond à ce point, ça va être chiant.

Hahaha.

S'ensuit des échanges de sms plutôt pas mal, assez flirtouillants, mais qui restent dans le gracieux. Le Éric avait assez rapidement amené l'idée d'un gage quand on se verrait (sur un quelconque prétexte fallacieux.) Le coup du gage est EXTRÊMEMENT connoté mais pour être honnête, on n'est pas là pour enfiler des perles, hein. Donc, tant que ça reste correct, ça passe... et vu qu'il avait pas développé la nature exacte du gage, l'honneur était sauf. Le gars, il avait un air assez choupinou et jusque-là, pas de fausse note majeure (j'avais un peu tiqué sur le « je vis en colocation à Massy » mais bon.) Ce qui m'a valu de dire à ma copine Véro : « Hé, celui-là, je le sens bien, il est choupinou, il est charmant et il m'a pas encore envoyé de photo de sa bite. On est plutôt dans le haut du panier, moi j'dis. » C'est dans ces moments-là, quand on réfléchit à ce qu'on vient de dire, qu'on se rend compte qu'en quelques années ses critères de sélection ont sérieusement dégringolé.

Jour J : je lui envoie un texto pour confirmer le rendez-vous, auquel il répond : « Coucou ai envoyé message hier te disant que j'avais empêchement... zut tu l'as pas eu ? » Ah ben oui zut alors, c'est rien de le dire. Vu qu'on s'était échangé 355 sms en une semaine, comme par hasard, le seul que j'ai pas reçu, c'est celui-là... Je lui laisse le bénéfice du doute et je réponds qu'on peut remettre à vendredi ou samedi. Auquel il rétorque un « Vouiiii te dirai » qui, je trouve, manque quelque peu d'allant. Bon.

Jour J+2 : sans aucune nouvelle (gardez à l'esprit la fréquence invraisemblable des sms jusque-là), et comme ça commence à me brasser, je lui écris :

« Et donc là, pour mon information personnelle, on serait plus dans une configuration pas de nouvelles ponctuellement ou plus jamais de nouvelles de jamais ? Juste comme ça pour savoir, quoi. »

Et toc. Et là, sous vos petits yeux ébahis, cette réponse, qui m'a pété la rate : « Si je voulais plus te donner de news, je l'aurais dit... » La mise en abyme masculine dans toute sa splendeur. Ben, c'est vrai quoi, chuis con, s'il avait plus voulu me donner de nouvelles, il m'aurait donné des nouvelles pour me dire qu'il arrêterait de me donner des nouvelles. Logique implacable. Ce qui a entraîné cette réponse d'anthologie, pasque j'étais en mode auto-poilade : « Ah ben, c'est une bonne nouvelle alors ;-) » Dont il n'a clairement pas compris toute la subtilité vertigineuse, puisqu'il a répondu un prudent « Euuhh vouiii ;-) »

C'est à ce moment que j'ai élaboré la première hypothèse. Oui, je me suis lancée dans des hypothèses, car l'être humain étant pensant (enfin, c'est mieux en général s'il l'est), il évalue les conséquences de ses actions et tente d'en tirer des conclusions pour ses actions futures. Il réfléchit et, quand il est en interaction avec un autre être humain, il tente, généralement, d'adapter son comportement aux réactions de son interlocuteur. Ceci vaut pour un être humain. Pour les filles, il faut ajouter en plus la dimension « Je me fais des nœuds au cerveau, j'échafaude des théories parce que je veux comprendre de quoi ça s'agit, sinon c'est pas possible. Alors qu'en fait le gars, je le connais pas, je ne sais rien de sa vie, je ne peux me baser sur rien de concret pour échafauder, mais j'échafaude quand même. Je m'en fous, je fais ce que je veux avec mes cheveux. » Donc.

Hypothèse n°1 : Monsieur fait sa mijaurée et se chie d'aller à un rencard.

Le Professeur Violet est dans le salon sur son canapé et il n'en sortira pas.

Jour J+5 : Éric reprend contact par sms pour un bref échange tout vide, plein de lol (c'est vrai, on est quand même dans du grand niveau de lolitude, là), sans questions, sans ping et du coup je fais pas pong.

Jour J+7 : sans nouvelles, ça recommence à me brasser cette affaire (et j'avoue que j'ai un petit peu envie d'être taquine), je lui écris donc :

« Bonjour Éric, le principe de Voyons Nous est de se rencontrer dans la vraie vie, et, contrairement aux autres sites de rencontres, l'idée est de ne pas rester indéfiniment dans le virtuel. Je t'ai proposé un RV, que tu as accepté, puis annulé. Je t'ai proposé deux autres dates, et je n'ai plus eu de nouvelles. Lundi, alors que je croyais que je n'aurai plus de news, tu reprends contact, mais sans rien proposer. C'est quoi l'idée ? Nos échanges sont très agréables, tu me plais bien, mais si c'est pour rester bloqués au stade sms, franchement, ça ne m'intéresse pas... »

Et re-toc. Nanmého.

Sur ce, il textote « Bonjour Caro... ai annulé le rdv car avais empêchement ce qui peut arriver conviens en... serais tu dispo ce samedi ? » Mouais. J'étais pas dispo, je vous passe les détails, on finit par caler un nouveau rencard le mercredi suivant. Gnagnagna échange de sms sympa, gnagnagna on reste dans le gracieux, gnagnagna...

Jour J+15 : le mercredi, je me vernis les poils et je me rase les ongles, je suis le doigt sur la couture du pantalon, quand je reçois « Hello pour ce soir je pourrai pas suis désolé... ma mère à l'hosto depuis hier soir ». Là, je ne vous cacherais pas que je suis restée l'œil globuleux et la bave aux lèvres devant mon Nifoune, tournebouillant dans mon esprit différentes options.

Hypothèse n°2 : Monsieur est une mijaurée doublée d'un pleutre, assaisonné d'un soupçon de mec marié.

En gros, le Colonel Moutarde a peur de se faire choper par la Colonelle la bite dans le pot de confiture.

Le plus pire dans tout ça, c'est que mon cerveau refuse que je devienne une personne à qui on dit « Ma mère est à l'hôpital » et qui pense que c'est un gros bobard. Je ne veux pas que ce genre de chose rentre dans ma vie, dans mon quotidien. Je ne veux pas envisager que je cause avec un gars qui est capable de prendre un truc aussi grave et triste et pas drôle pour planter un rencard.

Mon cerveau décide donc à l'unanimité que je fais semblant de le croire, pour notre bien à tous. Je réponds par conséquent un « Désolée pour ta maman, j'espère que ce n'est pas trop grave. Tiens-moi au courant Bises » tout plein d'empathie et de gentillesse (je sais).

Jour J+17 : reprise de contact gnagnagna échange de sms sympa, gnagnagna on reste dans le gracieux, gnagnagna... on va même vers du haut du panier, puisque Monsieur parle d'apporter du champagne la prochaine fois qu'on se verra, propose qu'on cuisine ensemble (rrrrrr), me demande ce que je porte comme parfum, bref, la joue séducteur avec du « très envie de te connaître, douce nuit à toi, je te fais un baiser doux et léger... »

Hypothèse n°3 : Monsieur est un choupinou potentiel, finalement.

Peut-être qu'il y aurait moyen de moyenner avec le Docteur Olive dans la cuisine.

Jour J+18 : v'là t-y pas que le Éric, il me sort qu'il est dispo le soir même et que selon les considérations de température et de pression, comme qui dirait qu'on pourrait se voir. Je devais dîner avec ma très chère mienne amie Hellene qui m'a toujours dit que, entre dîner avec elle et une soirée avec un choupinou, il fallait pas que j'hésite et qu'elle ne se formaliserait jamais que je décommande au dernier moment pour un motif pareil (c'est une sainte, dotée d'un sens des priorités hors du commun). Il faut que je saute sur cette occasion (et éventuellement au paf), si je veux faire avancer le dossier. Je décommande Hellene, je me fais les retouches, je me pomponne, bref, chuis au niveau de la partie crétale du taquet et je me pointe au troquet où on DEVAIT se retrouver.

Moi : 18:54:04 : J'y suis !

Lui : 18:54:51 : Ma mère va pas bien suis désolé vraiment je suis obligé de faire demi-tour.

J'ai beugué devant mon verre de chardonnay (voui, je sais, en 47 secondes, j'avais déjà commandé un verre et il était devant moi, je commande plus vite que mon ombre).

Là, pour tout vous avouer, toutes mes bonnes résolutions se sont envolées et j'ai eu envie d'écrire :

PUTAIIIN DÉBRANCHE-LAAAA ENCULÉÉÉÉ !!!

Mais je l'ai pas fait.

Hypothèse n°4 : Monsieur est un pervers narcissique qui jouit à l'idée de me faire le coup de la douche écossaise trois fois de suite.

Cette tête de con de Colonel Moutarde est un gros malade et ses projets incluant le chandelier sont un petit peu inquiétants.

Du coup, j'appelle Hellene au secours, elle accourt (quand je vous disais que c'était une sainte), on

recommande du chardonnay, on débriefer, je le traite de sacré foutu putain de tête de con d'enculé de sa race, on re-débriefer, je rentre à quatre pattes chez moi, et je fais une croix dessus au marteau et au b(o)u(r)rin. Et hop, au suivant.

On était donc à Jour J+18.

Jour J+43 : alors que je suis toute bronzée, détendue et de bonne humeur, de retour de vacances, et que je l'ai complètement oublié (ou presque), incroyablement beut trou, je reçois ce sms :

« Hello est-ce le tel de Caroline ? C'est Éric... ai eu multiples soucis depuis fin juillet... Entre autres perte de tous mes contacts. J'aimerais reprendre contact avec toi... »

Je réponds toute pleine de fierté et de quant-à-moi « Je peux comprendre que tu aies eu des soucis. Mais le coup de la mère à l'hôpital et des contacts perdus, on me l'a déjà fait... Et deux annulations et un lapin, ça me semble assez chaud à rattraper... »

« Ma mère va pas bien... désolé Si tu ne me crois pas vais pas t'embêter plus... Excuse-moi de t'avoir dérangée. » On notera la technique du gars (et ma réponse cinglante). J'adore la perte des contacts, un grand classique. Quoique totalement foireux. Puisque si t'as perdu tes contacts, comment tu fais pour avoir mon numéro, vu que si tu l'as encore, c'est que tu l'avais pas perdu. Si vous voyez la logique du truc.

Là-dessus, truc de dingue : alors que je suis en train de lire son sms avec peu d'entrain (vu que je regarde en même temps mes mails), je vois que j'ai un message sur POF, un autre site de rencontres, et qu'est-ce que je vois-t-y pas ? C'est lui qui m'y a retrouvée. Doux Jésus, il est partout !!! Ça dénote malgré tout une certaine motivation. Et du coup, je lui écris : « Héhéhé ben au moins maintenant je sais que tu prends pas de drogue !!! » pasque ça me faisait marrer (c'est un des critères de sélection de POF : Prenez-vous des drogues ? Hahahaha. Bref.)

Il me répond :

« – Ohhhhhhh... lol... mais je bois du vin... on a la même drogue alors. Bon il y en a une autre... je pense qu'on l'apprécie aussi tous les deux (ben voilààààà, a y est, on y arriiiiiive).

– Tant que c'est légal, hein...

– Ah ouiiiiiii... le sexe est légal o_O

– Manquerait plus que ça que ça soit illégal !

– (Rires) on est d'accord ça a toujours été naturel pour moi le sexe »

Hypothèse n°5 : Monsieur est marié et cherche un plan cul.

Le Colonel Moutarde en a marre de se coltiner la Colonelle, il démontrerait bien Mademoiselle Rose dans la cuisine (et dans toutes les autres pièces).

Et là, je me suis dit, bah pourquoi pas. Une fois de plus, ma curiosité me taraude. Quand il me propose un rencard, je lui dis donc OK pour une ultime tentative, un déj qu'il a foutument pas intérêt à planter.

Je sais, ça paraît complètement dingue que j'insiste, alors que toute cette histoire est pourrie depuis le début et qu'en plus le gars m'a bien baladée, soyons clair. D'abord, il me plaît bien, avouons-le. Et puis je ne me suis rien mis sous la couette depuis Matteo, à savoir 200 nuits tout pile. Je suis donc prête à accepter un rencard avec Guy Georges si j'ai la perspective de faire des galipettes. Enfin, alors que tous les gens inscrits sur les sites de rencontres ont tendance à passer au suivant au moindre problème, moi je fais l'inverse. Quand j'en tiens un, je m'accroche, bien souvent au-delà du raisonnable. Et de ce que mon estime de moi devrait pouvoir supporter...

J+45 : je vais au déjeuner en service minimum.

Et malgré des bases pas folichonnes-folichonnes, ce rendez-vous se passe excellemment bien. Je ne demande pas de nouvelles de sa mère ni de son téléphone (à se stader, ça sert à rien, c'est la garantie de foirer le rencard). Il est grand, particulièrement costaud, brun, de très beaux yeux bleus, assez choupinou quoi. On papote, on parle de tout et de rien. Il me dit qu'il bosse comme gestionnaire de patrimoine dans une banque pour des gens qu'ont tout plein de sous (genre Rothschild.) Je re-tique sur le « je vis en

colocation à Massy » vu le contexte professionnel et je trouve que son *Friday wear* est vraiment TRÈS Friday pour un établissement pareil (polo de son club de judo et pantalon beige)... Enfin, on parle tout en essayant de se décoincer les arêtes de poisson qu'on a entre les dents vu qu'on a eu l'idée de génie de prendre tous les deux du rouget (en plus, pour faire ma maligne, je veux pas mettre mes lunettes de vieille, ce qui fait que je ne vois absolument rien de ce que je bouffe, c'est horrible, je vais mourir étouffée par une putain d'arête de poiscaille et ça sera la faute de ce con, mais finalement non). Il m'invite et on repart chacun de son côté tout guillerets.

Après le déj, le Éric, il envoie des messages gracieux, genre je te trouve charmante, j'ai envie de te revoir, ce déj était très agréable, tu as de jolies mains, j'aimerais les effleurer la prochaine fois. Je vous en passe et des meilleures. C'était plutôt prometteur. Nous étions samedi et rendez-vous est d'ores et déjà pris pour une soirée le vendredi suivant. Soirée qui s'annonce sous les meilleurs auspices, vu que les sms se chaud-bouillantisent gentiment. Tout en restant dans les limites du sexuellement correct (pas de photos de bite, pas d'effets d'annonce sur les derniers zoutrages que je vais subir, pas d'allusions graveleuses à différentes parties de mon anatomie, du gracieux, je vous dis.)

Quand la conversation dérape quand même un peu, je lui fais savoir qu'il me semble que nos échanges devraient, dans la mesure du possible, garder un tant soit peu d'élégance avant d'avoir échangé des fluides (après, on est plus à ça près). Du coup, Monsieur se met à boudier.

Hypothèse n°6 : Monsieur se paluche en échangeant des sms.

Le Professeur Violet ne va jamais concrétiser, ce pleutre, mais il pousserait bien Mademoiselle Rose à écrire des cochonneries.

Reprise des sms coquins (en tout bien tout honneur).

Là, le Éric, il amène subtilement une problématique de transport pour rentrer chez lui le soir (des travaux sur la ligne, j'ai pas vérifié, manière c'est n'importe quoi parce qu'il pouvait prendre un Noctambus ou un taxi si Monsieur travaille effectivement dans une banque où il gagne plein de sous... mais j'ai fait semblant de le croire) pour avancer l'hypothèse qu'il dorme « sur mon canapé ».

Mééééé bien sûûûûr.

Et là, de me demander ce qu'il faut, à mon avis, qu'il apporte pour la nuit. Si, si. Il suggère une brosse à dents et du gel douche (euh ben, j'en ai du gel douche, on est pas chez les sauvages ici). Bref, le gars qui a l'habitude que môman et/ou bobonne lui fassent sa valise et qui me demande, à moi, de lui dire quoi mettre dans son baise-en-ville.

Sérieux ?

J+50 : le Éric, il tente de se faire inviter pour « un café » dans la journée, proposition que je décline bien évidemment.

Hypothèse n°7 : Monsieur fait semblant d'organiser un rencard un soir (qu'il n'a aucunement l'intention – ni la capacité – d'assurer) et envoie des sms chauds-bouillants pour que la nana, collée au plafond, finisse par accepter n'importe quoi, y compris un plan Q vite fait dans la journée.

Le Colonel Moutarde est décidément machiavélique et ça joue pas en sa faveur.

Hypothèse qui a été confirmée le vendredi (jour du rencard tant attendu, donc), par le message de 14h41 annulant le rendez-vous. C'était un jour où je travaillais dans un bureau, je vous jure, j'en aurais hurlé. Heureusement, j'ai des collègues chouettes : on fait une réunion d'urgence pour débriefer.

Hypothèse n°8 : Monsieur est équipé d'un micropénis et ne conclura jamais.

Le Colonel Moutarde a été blessé à la guerre (oups).

Alors qu'on était en pleine élaboration de supputations diverses et variées sur la conduite à tenir (réplique irrémédiable, silence boudier, drapage dans ma dignité, confection de poupée vaudou...), un collègue de sexe masculin passant par là pose la question pragmatique qui tue : « T'as envie de niquer ou pas ? » Qui me laisse bouche bée (hum). Alors que je sors un tout petit « ben moui, ça serait pas de refus si c'était possible... », il me rétorque : « Dans ce cas, tu t'en fous, tu fais ce qu'il faut pour et après tu

avises. » C'est vrai que le pragmatisme masculin a du bon, vu que nous on était parties pour nous faire des nœuds aux synapses pendant trois jours. Et en plus ce plan avait l'avantage de permettre de vérifier l'hypothèse n°8 (et éventuellement les 7 autres). Du coup, j'accepte de reporter au lendemain. Mais j'avoue que l'envie de faire des galipettes était tout de même tragiquement amoindrie par la glaciation des épreuves successives pour y parvenir. En plus, j'étais sûre à 90 % qu'il annulerait ou ne viendrait pas. Donc, à partir de vendredi 18h51, je réponds à tous les textos poliment, mais je suis en mode Reine des Neiges à l'intérieur.

J+53 : Éric confirme l'horaire du rendez-vous et le lieu (il ne sait pas que c'est en bas de chez moi).

À 18h30, il annonce qu'il part de Massy. Mouais.

À 19h36, il annonce qu'il est dans ma rue. Mouais.

Quand, à 19h45, Éric dit qu'il est arrivé, ben mouais aussi.

Mais je vais quand même discrètement regarder par la fenêtre et là...

OUATE DE PHOQUE ?!?!

Il est vraiment là.

Merdemerdemerde qu'est-ce que je fais ?

En fait, là d'un coup, je sais plus trop si j'ai vraiment envie de coucher avec ce gars. Et puis c'est pas dit que ça se termine en galipettes. Je peux toujours le rencontrer, comme ça je verrai ce qu'il a à dire. Vous connaissez le proverbe anglais *Curiosity killed the cat* ? Ben voilà.

C'est donc une fois le gars en bas de chez moi que j'envisage de me pomponner (ben oui quand même). Du coup je le fais poireauter, mais ça me semble un minimum au regard des événements.

Je le retrouve au café, on boit un petit chardonnay (deux en fait) et nous voilà partis pour le resto. Nous papotons à nouveau gentiment. Je ne lui reparle ni des plantages, ni de sa mère, ni de son téléphone, partant du principe que si c'est un *one shot* ça sert à rien, si on se revoit, ben il sera bien temps de s'en occuper à ce moment-là. Petit à petit, et que je te prends la main et que je t'embrasse le bout des doigts et que je te regarde avec un œil mouillé, bref, Monsieur fait son séducteur. Bien que je ne sois pas tombée du dernier crachin, je trouve cela fort agréable et annonciateur d'une suite prometteuse. J'écoute en souriant et avec l'air passionné (tout en faisant mentalement ma liste de courses) son doux babil sur son sport favori, à savoir le judo, et comment il est trop fort et comment il a une grosse ceinture genre marron foncé et que peut-être bientôt il va en avoir une ébène et des histoires de dojo et de blessures terribles :

« – Tu vois ce doigt ? (mouarf)

– Hé bé, il est tout tordu parce que je me suis fait une entorse en tombant.

– Ohlâlâ, ça a dû te faire hyper mal ! (et tu t'es coupé avec une enveloppe aussi ?)

– Non, non, ça va tu sais, on en voit d'autres dans ce genre de sport. (Tu m'étonnes)

– Sinon, j'ai péti la clavicule d'un pauvre type en faisant un tachi-waza... (WAZAAAAAAA !!!)

– Rhôlâlâ, mais quelle force ! (chais, chuis une hypocrite de première)

– Ah tu sais, je peux mettre un gars par terre en moins de deux, mais je n'abuse jamais de ma force. (C'est un message subliminal ? je dois m'inquiéter ?)

– Tu sais, avec moi, tu as un vrai *bodyguard*. (arf.)

– Chouette, je veux bien que tu *guard* mon *body* alors. » (Huhuhu)

On en était là quand il demande l'addition. On avait pris la même chose, on en avait pour 55 € pour deux. Je veux pas avoir l'air d'attendre de me faire inviter, je sors donc toujours mon portefeuille et j'attends de voir comment le gars il réagit. Ça me gêne pas qu'on partage, mais j'avoue que je trouve ça agréable d'être invitée (enfin, quand le gars me plaît. Sinon, je refuse. Et je trouve ça hyper révélateur la manière dont cette étape est m'née. Ben, j'ai pas été déçue).

Il réagit pas, je pète la carte bleue et là... Roulement de tambour... Monsieur me tend royalement un billet de 20 € : « Ha ben tiens, je te donne ça. Ça sera plus pratique, tu fais une seule carte. » D'OÙ C'EST PLUS PRATIQUE, TÊTE DE CON ?

Et d'où je m'aperçois pas, malgré ma dyscalculie avancée, que tu es en train de m'enfumer de 7,50 € ??? Devant mon air sidéré, il insiste : « À moins que tu veuilles vraiment que je te donne 5 € ? » (et pas 7,50 € vous noterez). « Nan nan, pas la peine. » Pétard, il a intérêt à être un dieu du pieu, pasque la mule est chargée quand même.

Nous voilà repartis gentiment, dans une option relais-étapes galoches tous les vingt mètres. Ça s'annonce on ne peut mieux jusque-là. Enfin, si on met de côté les deux mois de merdouillages précédents. Nous voici rendus en bas de mon immeuble et là ça se précise franchement. Je ne vous fais pas de dessin : je suis échevelée, les lunettes pleines de buée, les neurones en vacances et le souffle court.

Chez moi, on reste dans le gracieux, l'élégant, le bien m'né. Je vous passe les détails, mais Monsieur continue à la jouer *in love*, ce qui me semble quelque peu suspect au vu des étapes précédentes. Toutefois, ça ne nuit pas au projet, bien au contraire.

Nous arrivons au moment où je vérifie (de visu, de goût et de tâtu) vraiment pour de bon sans aucun doute possible avec certitude que l'hypothèse n°8 n'était absolument pas du tout de jamais de nulle part la bonne. Cette étape trouve quelques compensations que je ne développerai pas.

Et là...

Re-roulement de tambour...

Le Monsieur me dit : « Je sais que je ne suis pas comme les autres hommes, mais je préfère y aller progressivement, je ne te pénétrerai pas ce soir. »

SÉRIEUX ?

SÉRIEUX ?

NANMÉHO SÉRIEUX ?

TOUT ÇA POUR ÇA ?

Franchement les gars, vous imaginez une fille, sous le nez de laquelle vous avez agité votre hypothèse n°8 pendant dix minutes vous sortir une énormité pareille ? Hein ? J'en reste toute coite. Et malgré ça, Monsieur me la joue toujours regards mouillés, et que je te souris d'un air idiot, et que je te caresse la joue et que je te remets une mèche de cheveux en place et patin couffin.

Mouais.

J't'en foutrais moi du *in love*.

Et laisse mes cheveux tranquilles avec tes gros doigts boudinés.

Sur ce, le Éric annonce qu'il va se laver les dents. Bien, va mon garçon. Ça me fera des vacances, pasque là chuis un peu énervée, tu vois. Et, sous mon regard incrédule, le gars, il sort de sa pochette baise-en-ville sa brosse à dents et... son gobelet en plastique. Je vous jure, ça m'a pété la rate, j'ai frôlé le claquage. Je l'imaginais, façon Frédéric Lopez dans *En terre inconnue* : « Et sinon, vous faites comment pour les approvisionnements en eau ? »

Du glam de haut niveau.

Une vedette, j'vous dis.

Après, je l'entends aller racasser dans la cuisine. Et là, d'un coup, ça me reprend. En fait, le gars, là, il a dit qu'il pouvait genre tuer quelqu'un avec son petit doigt ? Alors, dans la cuisine, y'a mes grands couteaux sur le présentoir aimanté et il va en prendre un et il va me découper en rondelles et me dévider l'intestin grêle sur un bâton d'allumettes et je vais finir éparpillée dans mes propres sacs poubelles à Massy.

MON DIEU, JE VAIS TOUS MOURIIIIIR.

Et j'aurai même pas le temps de lui dire que comme j'écris pour Voyons Nous et que toutes mes copines savent que c'est avec lui que j'ai mon rencard ce soir, la police va le retrouver en deux coups de cuillère à pot mais ça me fera une belle jambe, vu que celle-ci sera séparée du reste de mon corps dans un de mes sacs à litière pour le chat, dans une décharge de banlieue (en plus). Et puis finalement, il était

juste allé boire un verre d'eau (grosse prise de risque au niveau hygiène de sa part, je pense).

Et il est enfin parti.

Le lendemain, l'échange de sms est TRÈS mou du genou.

Bon.

Le surlendemain, bien qu'il soit à l'initiative du contact, c'est re-mou du genou, en mode monosyllabe laconique. Comme ça continue à me brasser, je lui demande s'il a envie qu'on se revoie. Après un échange merdeux, il finit par me sortir : « Notre soirée était très agréable mais ai pas eu le gros flash... suis désolé ». Qui me fait littéralement tomber de ma chaise.

Hypothèse n°9 : Monsieur n'est pas tout seul dans son cerveau, il est plusieurs et ils ont du mal à se mettre d'accord.

En fait, le Colonel Moutarde, le Professeur Violet et le Docteur Olive sont tous à l'intérieur de Keyser Söze.

D'un coup, je me suis dit, tiens, c'est ballot, comme au départ c'était un rencard sur Voyons Nous, j'ai perdu tous mes réflexes usuels de googliser sa photo et son pseudo. Tragique oubli. Qui m'aurait épargné beaucoup de temps et d'énergie. Puisque, après quelques pérégrinations internetteuses, je suis tombée sur sa fiche de présentation (sans aucun doute possible : même pseudo, même ville d'habitation, même métier, même sport) sur un site dont je ne soupçonnais certes pas l'existence... Partouzeclub.com. Et là, sans déconner, j'ai frozen.

Comment ça se fait qu'il fait des trucs pareils et qu'en même temps y'a pas moyen de faire des galipettes ?

Ben si, chuis con.

On était que deux.

Pas dix.

J'ai envisagé de lui envoyer le résultat de mes recherches, et puis finalement, j'ai conclu, dans mon immense sagesse, qu'il était peu judicieux d'énervé un gars qui a une ceinture marron foncé de judo.

Et donc, à Jour J+69 j'ai échafaudé :

L'hypothèse n°10 : Monsieur est Norman Bates x 5 : il est 10 à l'intérieur et c'est pour ça qu'il faut qu'on soit 10 à l'extérieur pour qu'il puisse conclure.

Le Colonel Moutarde, le Professeur Violet, le Docteur Olive, Mademoiselle Rose, Madame Leblanc, Madame Pervenche et leurs amis se retrouvent dans le salon avec la matraque, le chandelier, la corde et la clé anglaise pour faire des trucs qui piquent un peu.

Alors, je vous rassure (si tant est que vous soyez inquiets) : je n'ai ni remords, ni regrets, ni rien.

Parce que franchement, les gens.

Les gens sont fascinants quand même.

DENNY DUQUETTE

Soûlée par Meetic, ma quête trouve un nouveau souffle sur POF. Je finis dans les bras souffreteux de Denny. On commence à sentir une petite usure.

J'ai fait ma première inscription sur un site de rencontres sur Meetic Affinity, en pensant sottement que leur pub n'était pas mensongère et que « Les rencontres par affinités ne se font pas par hasard ». Puis j'ai fait un détour par Serencontrer.com (et un certain nombre d'autres trucs improbables dont je suis partie en courant), pour finir sur Meetic un 2 janvier (voui, c'était ma résolution de début d'année, non, je n'avais pas prévu de faire un régime, ni de me mettre au sport, ni d'aller faire des trucs qui font réfléchir. Je m'étais juste fixé comme but, cette année-là, de me trouver un gars. On a les objectifs qu'on peut/veut).

Sachant que mon ratio sur Meetic est :

10 000 visites
1 000 messages
100 messages cohérents
10 rencontres
5 conclusions (je sais, j'ai un fort taux de conclusion)
0 Graal

Au prix où ça coûte annuellement :

Abonnement : 178 €
+ lingerie : près de 200 €
+ Sephora : environ 175 €

Ça nous fait quand même du 55,30 € le rencard (et encore, je compte pas les bouteilles de vin et les paquets d'After Eight post-plans pourris. Ni les fringues : j'aurais pas eu ce projet fou de Graal, je ne me serais quand même pas trimballée à poil). Et je ne compte pas, bien sûr, les restos et autres verres de chardonnay éclusés en galante compagnie.

Loin de moi l'idée de faire ma radine (c'est pas mon genre, je suis plutôt argent par les fenêtres) mais bon, quand même, hein. J'aimerais avoir un minimum de retour sur investissement, comme y disent les banquiers, si c'est pas trop demander. Du coup, je me suis dit que m'inscrire sur un site gratuit pouvait faire baisser un peu la moyenne. Comme plusieurs personnes m'avaient dit du bien de POF, j'ai tenté l'expérience.

Il faut le savoir : POF, c'est bien, mais faut réussir à passer le cap de l'inscription qui te fait penser que les questions ont été concoctées par une armée de débiles mentaux :

- Prenez-vous des drogues ?
- Est-ce que vous possédez une voiture ?
- Vos parents sont : Toujours mariés, divorcés, séparés, l'un d'eux est décédé, ils sont tous les deux décédés, pas ensemble.
- Nombre de frères et sœurs et position dans la fratrie.
- Sortiriez-vous avec un membre qui dit être corpulent ou avoir quelques kilos en trop ?

Comme le site ne permet pas les nuances du type « Mais va te faire cuire le cul avec tes questions à la con », bien obligée de répondre et de faire ce chemin de croix avant d'arriver là où on peut reluquer des garçons.

Me voilà donc déambulant virtuellement sur POF, quand je reçois un message choupinou, suivi de quelques autres. Le profil est un classique de mon dessus de panier :

- bonne tête/belle gueule (enfin, il me plaît quoi) ;
- combo magique phrases/mots/lettres/ ponctuation = compréhension mutuelle ;
- humour et légèreté ;
- métier sympa (traduisez rigolo et peu rémunérateur) ;

- magie incroyable d'un effet questions/réponses-action/réaction.

Commence une conversation de fort bon aloi avec, appelons-le Denny (non, pas comme La Malice, La Mère ou Brogniart), comme Denny Duquette. Pour les non initiés : Denny Duquette est le nom d'un personnage de la série *Grey's Anatomy*, fort charmant au demeurant, qui se trouve être malade du cœur et en attente d'une transplantation. La jolie docteure Izzy Stevens tombe amoureuse de lui (bien qu'il soit branché à tellement de tuyaux qu'on croirait un poulpe). On lui met un cœur, et quand même il meurt, tout le monde pleure. Je vous la fais courte mais c'est poignant. Moi, ça c'est pas terminé dans le poignant, je fais ce que je peux.

Bon, en gros, on commence à discuter vers le 20 septembre.

On cale un rencard le 26 septembre.

S'ensuit la litanie habituelle de ratages, merdouillages et autres malédictions technologiques de Nifounes... bref, le 22 octobre, je lui propose un rendez-vous dans un troquet (bah oui, pas dans un salon de thé, hein).

Et je poireaute.

Et je poireaute.

Et je poireaute (et je bois du chardonnay, ça a son importance pour la suite, même si j'avais peut-être pas trop besoin de le préciser...)

Au bout de trente minutes, alors que j'avais décidé de finir mon verre et de rentrer chez moi, un poil (mais un poil, hein) agacée, v'là-t-y pas mon Denny qui arrive tout essoufflé. Moulé dans un pull Jacquard du temps jadis (que je situerais sur une *timeline* du pull acrylique pourri aux alentours de 1984-1985). L'effet visuel désastreux est contrebalancé par un sourire Ultra-Brite de première.

On commence à discuter et le gars, il est tout ému, il bafouille, on sent qu'il est émotionné et je trouve ça mignon. Et puis il le dit (pas qu'il est mignon, qu'il est émotionné). Et qu'il a pas mal investi dans ce rencard parce que ça fait super longtemps qu'il a pas été à un rencard, et qu'il me trouvait vachement chouette comme fille, alors ça l'avait motivé à se sortir de sa coquille. Je buvais du petit lait (pas de mauvais esprit s'il vous plaît), en me demandant déjà comment j'allais réussir à faire évoluer ses goûts vestimentaires de manière à ce qu'il soit sortable ailleurs qu'à la salle des fêtes de Lamotte-Beuvron, quand il me dit tout à trac : « Avant d'aller plus loin, il faut que je te dise quelque chose d'important. Tu vas mieux comprendre certaines choses. » Nous y voilà, il habite toujours chez sa mère et c'est elle qui lui choisit ses pulls.

Que nenni. Beaucoup moins drôle. Car il m'annonce qu'il souffre d'une maladie assez horrible qui entraîne des douleurs permanentes. Et donc, entre autres joyeusetés : une grande fatigue, donc plus d'énergie, donc plus de boulot, donc plus d'argent. La maladie est pas mortelle quand même, faut pas pousser, je vous la joue pas *Love Story* non plus. D'où les divers merdouillages, qui prennent soudain tout leur sens. OUMPF.

J'encaisse le choc, j'essaie de trier les infos et, bien évidemment, même si j'ai eu une fraction de seconde la tentation de me lever de table et de piquer un sprint à la Forrest Gump, je l'ai pas fait. Parce qu'il est charmant, qu'il me regarde avec ses yeux et que je me dis que ça serait vraiment dégueulasse de pas laisser sa chance à un gars qui a visiblement mis toute son énergie (c'est le cas de le dire) dans ce rendez-vous. C'est sûr qu'entre un queutard désinvolte et un gars sub-claquant, un juste milieu eût été apprécié. Mais comme chacun sait, la vie c'est une boîte de chocolats, on sait jamais sur lequel on va tomber (promis, après j'arrête avec *Forrest Gump*).

Nous voilà donc, Denny Duquette et moi, babillant gaiement, car le gars a de l'humour malgré ses souffrances (cliché de série médicale de très haute volée) et il est 'achement sympa et plus ça va, plus il me plaît. Nous éclusions quelques verres de chardonnay puisque, en plus d'être malade, Denny est pauvre. La vie est une chienne. Pas question de festoyer au restaurant, on boit. La soirée se prolonge et je passe vraiment un bon moment, jusqu'à ce que, dans un moment de blanc, Denny me lance : « Bon, ben, c'est

mort, non ? » « Gné ? De quoi qu'est mort ? » réponds-je dans un français impeccable tout en me demandant si la question a un rapport avec son état de santé. « Ben nous, moi, toi, quoi. Je vois bien que je t'intéresse pas. » « WTF ? » me dis-je *in petto*. Et *ex petto* : « Ben si, tu m'intéresses. Attends, ça fait trois heures que je clignote dans tous les sens ! » Assertion que je souligne d'une imitation du clignotant du plus bel effet. « Ah bon ? ben pourtant tu envoies des messages contradictoires. Ou pas clairs. » Rôntidjiouderôntidjiou.

Là, deux options s'ouvrent à moi : soit je me lance dans une grande tirade, avec exemples à l'appui de pourquoi si quand même il m'intéresse, soit je suis plus directement explicite. Et devinez ce que mon cerveau flottant dans le chardonnay a décidé de faire ? Ben un geste flamboyant.

Je prends donc appui sur la table du café, je me redresse, je parviens à ne rien renverser de ma poitrine opulente et je me penche sur Denny pour lui rouler un palot du feu de Dieu que je conclus par un « Ça va, c'est assez clair ça comme message ? » particulièrement gracieux et élégant.

Après cette action d'éclat, Denny beugue un peu, les yeux globuleux et la bouche ouverte, mais Denny s'est fait lécher la lnette et du coup, Denny en redemande le coquin. Nous passons donc au niveau supérieur, celui où on se pose plus la question « Je lui plais ? Il me plaît ? Elle me plaît ? On se plaît ? » Bref, on se roule des pelles jusqu'à ce qu'on soit interrompus par le serveur. Mondieumondieumondieu, va-t-il me prendre pour une gourgandine ? Il y a de fortes chances, oui. Mais je m'en tamponne un petit peu le coquillard (expression du temps jadis que j'affectionne tout particulièrement et que je trouve beaucoup plus poétique que « Je m'en bats les ovaires »).

Bref, revenons à mon biquet.

Je ne vais pas me lancer dans une grande explication de texte pour justifier comment ça se fait que Denny a fini par venir poser son joli petit cul sur mon canapé. Je pense que vous avez compris depuis bien longtemps que AH MON DIEU, OMAGAD, CÂLICE DE CIBOUÈRE, Caroline est une fille qui couche le premier soir, voui voui.

Car si certaines mettent au point des stratégies de la mort qui tue pour pas coucher le premier soir, moi j'ai plutôt envie de dire : « Pour quoi faire, grands dieux ? Coucher le premier soir, si j'ai envie, pourquoi me faire de la peine ? » Moi quand j'ai envie de manger des macarons, ben je vais m'acheter des macarons. Je me dis pas, tiens, j'ai super envie de manger des macarons, j'irai m'en acheter dans trois semaines. Pasque si je faisais ça, je me connais, je ferais absolument rien qu'à penser à ces foutus macarons, qui finiraient par complètement m'obséder. Mon travail s'en ressentirait, mon humeur aussi, je risquerais de perdre mon boulot et je finirais sous une tente Quechua sur le canal Saint-Martin uniquement pasque j'ai pas bouffé ces putains de macarons quand j'en avais l'occasion.

Et voilà, une vie de gâchée.

Donc, je couche le premier soir si je suis tentée, merci Ladurée, merci Pierre Hermé.

Bref, revenons à mon lapin (hahaha métaphore de très belle tenue).

Je ne fais pas durer le suspense.

Je vous la fais courte.

Comme lui.

Voilà.

Pas eu trop le temps de me rendre compte de rien, quoi.

Vous voyez, heureusement que je me les étais pas gardés pour plus tard mes macarons, pasque sinon j'aurais VRAIMENT ÉTÉ TRÈS TRÈS DÉÇUE.

Alors qu'une petite discussion eût été bienvenue, Denny/Speedy n'essaie pas vraiment de rattraper le coup (ni au propre ni au figuré) et après avoir bredouillé un je-t'avais-dit-que-ça-faisait-longtemps-que-j'avais-pas-eu-un-rencard-et-en-plus-t'es-hyper-intimidante-comme-fille, remballa ses petites affaires et file comme un pet sur une toile cirée (expression grand-maternelle tout à fait adaptée à la situation, même

si ça me fait un peu bizarre de penser à ma grand-mère en cette circonstance).

Le lendemain, je reprends contact avec Denny. Bien évidemment, je passe sur sa prestation (je tire pas sur les ambulances), car je mets ça sur le compte première fois, ça fait longtemps machin tout ça. J'envoie un petit message, histoire de faire genre je suis sympa comme fille et pas du tout intimidante non mais alors c'est quoi cette histoire. Ce pauvre garçon est déjà malade, faudrait pas qu'en plus il ait envie de se pendre pour une fois qu'il arrive à pécho (ce qui reste quand même à prouver, je suis pas tombée de la dernière averse).

Denny me répond un message très bien, plein de bon sens, d'élégance feutrée et quasiment un genou en terre. J'en conclus qu'il y a peut-être moyen de développer quelque chose, malgré divers inconvénients évidents... dont certains peuvent sûrement s'arranger (vous reconnaîtrez là mon indéfectible optimisme).

Et là...

gnagnagna merdouillage...

gnagnagna chuis pas trop motivée...

gnagnagna disparu...

pourquoi ça m'étonne même pas...

manière plus rien m'étonne...

un de plus...

je le mets sur la pile...

et j'y pense plus.

Quand, le 25 novembre, un mois plus tard, je reçois un sms de Denny qui vient aux nouvelles et dit que « Je lui manque ». Il me demande de nous revoir pour prendre un café et « parler de tout ça » et que je serais « un amour d'accepter ».

D'abord, je culpabilise un peu de pas avoir donné de nouvelles quand je le pouvais encore (soit avant qu'il supprime son profil, action qu'il a peut-être menée par dépit...), je sais pas trop quoi faire pasque le Denny, il est choupinou, mais pas compétent. Il a un sourire magnifique, mais un pull pourri. Il est drôle et bien élevé et tout bien comme il faut... mais il est malade. Tout ça implique donc un débriefing de gestion de crise. Il faut que quelqu'un d'autre me valide les « pour » et les « contre », avant que je décide si je vais à ce deuxième rencard.

J'appelle Nathalie. Ma meilleure amie qui me connaît depuis 1979 (oui, je sais certains d'entre vous n'étaient pas nés, c'est vous dire. Une amitié d'une vie toute entière quand même, c'est pas rien pour un débrief). Elle était déjà là pour La Fougère, ça pose les bases.

Et là, ma poulette, qui me connaît par cœur, après m'avoir patiemment écoutée, me crie dans les oreilles « LE RAMASSE PAS ! LAISSE-LE SUR LA ROUTE, T'Y TOUCHES PAS, IL EST MALADE, IL A LE POIL TOUT COLLÉ, IL EST TOUT MOISI, PAS TOUCHER !!! » et quand je tente un petit « Euh, mais quand même... », elle me répond : « Non, écoute, c'est comme tous les chiens et chats galeux que t'as ramassés parce qu'ils te regardaient avec leurs grands yeux pleins d'espoir. Tu culpabilises parce qu'il est malade, t'en as rien à carrer. Retourne en chercher un en bonne santé et en plus qui baise bien, sinon reviens pas te plaindre après. » C'est ça qu'est bien avec les amies de plus de 30 ans, c'est qu'elles prennent plus de mouffles pour vous dire un truc sensé. Ce qui n'empêche pas du tout que je tiennne absolument pas compte de son avis.

Parce que, après avoir retourné le truc 500 fois, je me suis dit que, à part son incarnation sexuelle de Speedy Gonzalez, je n'avais objectivement rien à reprocher à Denny. Et que c'était peut-être un épiphénomène. En tout cas, ça méritait de lui laisser une chance. Par ailleurs, son silence n'était clairement pas pire que le mien. Et surtout, à partir du moment où il me plaisait bien (drôle, sympa, bien élevé, etc.), pourquoi je le reverrai pas et écouter ce qu'il va dire ?

Parce qu'il est malade ?

C'est tignoble.

Parce que c'est compliqué ?

C'est lâche.

Si je faisais ça, je vaudrais pas mieux que tous les gars que je voue aux gémonies.

Donc, c'est décidé, j'y vas.

Hop.

Denny Duquette devant assister à une conférence médicale à l'hôpital d'Argenteuil (plus de glam aurait tué le glam), il me donne rendez-vous à la sortie du RER de la porte de Clichy (glam bis).

J'ai beau ne pas être une habituée des salons du Ritz, la sortie du RER Porte de Clichy le 26 novembre à 21h00, c'est du grand écart qui frôle le claquage. Pendant que j'attends (évidemment, il est en retard), je me demande ce que je fous là : ma copine, elle avait bien raison et qu'est-ce que je suis con c'est pas possible d'être con à ce point. En plus, je me rappelle même plus pourquoi il me plaisait au début. Quand il arrive, avec un sourire jusqu'aux oreilles et le regard qui frise, d'un coup je me rappelle. Ben oui, chuis con, c'est pour ça qu'il me plaisait. Tiens c'te blague.

On va boire un verre (bah oui) et on discute. Enfin, on s'explique plutôt : et pourquoi il a pas donné de nouvelles, et pourquoi j'en ai pas donné, et pourquoi il a quitté le site, et pourquoi il a pas pu appeler et pourquoi il a pensé que j'avais besoin d'air... En gros, il a bien saisi que j'avais eu un passage à vide, il s'est dit qu'il fallait me laisser respirer pendant que moi je me disais qu'il avait disparu. Encore du grand niveau de malentendu de n'importe quoi de communication merdeuse. Et du coup, pour une fois que le gars finalement il a pas disparu, qu'il est demandeur d'explications, qu'il a l'air quand même pas mal au taquet et qu'il me regarde avec ses grands yeux qu'on dirait un bébé Cocker qui attend son oreille de cochon séchée, je suis toute chmuchmuch à l'intérieur. On convient donc de se revoir après s'être moultement léché la glotte – ce qu'il fait fort bien, entre parenthèses.

Vu qu'il est toujours aussi pauvre, je l'invite à la maison pour un apéro dînatoire (je veux pas juste péter des cahouètes, mais sans me lancer dans un vrai repas qui ferait trop pression). Il arrive les mains vides sans s'en excuser. Hum. Bon, OK il est pauvre, mais y'a des fleurs à trois euros chez le fleuriste en bas de chez moi. Le côté crevard je dois dire que ça commence à me péter un peu les rouleaux quand même. Après un rapport détaillé sur son état de santé (comment il a dormi, mangé, bougé ces trois derniers jours, je vous jure j'ai cru qu'il allait me donner ses constantes et la qualité de ses selles), la soirée se déroule plutôt bien. On parle de choses et d'autres, on rigole bien, il est sympa drôle gentil tout ça et puis on se roule des palots. Bref, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. J'en arrive presque à oublier son pull pourri (nan, pas le même, apparemment, il en a plusieurs, chouette).

Sauf que, y'a quand même un truc qui me chiffonne : le Denny, il mange pas, il engouffre. Il attrape les délicats feuilletés apéro que j'ai confectionnés de mes blanches mains par poignées et se les fourre sans autre espèce de ménagement dans la bouche, les faisant glisser à chaque fois avec la moitié d'un verre de vin avalée quasiment sans respirer. Quand même. Et qu'il vienne pas me jouer les petites filles aux allumettes : il a pas faim à ce point-là parce qu'il est pauvre, faut pas déconner. C'est pas une question de bienséance (je fais pas ma Tata Jacqueline tout le temps non plus), en fait, ça me met mal à l'aise. Au fur et à mesure de l'avancée de la soirée, les choses évoluent vers la conclusion que ça va peut-être bien pouvoir se mettre...

...ou pas.

Car Denny Duquette me refait le même coup (si je puis dire) que la première fois.

Voire pire.

Enfin si, pire-pire, vous allez voir : après avoir pris un aller sans retour, Denny/Speedy s'allonge de tout son long, raide comme un bout de bois (y'a bien que ça de raide dans l'affaire), les bras croisés.

Genre Dracula dans son cercueil, quoi.

Bien.

Bienbienbien.

Hésitant encore sur la conduite à tenir, je pose ma main sur le corps (pas encore froid) de Denny. Ce qui entraîne immédiatement cette sortie :

« NE ME TOUCHE PAS, JE SOUFFRE. »

L'espoir que mon contact ait un quelconque effet positif sur Dracula (genre il se relève d'entre les morts et me fait soudainement ma fête, style *True Blood*, voyez) s'évanouit donc.

J'invoque les mânes de Van Helsing pour voir si y aurait moyen de moyenner avec le vampire, mais comme je suis tombée sur un modèle de constitution fragile, je peux me broser. Mon Denny, non content d'avoir joué tout seul, ne semble pas considérer l'éventualité que je puisse m'amuser aussi. Pour résumer, Denny Duquette partage avec les vampires un égotisme de compétition + le concept de pied dans la tombe. Toutefois, contrairement à ceux-ci, il ne compense pas cet état par une sexualité débridée et décadente, voire même, soyons fous, un petit peu perverse sur les bords, ce qui pourrait être rigolo.

De plus, Denny est dans le déni. Vouï vouï, c'est possible.

Il est tellement dans le déni, Denny (oui, ça me fait rire alors je la fais deux fois) que, quand il envisage à nouveau de s'exprimer avec des mots, nous avons une conversation surréaliste. Dans laquelle, me demandez pas comment, il me met DSK sur le tapis de la chambre. Pourtant on était pas dans l'actu. Et il me dit qu'il ne comprend pas comment cet homme « vieux et moche » a pu se taper autant de nanas. Perso, j'avais bien une idée, mais je commence par la garder pour moi en répondant un consensuel « Bah tu sais, les hommes de pouvoir, machin tout ça ».

Mais il insiste.

À force, je finis par dire ben oui mais bon, faut voir ce qu'il dégage comme énergie sexuelle.

Là, le Denny me regarde héberlué. « Tu le trouves sexy, toi ? » « Ben non, j'ai pas dit qu'il était sexy, j'ai dit qu'il dégageait une énergie sexuelle, c'est pas pareil. » Une grosse lampe rouge clignote, accompagnée du retentissement de la sirène pré-accident nucléaire. Je sens bien que je devrais couper court à cette conversation, mais pour être honnête mon empathie est nettement moins vivace qu'en début de soirée. Denny remue tout ça dans son cerveau à nouveau irrigué et retouille un petit coup : « Mais quand tu dis qu'il dégage un truc sexuel, tu peux me donner d'autres exemples de mecs comme lui ? » « Ben je sais pas, je cherche » (ça m'est pas venu tout de suite). « Par exemple, tu dirais que Nikos Aliagas il dégage ça ? » Doux Jésus.

Si Denny pense que Nikos Aliagas dégage de l'énergie sexuelle, ça explique tout. En fait, je pense que Denny trouvait qu'il ressemblait à Nikos Aliagas, ce qui n'est pas totalement faux. Et donc, dans sa capacité freudienne à se tirer une balle dans le pied, il a frappé TRÈS fort. À cette étape-là, j'en suis encore au stade où je respire trèèèèèè lentement par les trous de nez pour garder mon calme. Ce cauchemar va s'arrêter, Denny va rentrer panser ses plaies, on va jamais se rappeler. Merci mon Dieu, en cas de plantage, les usages des sites de rencontres, en fait, ça a du bon. Mais Denny a semble-t-il considéré qu'une seule balle dans le pied, c'était pas suffisant et qu'il pouvait aussi s'exploser les deux rotules en me demandant ce que je peux bien trouver d'intéressant à un gars vieux et moche, même avec de l'énergie sexuelle.

Et là.

Là.

Quelque chose s'est brisé en moi.

J'avoue, j'en suis pas fière.

« Parce que, mon biquet, des fois, nous, les filles, on aimerait bien se faire démonter sur la table de la cuisine si c'était pas trop demander. »

Je vous l'ai pas mis en CAPS LOC bold corps 24, mais ça le mériterait.

Voilà voilà.

Morale de l'histoire :

Faut définitivement que j'arrête de ramasser quelque mammifère au poil collé et aux yeux tout pitous

que ce soit (bipède, quadrupède, tripède ou n'importe quel pède). Ne plus ramasser que des mammifères au poil brillant, à l'œil vif et à la truffe humide.

Morale de l'histoire bis :

Coucher le premier soir (et éventuellement un deuxième pour vérifier) a l'avantage de pouvoir se rendre compte d'une incompatibilité majeure et irrémédiable rapport au sesque. Ça évite de s'embarquer dans une relation dont il est bien plus difficile de se sortir APRÈS s'être rendu compte d'une incompatibilité majeure et irrémédiable rapport au sesque.

LUDWIG VON CLOUNET

Ludwig termine en apothéose ce qui restera comme ma trilogie des Boulets du cul. La (qué)quête en prend un coup sur la patate. Que je ne trouve pas l'amour passe encore, mais si je ne fais plus de cochonneries sympa, où va-t-on.

Même si je suis une fan inconditionnelle du comique de répétition, je dois avouer être lasse du concept il me plaisait bien gnagnagna, rencard gnagnagna, youpi j'ai pécho gnagnagna, sexe pitoyable gnagnagna, fin de l'histoire, gnagnagna.

Pour la mise en route du processus fatal, je peux faire un copié-collé de la dernière fois :

- bonne tête/belle gueule (enfin, il me plaît quoi) ;
- combo magique phrases/mots/lettres/ ponctuation = compréhension mutuelle ;
- humour et légèreté ;
- métier sympa (traduisez rigolo et peu rémunérateur) ;
- magie incroyable d'un effet questions/réponses-action/réaction.

Je sais, c'est chiant. Même moi, pour un peu, je piquerais un petit roupillon. On échange quelques considérations sur POF, puis on passe de manière fluide et toute en souplesse aux sms. Et :

- ça vire pas graveleux ;
- je ne reçois pas de photos de son membre viril ;
- il ne me demande pas de photos de ma chatte (enfin si, l'autre. Il aime bien les chats. Et lui aussi il a une chatte. Ça va, tout le monde suit ?) ;
- il ne m'envoie pas de messages ineptes ;
- il ne disparaît pas ;
- il ne fait pas tomber son Nifoune dans son bain ;
- sa mère garde bon pied bon œil.

Bref, les espoirs les plus fous sont permis.

Alors, quand par un immonde dimanche pluvieux de décembre, le gars me propose, à 14h30, de nous retrouver à 17h00 pour boire un café, je décide d'enfreindre six de mes règles les plus inenfreignables (je sais, ça existe pas, mais le mot est bien moche, ça va bien avec un dimanche pluvieux de décembre) :

- 1) À moins d'une catastrophe nucléaire, je ne sors pas de chez moi le dimanche.
- 2) Et je vous dis pas si en plus il pleut.
- 3) Je suis pas très rendez-vous « au débotté » (surtout le dimanche, vu que je traîne en vieilles fringues et que j'ai l'air de Yolande Moreau et qu'il me faut bien une heure pour me redonner l'apparence de déesse descendue de l'Olympe qui me caractérise habituellement. Et sérieux, ça me fait chier d'une force de me pomponner le dimanche, je vous dis pas.
- 4) J'accepte pas de rendez-vous en milieu d'après-midi. Ça bouffe plein de temps et on peut pas boire.
- 5) Je vais pas aux rendez-vous où on peut pas boire. Surtout les immondes dimanches pluvieux de décembre. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je suis ravie que les enfants de mes amies aient grandi : je suis plus obligée d'aller à des goûters un dimanche pluvieux de décembre en faisant semblant de trouver ça chouette (ou encore pire, en janvier, pour bouffer une galette. J'aime pas la galette). L'avantage, maintenant qu'ils ont l'âge, c'est qu'on se pète la ruche ensemble.
- 6) Je ne vais plus à un rendez-vous qui demande un changement de bus ou de métro. Je ne tolère que du rencard sur ligne. Mais comme Môôôsieur habite à Perpète-les-Olivettes, bien obligée de concéder un lieu de rendez-vous à mi-chemin, et *fuck*, changement de bus.

Autant vous dire que si j'ai accepté malgré tout de m'extraire de chez moi pour aller boire un café avec ce gars, c'est que vraiment, je le sentais bien celui-là. Hahaha.

Il me donne donc rendez-vous pour boire un café dans un café où on peut boire que du café, La Caféothèque. J'ai donc foutument intérêt à avoir envie de boire un café. Et pas question de faire sa mémé

qui, après 16h30, ne boit plus que du déca, sinon j'eme grille direct. Mais ça a l'avantage d'éviter tout dérapage lié à une trop grande consommation de chardonnay, ça me change. Et il peut y avoir avantage à voir le gars à jeun... les gars qui boivent du café... *What else.*

Comme on est un dimanche de merde de décembre, évidemment, je rate le bus, et quand je lui livre cette info en annonçant un quart d'heure de retard (ce qui n'est quand même pas la mort), il me répond : « Pas plus rapide en métro ? » Nanmého, tête de con, si j'ai décidé de prendre le bus, je prends le bus, de quoi je me mêle ? Et... il arrive 20 minutes après moi. Avec une sombre histoire comme il pleuvait, finalement, j'ai pas pu venir en vélo, j'ai été obligé de prendre le métro. Bé vi gros malin, mais vu qu'il pleut depuis genre 53 heures, c'était un peu prévisible, non ? Comme MOI, je suis polie, je dis rien. Mais je n'en pense pas moins. Et je vous jure que le prochain qui me fait une remarque sur la ponctualité féminine, je lui pète les molaires.

Le gars, il arrive et... mmm, rrrr, miam, quoi. De magnifiques yeux verts et une crinière grise coiffée un peu à la Ludwig von Beethoven qui lui donne un air super intense. Enfin, c'est ce que je pense sur le moment. Vous voyez, que là, on peut pas accuser l'alcool. La serveuse vient nous faire l'article sur les 2 millions de sortes de cafés qu'ils proposent, du genre « Vous allez voir, c'est un café extraordinaire, planté par des vierges aveugles et récolté à la main par des singes verts orphelins. Il s'appelle le Chitul-Tirol du Guatemala (véridique) et son corps est plein et il est long en bouche (re-véridique). » Hum.

On est quand même dans du très très gros niveau de branlette de bobo. Après avoir tergiversé pendant des plombes pour deux cafés (sérieux, pour un peu ça aurait duré plus longtemps que si on avait dû choisir entre un Chassagne-Montrachet et un Pouilly-Fuissé), on papote gentiment. Il est sympa, il est rigolo, il a plein de trucs à raconter. Bref, c'est plutôt pas mal.

Mais on reste dans de la conversation détendue, pas vraiment en mode séduction. Et puis je me rends compte que je raconte mes trucs et Ludwig me regarde sans ciller. Rien. Il m'écoute et moufte pas avec un regard de crotale affamé. Il acquiesce pas, il sourit pas, il commente pas, il hoche pas la tête, même pas une petite moue boudeuse, rien, macache, oualou. Du coup, ça peut faire genre positif, ouhlàlà comment je suis passionné par ce que tu racontes. Mais ça peut aussi faire tu vas voir petite musaraigne comment je vais te gober d'un coup d'un seul et tu vas mourir très lentement digérée dans mon estomac de crotale affamé » (même si on est bien d'accord qu'en guise de petite musaraigne, je me pose là).

Du coup, je sais pas trop sur quel pied danser la macarena, je m'emmêle un peu les pinceaux, j'en fais des tonnes, bref, je rame. Ludwig, de son côté, quand il raconte ses petites histoires, il s'anime, il sourit, il est chouette quoi.

Au bout d'une heure et demie de conversation à bâtons rompus, Ludwig donne le signal du départ : il rentre chez lui se préparer une petite soupe avec les super légumes qu'il a achetés au marché. Dans le genre motif de fin de rencard, on est dans du sexy de haut de gamme. En plus sa sousoupe, il va la faire avec des légumes qui existent pas. Enfin pas dans ma dimension. Genre des rutabagas, des potimarrons et des topinambours. Des légumes aux noms rigolos au demeurant, mais pas du tout aussi sexy que les courgettes et les carottes. Aïe. Le coup du café bio et du vélo, c'était pas un incident de parcours : il pratique donc régulièrement les trucs sains. On va dire que c'est pas rédhibitoire, hein ? Non. Non, non.

On finit donc par décoller et Ludwig, en vrai gentleman, me raccompagne jusqu'à mon arrêt de bus. Comme il dit rien et qu'il fait rien, je pose la question fatale : « Est-ce qu'on se revoit ? » À laquelle il répond un « Bien sûr, avec plaisir ! » plein d'enthousiasme qui fait chaud au cœur, mais qui eût pu être manifesté un peu plus tôt (j'dis ça, j'dis rien).

S'ensuit une conversation textoteuse plutôt agréable, nettement plus dragouille que dans la vraie vie. L'affaire continue sans catastrophe de téléphone, accident de voiture, perte de contacts et autres punitions divines. Le mois de décembre évolue gentiment.

Je dois tout de même signaler un accident de sms : subitement, en pleine conversation gentiment dragouilleuse, Ludwig m'annonce le décès d'un des chatons de la toute fraîche portée de sa chatte. Et

m'en envoie la photo. Quand j'ai reçu ça, je me suis dit sérieux ? SÉRIEUX ? NANMÉHO SÉRIEUX ? Il m'envoie une photo de chaton mort ? Dans quel univers c'est une bonne idée pour emballer d'envoyer une photo de chaton mort à une fille, hein ? (Même si là il est à l'étape encore vivant, après il est mort. Moi je veux pas avoir des photos de chatons futurs morts dans mon Nifoune. Merde.)

Malgré tout, nous finissons par nous fixer un deuxième rencard trois semaines à peu près après le premier. Et là, tenez-vous bien, le record à inscrire au Guinness : nous passons la soirée (de 21h30 à minuit) à papoter sur... UN verre de vin !!! Vouï vouï vouï, vous avez bien lu. Là non plus, on ne pourra pas mettre mes errements sur le compte des méfaits de l'alcool (c'est peut-être d'ailleurs ça le pire, c'est que je n'ai même pas l'excuse d'être ~~bourrée~~ pompette). Vu qu'il a pas proposé de recommander, j'ai pas voulu avoir l'air d'une pochtronne et je me suis desséchée telle la Petite Sirène sur son caillou. Malgré cet état de manque tragique, je passe une bonne soirée : il est sympa (bis), drôle (bis), trucs à raconter (bis), bref pas mal du tout, tout ça (bis).

Mais (petit) bémol : le mode dragouille des sms n'est pas du tout mis en pratique. Rin de rin. Aucun contact physique, même pas un petit touchage de bouts de doigts en se montrant des trucs sur nos Nifounes (même pas des cochonnetés), ni un petit effleurage de bras au-dessus de nos verres désespérément vides. Ce qui me rend un peu chiffon, vous vous en doutez. Au premier rendez-vous, on pouvait mettre ça sur le compte de la timidité, la découverte, l'attente, enfin bon bref, là, c'est moyennement encourageant quand même. Arrivée l'heure de rentrer, Ludwig me demande par quel moyen de transport je vais rejoindre mon petit chez-moi. En trois secondes et deux douzièmes, je réfléchis au fait qu'il y a sûrement un potentiel de quelque chose là-dedans, et, au lieu de répondre bêtement le métro ou le bus (ce qui, à minuit, une froide et pluvieuse nuit de fin décembre eût pu paraître relativement sensé comme projet), je lui sors que je rentre à pied. Bé vi, je suis une *warrior*, moi Môssieur. Et, évidemment, comme je m'en doutais, en garçon bien élevé muni d'un parapluie, il propose de me raccompagner. Héhéhé.

Une fois en bas de chez moi, on est sous la pluie. Comme il bouge pas, qu'il fait rien, ben comme d'habitude, je prends les choses en main, pasque ça me soûle ces moments flous comme ça et je lui roule une pelle. Hop, on traîne pas, nom de d'là.

Action d'éclat qui est visiblement appréciée. Ouf, c'est déjà ça. En même temps, pour être honnête, de toutes les pelles que j'ai roulées comme ça au débotté (ça fait pas des pelletées de pelles non plus, hein), aucun gars ne s'est reculé d'un air horrifié en faisant BAAAAHHH MÉÉÉÉHEUUUU BÊÊÊÊÊRKEUUUU en s'essuyant compulsivement la bouche, ce qui est relativement rassurant quant à mon capital séduction. Capital dont je doute parfois quand je dois me coltiner tout le boulot avec des mous du genou de cet acabit.

Après s'être fort intéressamment sucé la lnette, je propose à Ludwig de « boire un verre », histoire de rester dans ma logique je-mange-des-macarons-si-ça-me-chante. Et là, commence ma montée d'escaliers la plus émoustillante depuis fort longtemps (je crois que ma dernière montée d'escaliers aussi intéressante, c'était Valmont – c'est dire). Ludwig semble partager avec son homonyme teuton une certaine agilité manuelle qu'il n'hésite pas à mettre en œuvre lors de la montée de mes quatre étages, qui vire aux 14 stations du chemin de croix avec des perspectives ultérieures toutefois plus réjouissantes. En gros, il me joue la 9^e Symphonie avec une grande dextérité. Ludwig avait bien caché son jeu pendant la soirée. Il devait garder son capital sensouel pour plus tard. Bienbienbien. Tout ça augure d'une suite potentiellement intéressante.

Sauf que là, c'est le drame.

On arrive chez moi (un peu genre chauds-bouillants quand même) pour y découvrir un champ de mines. Ma chatte a fait un dégobillé de toute beauté, en plusieurs fois, bien sûr. Et en plein milieu du chemin, évidemment. Et pas sur le carrelage de la cuisine, *of course*. Comme qui dirait que ça pète un peu l'ambiance torride, hein. Je me retrouve donc à quatre pattes (mais c'est pas du tout sexy) avec le Sopalin à la main à éponger du dégueuli de chat qui pue le dégueuli de chat.

Cendrillon, le retour.

Sur l'échelle je-m'en-ferais-bien-des-moufles-de-c'te-bête, je crois que j'étais pas très loin de 100 %.

Après avoir bien épongé (ma sobriété exceptionnelle est fort bienvenue, car déjà que j'ai du mal à garder à l'intérieur tout ce qui doit rester à l'intérieur, avec quelques verres de chardonnay dans le cornet, peut-être bien que j'aurais aggravé les choses...), en bonne maîtresse de maison, je propose à Ludwig quelque chose à boire, histoire d'essayer de garder un minimum de tenue à cette arrivée. Et là, je dois dire qu'il m'a coupé le sifflet en me répondant :

« – Non merci, ça va, par contre je prendrais bien une douche.

– Euuuuuh...

– Et avec toi, ça serait plus agréable.

– Meugleurpleug... »

Celle-là, sérieux, je m'y attendais pas.

Vu que Ludwig avait montré quelques dispositions intéressantes, je me dis, bah pourquoi pas. Malheureusement, la suite des événements n'a pas du tout, mais alors pas du tout, été à la hauteur de mes espérances. Alors que j'avais imaginé une douche sensuelle, hollywoodienne, dans une atmosphère moite et torride (d'accord, ma salle de bains se prête moyen à l'exercice, mais ze skaille is ze limite, bordel), je me suis retrouvée dans un exercice d'acrobates du Cirque du Soleil avec la joie de vivre d'un colloque sur l'urticaire chronique spontanée, une maladie systémique méconnue.

La mise en pratique ayant été particulièrement décevante, il m'est resté plein d'espace disponible de cerveau... Bleubleubleub... rhââ putaaaiiin, méeéé c'est vrai j'ai pas rincé la mousse ce matin, c'est pour ça que ça gliiiiiisssse... meerdeuuu, mon genouuuu aïaïeaïeuuuu merdeuuuu... 'tain, faut que je me rattrape à quelque cho... non pas à ça, oups... pas question de retourner sur le billard pour me faire opérer du genou pasque je me suis pétée la gueule en faisant des cochonneries même pas intéressantes dans ma douuuuuuuche... rhââ le cooon, il a tourné le robinet d'eau frfrfrfroide... krkrkrkrkr... Chier, ça va me coûter une blinde en gaz, ces conneries... Et *fuck*, mon mascara, il est pas ouatèreproufe, je dois avoir l'air d'un panda mouillé, j'ai les cheveux tous collés... Mékékifait ? Bépoukoi ? Rhââ ça y est : c'est Dexteeeeeer ! En fait, la douche, c'est un prétexte pour pas avoir à nettoyer. Après il m'emballe dans le rideau et hop ! Si je m'en sors, promis, je mets un cierge chez Sainte Ritaaaaaaaaaaarrgggl... Tiens, ça commence à condenser au plafond... Merde, ça va faire des taches, alors que les gars sont venus repeindre y'a quoi, deux ans ? C'est vrai, ça, c'était quand le dernier dégât des... Ah oui, non, on se concentre...

Bref.

Je vous fais pas de dessin, c'était pas la fête de la gaine-culotte, quoi.

Et quand Ludwig, visiblement content de lui (pourquoi, cela restera un mystère jusqu'à l'Apocalypse) marche par terre chez moi nu comme un ver, puis décide de s'accroupir pour caresser ma chatte (on s'en lasse pas), il m'a été donné d'admirer le spectacle de toute beauté de ses balloches pendouillant devant ma chatte. Spectacle qui a entraîné un coulage de bielle cérébrale, je ne vous cacherai pas.

Bien qu'il soit dans le plus simple appareil, Ludwig a continué à gratter le derrière des oreilles de la Puce, qui donnait pourtant des signes indiscutables d'agacement (oreilles à l'horizontale, pupilles dilatées, elle se passe un coussinet griffu sur la gorge en articulant clairement : « Toi, tu vas mourir »). Conséquence, la bête réagit de la manière la plus gracieuse, la plus subtile, la plus appropriée qui soit, et lui colle une mandale. Je vous jure que, même moi, j'ai fait la grimace. Et je me suis dit ouhlàlà pas bon-pas bon. Vu que Ludwig était quelque peu... exposé, on va dire, mû par un réflexe naturel, il fait un bond en arrière de toute beauté pour protéger ses bijoux de famille. Réflexe totalement hors de proportions, car, même si ma chatte a le bras long, c'est quand même pas une panthère, hein.

Ludwig a ainsi clos en beauté la trilogie des Boulets du cul.

LE BEAU PACO

Le Beau Paco, c'est une histoire en cinq saisons, pleine de rebondissements, de suspense, de bruit et de fureur. Qui prouve, s'il en était besoin, que la vie est loin d'être un long fleuve tranquille, mais pétard, qu'est-ce que c'est bon.

Le Beau Paco est arrivé dans mes parages le 12 mars 2011 en m'envoyant ce message : « Il devient chaque jour plus évident que je suis scotché sur votre profil... Cela peut paraître basique comme préambule, mais le bleu de vos yeux me renvoie aux abysses océanes où l'azur et le turquoise se mêlent. » Bon, ça fait un peu alambiqué comme ça, mais en même temps, ça change des « salu sa va ». Je vais pas boudier mon plaisir quand j'ai un compliment. C'est aussi ça le problème des sites de rencontres : c'est qu'au bout d'un moment, on est revenue de tout, et on trouve le moyen de pinailler sur un compliment. Comme Le Beau Paco est une grosse bombasse (tellement que quand je vois sa photo, je me dis c'est pas possible, on me fait une blague. Ou c'est une arnaque), il est tout de suite pardonné pour sa licence poétique. S'ensuit une petite conversation par mail assez sympa. Puis sur le chat. Là, ça coïncouille un peu. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est poussif. Du coup, j'enchaîne pas, il enchaîne pas, et pouffff fait-il en s'évaporant dans les limbes internetteuses. Je me dis ben tiens, j'avais raison, c'était une blague ou une arnaque.

À la faveur des vœux, début 2012, Le Beau Paco reprend contact. Hahaha, trop efficace pour pécho de faire genre tiens je te souhaite la bonne année et sinon on irait pas boire un verre ? Du coup, je vais faire un petit tour dans mon dossier « Photos profils » pour me le remettre en mémoire. Ah ouais, il était vraiment canon, la vaaaaache ! Donc, aussi sec, je lui réponds. On échange quelques mails anodins et il me propose une rencontre. Moi j'dis pourquoi pas : le Paco, il est beau, il est ténébreux, il a un regard incandescent, de longs cheveux noirs qui lui tombent sur les épaules... Bref, hyper sexy, hyper stylé, et hyper le genre qui me fait craquer direct, et avec lequel je me retrouve avec deux neurones.

Je lui fixe donc rencard dans un adorable petit café de Saint-Germain-des-Prés, ça fait fille qui réfléchit. Pourquoi, me direz-vous vouloir avoir l'air d'une fille qui réfléchit ? Parce que je le trouve canon et mes kilos et mon âge et tout ça je me dis que ça va pas le faire. Alors autant la jouer intello, ça me sauvera peut-être. Stratégie ridicule, s'il en est. On est en plein hiver, il fait -12 000 °C, donc je passe trois plombs à me demander comment je vais faire pour me fringuer de manière à concilier « J'évite d'attraper une pneumonie » et « Je suis très gracieuse pour un premier rencard ». Et puis j'me dis que, vu que le Paco, il est beau comme un dieu grec, qu'il a un regard qui te met le feu où je pense, qu'il dégage une sensualité torride et que j'ai pas fait de folies de mon corps depuis un bout de temps, il pourrait être judicieux de « faire connaissance » (oui, je sais, même moi ça me fait rire quand je l'écris) avant de passer à autre chose. Pour une fois. Mais comme en même temps je me connais, je décide de donner un petit coup de pouce au destin. Donc, pas de décolleté affriolant, pas de dessous sexy, pas de maquillage qui te fait des yeux de biche, rien, nada, walou, macache. Je ne vais donc pas passer des heures dans la salle de bains à me préparer pour obtenir une peau dépourvue de tout poilounet mal venu, je ne mets pas de crème qui fait le corps doux et embaumant. Je garde ma culotte à l'élastique en bataille toute grise de nombreuses machines ratées et le soutif de mémé acheté à La Redoute. Je reste habillée comme je suis (pull, pantalon en velours côtelé, chaussettes en laine et grosses godasses). Bref, on croirait Josiane Balasko dans *Les Bronzés font du ski*, mais en blonde. Et je me rends à mon rendez-vous, armée d'une lecture intelligente, bien décidée à dégager l'image Je-ne-suis-pas-une-fille-facile-moi-Môssieu.

J'arrive à l'heure au rendez-vous, et dix minutes plus tard, je reçois le texto : « Je démarre de Nation, désolé pour un retard éventuel. »

J'adore.

Tu parles d'une éventualité.

Je me surpasse dans une réponse d'anthologie : « Pas de souci, je suis assise au chaud [ça fait

carrément mémé], devant un verre de blanc [alcoolique] et de la lecture [chuis intello et je le fais savoir], y'a pire [mais je parle comme un charretier]. » Manquerait plus que je dise que je suis en train de me taper un petit coup de sauciflard pour dégager la sensualité du résultat du croisement improbable entre Maïté et Marguerite Duras.

Une heure et demie et deux verres de blanc plus tard (fallait-y que je sois motivée...), v'là-t-y pas que j'ai mon Paco debout devant moi. Il est grand, tout de noir vêtu, avec un air sombre et intense...

RRRRR !!!! Malgré tout, dans un sursaut, j'essaie de dissimuler mes godillots sous ma chaise et je tente de prendre une pose avantageuse. Comme quoi, le naturel, hein, il revient toujours au triple galop. Donc, nous buvons un verre (oui, vous avez bien compté, j'en suis à mon troisième verre de blanc), puis il me propose de dîner sur place (là, on arrête de compter les verres de pinard, c'est plus la peine). Le dîner se passe excellemment bien : Paco, en plus d'être une bombe atomique, fait montre d'esprit et de courtoisie. Je commence à me dire que j'aurais peut-être quand même dû m'épiler. Et puis non, enfin, quoi. Et puis si.

Des années après, quand on a reparlé de ce premier rendez-vous, je me suis étonnée du fait qu'il n'ait pas été plus dans la séduction. Et là, il m'a répondu la phrase la plus sensée qu'il m'ait été donné d'entendre sur un rencard Meetic : « C'était pas nécessaire que je sois en mode séduction. J'ai tout de suite vu la validation dans tes yeux et ça m'a suffi. Ça permet d'enchaîner sur autre chose et de passer une soirée détendue, parce qu'on sait tous les deux comment ça va finir. » Pas faux, hein.

Et on sort du restaurant. Et il me prend la main. Et là, je me dis oups. Et il me propose de me raccompagner chez moi en voiture. Et là, je me dis aïe. Et dans la voiture, il me roule le patin du siècle. Et là, je me dis merde-merde-merde. Pendant tout le trajet, j'échafaude des plans improbables qui me permettraient, en environ dix secondes, de prendre une douche, de me raser tous les poils, de changer de dessous et de fringues. Ne trouvant pas de solution cohérente qui n'implique ni fission de l'atome ni utilisation de chloroforme ni portail dimensionnel, je décide de rester droite dans mes godillots et de tenir bon, quoi qu'il arrive. Non, Monsieur ne montera pas chez moi le premier soir, et puis quoi encore, non mais alors.

Une fois Paco assis sur mon canapé, mon cerveau est toujours en surchauffe à tenter de trouver une solution, et je dois avoir le regard d'une bête traquée (ce qui a peut-être aggravé les choses). Et je décrète pas question d'aller plus loin, j'ai quand même mon quant-à-moi bordel de merde. Paco ayant baladé ses mains de ténébreux dieu grec stylé sur tout mon petit corps dodu, je commence à sérieusement reconsidérer la question. En même temps, je me dis que je suis capable de rester digne quoi qu'il arrive. J'ai bien craqué un pantalon aux fesses en pleine galerie marchande, je me suis bien étouffée au restaurant avec de la mousse au chocolat, et dans une soirée, j'ai bien tendu mes lèvres vers un garçon qui se penchait vers moi alors que juste il voulait attraper une tranche de saucisson sur le buffet derrière. Je me suis donc dit, ma fille, si tu as survécu à tout ça, vas-y, fait péter, t'es plus à quelques poils près. C'est quand même pas tous les quatre matins que tu as un Apollon sur ton canapé qui brûle de te culbuter...

Me voici donc en pleine lumière (tant qu'à faire de se péter la honte, autant y aller carrément), devant Le Beau Paco (en me disant qu'il fallait que je profite de la vision car gros risque qu'il parte en courant) avec mes vieux dessous et tous mes poils. Je souris vaillamment, genre même pas mal, circulez, y'a rien à voir. Quand Paco s'exclame « Mais, t'es pas épilée ! », mon sourire se fendille un peu, mais je continue à faire bonne figure. Et là, il ajoute « J'adooore !!! ». Comme quoi, c'est vraiment ballot de se mettre la rate au court-bouillon pour rien.

Non seulement Le Beau Paco n'est pas tricophobe (non, on ne parle pas de pelotes de laine, là), mais c'est un dieu du pieu. Je jette un voile pudique sur la nuit. Au petit matin, Le Beau Paco repart vers ses occupations de bogosse. J'envisage très sérieusement de me recoucher pour me remettre de mes émotions, quand il m'appelle pour me dire que, ayant oublié sa beuh à la maison (personne n'est parfait), il repasse la récupérer. Ajoutant qu'il en profitera pour me refaire ma fête. Encore ? Ne peux-je

m'empêcher de m'exclamer, quelque peu inquiète pour l'intégrité de mon petit intérieur. Mé voui, il est comme ça, Le Beau Paco. Je rejette un voile pudique sur la matinée qui s'ensuit (et là, je me dis que finalement, free-lance, ça a vraiment du bon).

Le Beau Paco reparti, je me dis c'est pas possible, c'est trop beau, on me fait une blague. Il va s'évaporer dans la nature. Mais cinq jours plus tard, soit le 14 février, ding ! me fait mon Nifoune quand Le Beau Paco me souhaite la Saint-Valentin. J'en suis restée comme deux carrés de crème brûlée.

Le lendemain, je revois donc Le Beau Paco, toujours aussi incandescent, qui passe à la vitesse supérieure : il me dit « je t'aime bébé », et « ma chérie mon amour », tout en me laissant entendre que je dois rester à sa disposition. Hum. Ça pique un peu.

Je décide donc d'attendre de voir ce que Paco-bogosse va donner dans les jours à venir (plan Q régulier, doublé emballement-disparition, relation vaguement cohérente... tout semble possible) avant de craquer complètement. Je fais bien, car Le Beau Paco s'installe gentiment dans un registre plan Q chaud-bouillant, qui a certes ses avantages, mais également ses inconvénients : on se voit chez moi, je ne vais pas chez lui et en gros, on sort jamais. Oui, vous avez bien déduit : on ne se voit que pour forniquer. On parle aussi, et de choses très intéressantes et cultivées, mais bon. J'ai un peu la faiblesse de penser qu'un des intérêts d'avoir un homme sous la main, c'est de partager des trucs ensemble. Autres que des fluides, des pétards et des bouteilles de vin, s'entend.

J'essaie de comprendre le mode de fonctionnement de l'animal, et c'est à ce moment que Chouchounet Parfait refait apparition. Alors, dans mon infinie sagesse, je décide de rompre, me disant que cette relation incroyablement torride ne mènera à rien. Je décrète donc, dans un moment d'aberration mentale, qu'il vaut mieux que je me consacre à Chouchounet Parfait, qui semblait plein de promesses et s'est finalement révélé un neurasthénique chiant et incompetent pas foutu de faire le changement à Opéra.

La gourde.

Non, pire, la conne.

Des fois, quand même, j vous jure, je me force mon propre respect.

Alors d'accord, Chouchounet Parfait me respecte et me couvre d'attentions diverses et variées... mais qu'est-ce que je me fais chier (verticalement et horizontalement, et même en diagonale aussi). Heureusement, alors même que je suis en train de décider qu'il va falloir que je me l'arrache d'un coup sec tel un sparadrap, il s'en occupe lui-même avec sa crise de la cinquantaine. Me voici donc à nouveau disponible, et ma première pensée va vers Le Beau Paco. Mais je me dis non, c'est mal, on peut pas jouer comme ça avec les gens : je l'ai envoyé sur les bégonias, je me suis plantée, bon ben tant pis, faut assumer. Tout ça me mène au mois de mai.

Juin, puis juillet passent gentiment. Début août, j'ai la surprise de recevoir un sms du Beau Paco qui me propose, au débotté, de venir dormir chez lui. Je décline poliment la proposition (c'est pas possible ce que je peux être con), trouvant ça un peu cavalier, alors qu'on s'est pas vus depuis trois mois. Franchement, le côté Nadine de Rothschild, quand on a échangé des fluides comme des malades, ça tient moyen la route, trouve-je rétrospectivement.

S'ensuit quelques échanges de sms, mais le mois d'août n'est pas propice à des retrouvailles. On se rate, puis on doit se voir, il doit confirmer, confirmation qui ne vient pas, donc je boude, il appelle finalement, mais trop tard (je cite « Mon portable a pris l'eau »), j'ai déjà prévu un truc, alors c'est lui qui boude, enfin bon, bref, vous voyez le tableau.

Du merdouillage dans les grandes largeurs.

Ce qui m'amène au 12 septembre. Le 12 septembre, au cas où, je précise que c'est le lendemain du 11 septembre. Le 11 septembre, outre le jour funeste que l'on sait, est également mon jour funeste à moi de rendez-vous pourri avec Kinder Bueno. Et le 12, c'est le jour du concert des Pogues à Paris. Pour lequel je suis totalement au taquet, j'ai acheté les places il y a trois mois, j'y vais avec ma copine Isabelle. Alors, quand Le Beau Paco m'appelle, sorti de nulle part, sur le coup des 17h00 pour me

proposer de nous voir le soir même, je tombe des nues. Tout en me disant que ça y est, c'est confirmé, les mecs ont un sixième sens. Ils SAVENT quand tu vas leur tomber toute cuite. Car après le rendez-vous pourri avec Kinder Bueno, j'ai bien besoin d'un rendez-vous *caliente* avec un bogosse qui me dit à quel point je suis belle et désirable. Après m'être fait traiter comme une pute par Kinder Bueno, être la châtresse du Beau Paco ne peut être que plaisant (vouï, je sais, messieurs, c'est compliqué pour vous ces notions-là, mais demandez à une copine, elle vous expliquera le truc). Je résiste un peu quand même pour la forme. J'argumente que je ne sais pas à quelle heure se termine le concert, que c'est pas très pratique tout ça, mais Le Beau Paco balaie tous mes arguments d'une main ferme, en me sortant un « Laisse-toi porter par les événements. Laisse l'imprévu t'arriver » qui me cloue le bec. Et donc, alors que je chante encore à tue-tête « Deurti old taoune, deurti old taouuuuune », Le Beau Paco me rejoint chez moi pour une nuit de retrouvailles très *hot spicy*.

« À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre qu'attendre un homme : qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi. » C'est dingue comme un livre peut parfois rencontrer votre vie. Là c'est *Passion simple*, d'Annie Ernaux. Bon, à part la première phrase, y'a plus grand-chose de commun, mais quand même, je trouve que ça matche bien. Les semaines se suivent et Le Beau Paco commence donc à faire partie du paysage. Il acquiert donc le statut de PQR (Plan cul régulier). Mais pas que.

Car j'ai commencé à me détendre et à tirer des plans sur la comète. Attention, j'envisageais pas qu'on s'achète une maison de campagne, hein. Mais commencer à éventuellement faire des trucs ensemble. Toutefois Le Beau Paco restait somme toute assez insaisissable et disparaissait régulièrement de la circulation plusieurs jours. Est-ce qu'il avait besoin de prendre l'air, est-ce qu'il avait des trucs à faire, toujours est-il qu'il ne jugeait pas forcément utile de m'en avertir et du coup je me retrouvais parfois fort marrie. Mais comme les retrouvailles étaient toujours aussi intenses, je faisais avec. Les fêtes sont arrivées. *Damned*. Comment traverser cette période à très haut risque ? Le Beau Paco a géré ça de main de maître... à sa manière. Quand, le 25 décembre, il me demande si je passe un bon Noël et que je lui retourne la question, il me répond : « Je suis au lit, je joue avec ma bite. » Ce texto me parvient alors que j'ai les deux mains dans la crème fouettée, en train de préparer le vacherin de Noël et que mon téléphone est posé sur la table basse, à portée de nez de mon petit cousin de 8 ans. Oups. Le 30, je lui demande de la manière la plus décontractée possible ce qu'il fait pour le réveillon. Réponse : « Je vais avec mon cousin chercher un tractopelle à Barcelone. »

Erreur system.

Réponse invalide.

... a fait mon cerveau. Et quand je me suis retrouvée toute seule le 31 dans une soirée remplie de couples, à voir tout le monde se sauter au cou et s'embrasser, et que moi j'ai même pas eu un petit sms (qu'il a fini par envoyer le lendemain à 12h51), j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps dans la pièce d'à côté. Chuis rentrée toute seule en métro à 4h00 du mat', en essayant d'éviter les flaques de vomi. En plus, comme une conne, j'avais regardé *Love Actually* avant les fêtes, que pour un peu y arriveraient à te convaincre qu'on trouve l'amouûûr sous les sabots d'un cheval. Je me suis donc juré de ne plus jamais accepter de réveillon chez des couples (c'était pas le premier, mais celui-là, ça a été la goutte d'eau qui a mis le feu au gâteau). Vous remarquerez cependant que je n'ai pas une seule seconde remis en question mon mode de relation avec Le Beau Paco. Et les retrouvailles du 2 janvier m'ont fait prier tous les saints du paradis que ça continue toujours comme ça. Vouï, c'est un gars à me rendre mystique.

Quand il me dit : « Il y a un feu ardent qui couve dans l'âtre de tes yeux », je me fendille légèrement sur les bords.

Quand il me demande de lui acheter une brosse à dents, je me craquèle carrément. C'est incroyable comme ce petit accessoire en plastique muni de poils peut être signifiant.

Quand il me sort : « Ta chatte commence à s'habituer à moi, elle crépite plus quand je m'en

approche », je vous jure, je suis tombée de ma chaise. Et je me suis dit, tiens, c'est vrai, pas faux, ma chatte s'habitue à lui. Alors que, comme chacun sait, c'est une connoise. Trop dingue.

Quand, au bout de quelques mois, il s'endort en m'enlaçant, le nez dans mon cou, je commence à y croire. Car, lors de précédents plans Q, je croyais avoir atteint le Nirvana parce qu'un gars caressait avec plus ou moins de méthode, d'application ou d'enthousiasme différentes parties de mon petit corps potelé. Des fois cela pouvait même être très sensuel, très agréable toussatoussa. Et moi aussi je le touchais. Mais pas trop, hein. On est quand même dans un plan Q, faudrait pas qu'il croie que comme une gourde je me suis attachée, hein. Alors je suis méthodique et appliquée, je touche là où il faut toucher, sans m'attarder. Une fois que la chose a été consommée, on reste bien chacun dans ses cordes, on se carresse un peu mais point trop n'en faut. Certains poussent le manque de tact jusqu'à me tapoter gentiment la fesse, comme on le ferait à un brave toutou qui s'est assis quand on lui a ordonné.

Et puis un jour ça a été différent. Un jour, je suis couchée contre Le Beau Paco et je pose ma main sur sa poitrine, et là, quelque chose explose. Toutes ces années de retenue, de contrôle, de répression viennent se loger dans la paume de ma main. Soudain, je réalise que ma main est ouverte sur sa poitrine, un peu courbée autour. Ma paume, mes doigts, depuis leur base jusqu'à la pulpe, sentent sa chaleur. Cette main, suffisamment appliquée pour ressentir la chaleur n'appuie pas pour ne pas faire disparaître cette sensation. Cette main, ma main, qui m'appartient plus qu'elle ne m'a jamais appartenue en caressant des inconnus, est devenue le centre de mon univers. Elle sent sa peau, elle ressent la manière dont sa chair s'enfonce tout doucement sous ma pression. Le cœur qui bat, le torse qui se soulève, les poils : les quelques centimètres carrés que représentent cette main, tout mon corps, mon cœur, mon cerveau, ma mémoire, mes pensées et mes espoirs perdus sont là. À ce moment-là, je ne suis plus que cette main. Et plus encore qu'être touchée, toucher cet homme, là, c'est un moment beau et fort qui annihile tout le reste et me coupe la respiration.

Oualà oualà.

Un jour, toutes ces avancées majeures sur le dossier ont fini par constituer un tout presque cohérent, et s'est donc posée la question de la révélation de l'existence de mon double maléfique. Parce que Le Beau Paco, il me connaît sous mon vrai moi de fille presque sérieuse qui a un travail presque sérieux. Mais il ne connaît pas l'existence de Caroline, cette gourgandine, et de ses activités de blogueuse. Et ça commence à me peser de ne pas lui en parler, de devoir planquer toute la doc que je garde pour écrire certains papiers quand il vient à la maison. Et je commence à me torturer en me demandant comment il va prendre le fait que non seulement je grenouille sur les sites de rencontres (enfin plus à ce moment-là, mais bon, il arrive que je me connecte pour lire mes messages), mais surtout que j'ai raconté notre rencontre en long en large et en poils sur le blog.

Donc j'en menais pas large quand j'ai craché ma Valda sur la question. J'ai bien emballé le paquet et je l'ai refilé au Beau Paco. Et je suis restée perchée au bout des fesses sur le canapé, en me tordant les mains en attendant sa réaction. Il a un peu beugué sur le moment. « Mais tu as tout raconté ? Tu as mis mon nom ? On est beaucoup comme ça ? » Et, quand je l'ai rassuré sur ses différentes interrogations existentielles, il est passé à « Mais tu parles de moi ? Qu'est-ce que tu dis ? Je peux lire ? » Et quand il l'a lu, la seule et unique chose qu'il a retenue, c'est que je le trouvais beau.

Là, j'ai considéré que je pouvais atteindre le deuxième palier de décompression de la détente. Quand je lui ai dit que je trouvais qu'on ne se voyait pas assez souvent, il m'a répondu qu'il préférerait peu mais intense, et que la médiocrité c'était pas son truc. J'ai argumenté qu'entre intense et médiocre, il pouvait encore y avoir de la marge, mais son raisonnement fait malgré tout mouche... Un beau jour, il a regretté de ne pas avoir de sous pour m'emmener « un week-end au bord de la mer à passer deux jours à manger des coquilles Saint-Jacques et à baiser » (toujours gracieux, on peut pas lui retirer ça). Le connaissant, rien que le fait d'avoir eu cette idée, c'est déjà pas mal. Faut pas mettre la barre trop haut, hein. J'ai des copines qui hurlent quand je leur raconte des trucs comme ça. Mais moi, je trouve qu'elles ont l'air

d'avoir des exigences de dingues. Et en plus, elles ont pas toujours un mec, hein. Alors prout-prout camembert.

Et là, vous allez rire (si si). Alors que tout le monde était en train de se détendre un peu, je décide de me lancer dans une grande enquête-comparatif sur les sites de rencontres pour le blog (je sens que vous voyez le truc arriver). Je m'inscris sur 12 sites en même temps, sans photo et avec des infos un peu différentes des miennes pour faire des statistiques qui tiennent un peu la route. Et cékikimecontacte sur POF ? hum ? La bouche en cœur ? Visiblement attiré par ce profil de blonde plantureuse ? Autant le dire, je le prends moyen. Alors que c'est con : si on y réfléchit bien, Le Beau Paco, il m'a choisie DEUX fois et même sans voir ma photo. Il s'est senti irrémédiablement attiré par mon charme incandescent. Ça fait un peu genre c'est le destin qui nous réunit encore dans son infinie sagesse, non ? Sauf que je le prends pas tout à fait comme ça à l'époque, bizarrement. Toutefois, je parviens à ne pas me rouler par terre en me griffant les cheveux, et, même si je fais un peu de pleurage (je fais facilement du pleurage, j'y peux rien. Même devant les Disney je pleure, c'est vous dire), je parviens à rester à peu près digne. On s'explique, ses arguments sont très loin de me convaincre, mais j'ai envie de le croire. Et plouf, fait-il en disparaissant. Comme ça. Du jour au lendemain, interruption totale de l'image et du son.

J'erre comme une âme en peine et je retourne toutes les explications plausibles à sa disparition (à part s'être fait prendre la bite dans le pot de Nutella) devant les copines compatissantes. (Mais non, en fait si ça se trouve, il est passé sous un bus. Ou alors il a été obligé de partir à l'étranger. Ou sinon, après avoir contracté la peste bubonique, il est devenu amnésique et élève des lions végétariens pour le cirque Bouglione... je vous en passe et des meilleures.) Les copines, elles me disent (pas toutes, mais certaines) : « Méeéééé, faut que tu insistes, que tu rappelles (j'avais laissé 3 sms à 3 semaines d'intervalles, j'estimais que c'était déjà bien. Je vais pas me rouler par terre non plus. C'est là qu'on voit mon niveau vertigineux de quant-à-moi), vous êtes faits l'un pour l'autre, tu peux pas laisser cette histoire se finir comme ça. » Je ne vous cacherai pas que j'étais plutôt dubitative sur le concept « Faits l'un pour l'autre ». Mais bon. Ça finit quand même par faire son chemin, et, trois mois et demi après mon dernier message, j'envoie « Comment vas-tu Paco ? J'ai un peu de mal avec l'idée de ne plus avoir de nouvelles du tout de jamais... » et il me répond.

Ça alors.

S'ensuit une période de merdouillage de toute beauté où en fait on arrive pas à se voir, on était jamais à Paris en même temps, bref. Quand finalement on arrive à se voir, on peut pas vraiment dire qu'on court l'un vers l'autre sur la plage au soleil couchant, la soirée est un cauchemar et je ne rentrerai pas dans les détails mais ça se termine que je suis fâchée-fâchée, mais d'une force. Alors je suis très patiente et très gentille comme fille (voire trop, disent certain(e)s), mais je peux vous dire un truc c'est que quand je suis fâchée, je fais pas semblant. C'est pas rattrapable. C'est pas que je boude, mais c'est que je considère que la personne en question ne fait plus partie de mon univers et, par conséquent, elle n'existe plus, vu que je l'ai mentalement téléportée sur Alpha du Centaure.

Un peu catégorique, j'en conviens, mais je fais pas ça tous les quatre matins non plus.

Donc, je lèche mes plaies pendant quelque temps et quand on me demande si j'ai des nouvelles du Beau Paco, je réponds ça : « Oui, j'en ai eu, mais s'il y a une seule chose dont je suis absolument sûre dans la vie, c'est que je ne le reverrai plus jamais. »

Et toc. Fin de la conversation.

Non mais alors.

Je pensais de temps en temps au Beau Paco avec des trémolos dans les neurones. Mais toujours campée sur mes positions, quand il m'envoie des mails, je ne réponds pas.

Ma fin d'année est particulièrement morose. Le trio infernal des boulets du cul Norman Bates, Denny Duquette et Ludwig von Clounet a sérieusement entamé ma foi en l'humanité (enfin sa part masculine, soyons honnête), je sature complètement des messages de baltringues sur les sites, bref, ça m'a bien pété

le groove tout ça. Et je rumine et je rumine et évidemment, je repense au Beau Paco, l'auréolant de plus en plus de vertus. Arrive le 31 décembre. Je suis à Prague avec ma copine Olivia, c'est trop chouette. Et à partir de minuit, elle reçoit des sms. Des sms de garçons, je le vois bien, elle sourit quand elle les lit. C'est dingue comment on peut tout de suite repérer le sexe d'un expéditeur de sms en voyant la tête que fait son destinataire. À tel point que je me demande vraiment comment font les adultères pour pas se faire choper. Elle est célibataire aussi, et elle reçoit des sms d'ex, de en cours, de potentiels, je sais pas (elle est gentille, elle raconte pas trop, elle sait que je suis à la ramasse). Et sérieux, ça me fracasse par terre. Pas UN. Je n'ai pas reçu UN sms de garçon. Logique en même temps, vu la réussite de mes derniers rencards.

Mon ego en est tout écorniflé : parmi tous les mecs que j'ai rencontrés, pas un n'a eu envie de me recontacter pour que, subséquemment, j'aie le plaisir de l'envoyer bouler. L'horreur de la situation me saute à la gorge : ça fait quatre ans que je suis inscrite sur les sites de rencontres. Le trio maudit a singulièrement entamé mon optimisme. Il va falloir que je m'en coltine encore combien des comme ça ? Pasque je crois que là, ça va plus être possible.

Alors finalement je réponds au dernier mail du Beau Paco le lundi 5 janvier (voui je sais, j'avais dit plus jamais-jamais, Alpha du Centaure, machin tout ça, mais bon, comme dit l'autre, y'a que les imbéciles qui changent pas d'avis).

Quand il me répond dans la foulée et me propose de nous retrouver pour boire un verre le soir même, je suis agréablement surprise par son empressement.

Quand il me dit qu'il est déjà arrivé au point de rendez-vous (avec une demi-heure d'avance), je suis touchée.

Quand il me prend dans ses bras et me serre fort en me disant à quel point il est content de me revoir, j'ai le cœur qui me tombe dans les genoux.

Quand je sens son parfum, le désir revient, reprend sa place dans mon cerveau (et ailleurs) et me rappelle à quel point j'aime les hommes.

Enfin bon pas tous, hein quand même.

Mais peut-être bien celui-là.

Je vais pas vous faire la jouer Ronsard « bien vieille, au soir, à la chandelle... » mais voilà, j'ai survécu à quatre ans sur les sites de rencontres. Quatre ans de douches russes et de montagnes écossaises, quatre ans de chieries totales, de pleurage, de paillettes dans les yeux et de tachycardie préoccupante. J'en suis sortie en gardant, *a priori*, ma santé mentale (si tant est que je puisse en juger). Je trouve que c'est déjà pas mal.

Après plusieurs mois avec Le Beau Paco s'est posée la question de ma désinscription des sites. Oui, cette question ne m'est pas venue tout de suite. Ou plutôt si, elle est venue assez vite, mais j'ai longtemps hésité à me reconnecter pour faire l'opération, craignant que Le Beau Paco ne voie que je me suis connectée. Mais en même temps, s'il me reproche d'être connectée, c'est que lui aussi il est connecté. Alors du coup, je n'y suis pas allée de peur de voir qu'il était connecté et qu'il ne me croie pas si je lui dis que je me suis connectée juste pour me désinscrire, sauf que si ça se trouve, lui aussi il se connecte pour se désinscrire et... bref, vous voyez le truc.

Au bout de plusieurs mois de jus de cerveau de cet acabit, je me suis prise par la main et je me suis désinscrite. Et j'ai eu un petit pincement au cœur en effaçant mon profil : c'était dire adieu à toutes ces heures à rêvasser, espérer, fantasmer. Adieu à ce petit frisson en se demandant comment il va être le gars. Bon, bye-bye les baltringues aussi. Mais même eux, ils ont fini par me manquer. C'est là que j'ai réalisé que cette Quête du Graal pouvait finir par devenir vraiment addictive. Une quête de Quête en somme. De quéquette aussi, mais ça, ça paraissait évident depuis le début.

D'autant plus difficile de se défaire de ces heures passées sur le Net qu'au bout de quatre ans, j'ai l'impression d'être devenue une super pro du truc.

Je vous avais listé quelques petites règles d'usage des sites de rencontres dégagées de mes premiers mois d'utilisation :

Règle n°1 : Oublie la politesse.

Règle n°2 : Oublie ton humour.

Règle n°3 : Oublie ton Bescherelle.

Règle n°4 : Oublie les longs échanges épistolaires.

Règle n°5 : Oublie que tu es une femme indépendante.

Règle n°6 : Oublie l'empathie.

Règle n°7 : Oublie la logique.

En quatre ans d'utilisation (avec des grosses pauses, on peut pas tenir ce rythme non-stop, c'est un peu comme les épreuves de montagne du Tour de France), j'ai pu dégager quelques autres règles :

Règle n°8 : Oublie l'innocence. Vérifier les profils en googlelisant les photos et les pseudos permet de faire un tri fort utile.

Règle n°9 : Oublie la méfiance : même si cela peut paraître incompatible avec la règle n°8 : certaines approches peuvent sembler cavalières. En fait, certains gars en ont tellement marre de communiquer dans le vent (il y a beaucoup plus de mecs que de nanas sur les sites, ils sont envahis de messages de faux profils qui veulent les plumer ou de péripatéticiennes qui leur proposent leurs services) qu'ils envoient des messages pas fins ou des Pomme C/Pomme V pour gagner du temps. Mais si tu mords quand même à l'hameçon, là, ils peuvent se révéler.

Règle n°10 : Oublie le sarcasme. Il faut rester *open*, car certains types très bien peuvent se prendre les pieds dans le clavier.

Là, au bout de quatre ans, j'avais l'impression d'avoir atteint le niveau Master : j'étais sûre que j'allais recevoir mon diplôme de formation approfondie (très approfondie) en sciences des sites de rencontres. Et il faut dire aussi que ces messieurs ont largement contribué à mon amélioration dans le domaine.

Concernant les gars, avant les sites, j'avais déjà décidé d'éviter :

- les mecs mariés qui vivent sur un autre continent ;
- les copains ;
- VRAIMENT les copains ;
- pour TOUJOURS les copains, (‘tain, t’es bouchée ou quoi ?).

Puis, avec les sites de rencontres, là, on peut sérieusement poser les bases de la Grande Table des Commandements et éviter :

- les mecs qui aiment trop les animaux, c’est flippant ;
- les mecs qui font genre je suis tombé amoureux au premier regard ;
- les artistes pédants et pompeux à la mord-moi-le-nœud ;
- les mecs chiants ;
- les mecs avec lesquels tu n’as rien en commun (poser des questions stratégiques pour les repérer en amont) ;
- les débiles mentaux qui ne veulent pas mettre de capote sous prétexte que ça « nuit aux sensations » ;
- les spécimens malades, au poil collé et à la truffe trop sèche ;
- les buveurs de café et mangeurs de topinambours.

Et ne pas oublier d’éviter également :

- de rencontrer un gars sous prétexte que tu as besoin de te regonfler l’ego après une opération ;
- de s’emballer pour un gars à qui tu plais pas (plus facile à dire qu’à faire) ;
- de demander, dans un moment de désespoir, aux copines de t’organiser un rencard ;
- de t’acharner contre toute logique, en t’auto-persuadant qu’un mec qui te plaît pas vraiment va finir par te plaire ;
- de te fendiller pour un gars qui n’est même pas capable d’assurer le statut de *sex-friend* occasionnel ;
- de te déplacer pour un rencard pourri d’avance ;
- d’entreprendre des plans cul avec des abrutis ;
- de confondre bourgeoisie et bonne éducation ;
- de passer bêtement une soirée avec un gars alors que tu sais dans le premier quart d’heure que ça va pas le faire ;
- de te rendre à des rencards en dehors des limites du péfif, et à plus forte raison en forêt ;
- de te faire des nœuds à la cervelle pour rien et profiter du temps présent ;
- de chercher des gars qui attendent en statue de la désolation devant le troquet ;
- d’accepter des rencards avec les lecteurs ;
- d’être complètement idiot si c’était possible ;
- ... non, rien.

Je sais, ça fait beaucoup de règles. Mais en même temps, sans règles, c’est l’anarchie, y paraît. Au bout du bout, la seule règle qui me semble vraiment essentielle à retenir, c’est :

Gnafout et fonce, Cupidon fera le reste... ou pas.

Manière, c’est pas comme si c’était grave, hein.

#####

Ça vous a plu ? Vous en demandez encore ?

Vous pouvez suivre l'affaire (et donner votre avis) sur :

Facebook : <https://www.facebook.com/caroline.huyghues>

Mon blog : <http://deshommespointcom.blogspot.fr>

Mercimercimercimercimercimercimercimerci à :

Véronique Groux de Mieri, ma première (et exigeante !) relectrice, Christine Gasarian, artiste à la patience d'ange, Valérie Piquemal, correctrice futée et affûtée, Dominique Lecomte (pasque l'avis d'un garçon, ça compte), ma mômman au soutien inconditionnel, toutes mes amies trop choupettes qui sont toujours à fond et, bien sûr, à tous ces messieurs (même ceux qui m'ont fait pleurer).

Couverture : Christine Gasarian
Éditions de l'Hurluberlue, Paris : 2016
editionshurluberlue@gmail.com
ISBN : 978-2-9545197-2-2
Dépôt légal : février 2016